LA GUERRE EN SABOTS

CHEZ LES MAJORS



Dr E. DE PRADEL

LA GUERRE EN SABOTS CHEZ LES MAJORS

Extraits du Journal d'un Médecin de l'Armée Territoriale
Mobilisé pendant la Grande Guerre 1914-1918



VANNES
IMPRIMERIE LAFOLYE FRÈRES & Cie

1926

AVANT-PROPOS

Un de nos confrères, le docteur Victor Daubret, a publié, en 1923, un petit livre humoristique « La Guerre en pantoufles chez les Majors », *qui a diverti certains d'entre nous et fait réfléchir quelques autres.*

Je fais partie, je l'avoue, du deuxième lot :

Sûrement, me suis-je dit, notre distingué confrère ne va pas s'en tenir à ce tableau, très spirituellement brossé d'ailleurs, de la vie de certains médecins *pendant la guerre. Il va nous donner, bientôt, une autre image du rôle joué par les toubibs aux Armées. Ceci complétera cela ; car, enfin, il ne faut pas laisser croire aux braves gens, qui acceptent, comme parole d'Evangile, ce qui est imprimé, que tout le Service de Santé de l'Armée Française avait, pendant la guerre, son Q. G. au fort d'Ecouen.*

J'ai attendu le deuxième tableau. Notre confrère ne l'a pas brossé. Je le regrette, car il l'eût fait, certainement, de main de maître. Il n'avait, pour cela, qu'à mettre de côté son pinceau léger et à le remplacer par un plus puissant.

Je ne possède pas un tel instrument de travail, mais j'ai rencontré un vieil ami, médecin comme moi, qui a fait la guerre simplement, ni à l'extrême avant ni à

l'arrière, et qui représente bien la mentalité moyenne du médecin français. Il m'avait raconté, plusieurs fois, quelques anecdotes de son sejour aux Armées où il était resté plus de deux ans sans vouloir être relevé, et il m'avait dit qu'il avait laissé une paire de sabots *dans les boues de Champagne. Je savais, d'autre part, mon ami étant un esprit méthodique, qu'il avait noté ses avatars, et quelques réflexions sur les choses vues, dans son* Journal, *non destiné à la publicité. Je lui fis part de mon état d'âme :*

« *Tu devrais, lui dis-je, puisque* La Guerre en pantoufles *ne semble pas devoir avoir un pendant, écrire* La Guerre en Sabots, *toi qui l'as vécue !* »

— « *Au diable ton idée — me répondit-il, du ton bourru qu'il affecte quelquefois —. Alors, s'il faut que chaque fois que Plutarque a menti, un Plutarque qui n'a pas menti vienne au jour, nous n'en avons pas fini avec les libraires ! Comme Pierrefeu, tu es travaillé par ton démon familier. Suis-le donc sur la voie où il veut le mener et où il te conduira malgré toi ; écris, toi-même,* La Guerre en Sabots ; *je te prêterai mes notes, tu prendras dedans ce que tu voudras...* »

Je réfléchis un instant et puis : « *Tu as raison, j'accepte de te piller, et j'écrirai, avec tes notes,* « La Guerre en Sabots chez les Majors », *chez les majors d'âge mûr, comme toi, plus nombreux qu'on ne pense, qui ont fait du bon travail, sans forfanterie, dans les formations des Armées.*

Tout le monde sait, en effet, que le Corps de Santé a payé un large tribut à la mort pendant cette longue

guerre, et qu'il y a eu des quantités de jeunes médecins auxiliaires, de médecins de régiments, et des vieux aussi, tués et blessés. Ceux-là n'ont pas besoin d'être exaltés à nouveau ; ils sont la gloire incontestée de notre corporation et ils sont notre fierté ! Nous ne vous ferons pas l'injure : Raymond, Dauphin, Drouard, Millant, Chailloux et vous tous dont les cheveux grisonnants se sont rougis de votre sang, dont les membres se sont raidis pour toujours, Dercle, Simonin, Landolt, dont les blessures ont attesté la vaillance, d'élever un nouveau et bien pâle monument à votre gloire !

Non, c'est à la cohorte, nombreuse, des braves gens, des bons français médecins et des médecins bons français, qui ont fait leur devoir de médecins et de français, à ceux qui ont répondu « présent » *et qui n'ont pas fait semblant, qu'il faut rendre hommage ! C'est pour faire connaître ceux-là que j'écrirai* « La Guerre en Sabots » *en me servant de tes notes.....* »

et le lecteur excusera le décousu de mes découpures. Les lignes qui vont suivre n'auront rien du roman, puisqu'elles ne décriront que des scènes vécues..... seuls les noms de certains lieux et de certains personnages seront des noms de fantaisie...

Et maintenant je souhaite que l'ancienne affiche, sur laquelle s'arrêtèrent si souvent nos yeux, pendant la guerre, se transforme et soit libellée ainsi : « Ne vous taisez pas, ne vous méfiez pas, des oreilles amies vous écoutent. »

LA GUERRE EN SABOTS
CHEZ LES MAJORS

ADIEU PARIS

. . . .

Lundi 17 juillet 1916. — A Verdun nous avons attaqué vers Fleury.

Guynemer a abattu son dixième avion ; de Rochefort a descendu son cinquième.

Midi. — Je reçois l'ordre de rejoindre, sans délai, la R P S de la quatrième armée à la gare de Troyes.

Je ne ferai pas de commentaires à cet ordre, puisque c'est moi qui l'ai provoqué. Je désire aller aux Armées depuis le début de la guerre. Puissé-je être utile à mon pays dans le nouveau poste qu'on va me confier.

Je quitte mon service de place, à Paris, et la deuxième « Commission des congés de convalescence », après avoir fait 36763 examens de blessés ou de malades retour du front ou des formations sanitaires de l'Avant et de l'Intérieur. J'ai observé des cas intéressants et fait des études de caractères très curieuses en voyant défiler devant moi, avec leurs tares physiques et morales, tous ces blessés et malades, officiers supérieurs, officiers subalternes et soldats, épaves des champs de bataille, des folles randonnées et des cantonnements

malsains du début de la campagne. Mais j'espère bien voir des choses plus intéressantes encore aux Armées, et je n'ai pas demandé à rester dans les cadres pour faire la guerre derrière une table et devant un encrier.

Je quitte, aussi, mon **Hôpital Auxiliaire,** que j'avais installé non loin de chez moi, sous l'égide de la Croix Rouge, et où j'ai soigné bénévolement de nombreux soldats. Mon adjoint me remplacera facilement.

J'ai fait mes adieux à mes chefs : le Général présidant les commissions de convalescence et le Médecin-chef de la Place. Ils ont été plus que bienveillants à mon égard et m'ont souhaité bonne chance.

Ma famille me tient un peu rigueur de mon départ qui suit, de près, celui de mon fils aîné, parti, l'année dernière, dans l'Infanterie, comme engagé volontaire à dix-sept ans, et duquel je vais me rapprocher. Je comprends les sentiments des chers miens. Il n'est pas toujours aisé de faire son devoir : mon fils à dix-sept ans, moi à cinquante-quatre, avons pensé que nous étions, l'un et l'autre, bons pour le service de la France... c'est tout.

Je prendrai, demain, le train de midi cinquante pour Troyes.

Soir. — De nouveaux contingents russes ont débarqué à Brest. Je vais, peut-être, voir les autres Russes en Champagne.

MARDI 18 JUILLET. — Me voici à Troyes, ayant pris le train, ce matin, à la gare de l'Est où tout marche avec un ordre parfait. Je passe sur les détails du voyage et je note, seulement, que notre train croisa un convoi plein d'artilleurs et de canons qu'on aurait dit avoir été trempés dans de la boue grise : la boue de Champagne !

Troyes est une jolie ville qui, au premier aspect, paraît intéressante. J'ai été bien reçu, jusqu'à présent, par les Officiers d'administration que j'ai vus au commandement d'Etapes et à la R. P. S. (Réserve du personnel sanitaire).

J'ai eu, de suite, un billet de logement qui m'a été délivré à la mairie. J'ai une chambre plus que convenable chez un architecte qui paraît un brave homme. Il a un fils au front. Demain je verrai mon camarade, le médecin major de 1re classe chef de la R. P. S., qui devra prévenir le Médecin inspecteur de l'Armée de mon arrivée. Il recevra, de lui, des ordres sur ma destination.

Mercredi 19 juillet. — J'ai fort peu dormi cette nuit. Est-ce le lit de plume trop moelleux de l'architecte ou toute autre cause qui m'a tenu en éveil ? Toujours est-il que j'ai passé une partie de la nuit à défaire et à refaire mes cantines, pour tuer le temps. Je me sens comme aux grandes manœuvres où l'on attend toujours des ordres... cela me rajeunit un peu.

10 heures 1/2. — Je viens de voir mon confrère, chef de la R. P. S., ou mieux du Service de santé du commandement d'Etapes, homme charmant et bien élevé. Vous n'avez, m'a-t-il dit, qu'à attendre les ordres du Médecin inspecteur d'Armée dont vous dépendez maintenant. Il est possible que ces ordres n'arrivent pas avant quelques jours.

Il m'a dit aussi, de me faire adresser mes lettres à l'adresse officielle : R. P. S. n° 4 Secteur 29, car déjà, ici, on doit observer les précautions postales et épistolaires prescrites dans la zone des Armées : « Taisez-vous, méfiez-vous, des oreilles ennemies vous écoutent » !

Enfin il m'a demandé si j'avais une bonne santé, sûrement pour renseigner le grand chef sur mon état physique. Je lui ai répondu que je me portais à merveille. Ai-je un peu menti ? — C'est bien possible, mais, au fond, je n'ai pas travesti beaucoup la vérité, car on est malade que lorsqu'on s'avoue malade, de même qu'on est battu que lorsqu'on f... le camp.

C'est égal, la perspective de rester plusieurs jours dans la belle ville de Troyes ne me charme qu'à moitié.

Dimanche 23 juillet. — Voilà six jours que je suis dans la capitale de la Champagne. J'attends toujours l'ordre de départ vers le front. J'ai visité toutes les curiosités de la ville et les environs. J'ai vu des églises qui sont fort belles : La Madeleine, Saint-Urbain vieille comme le monde, Saint-Nizier, et la Cathédrale gothique, moins belle que Chartres, mais ayant son cachet. En visitant Saint-Urbain, je suis tombé, comme par hasard, sur un sergent du génie sous l'uniforme duquel j'ai reconnu un de mes clients de Paris. Le bougre tenta de m'extirper une consultation ! Ces choses là n'arrivent qu'aux médecins ! Le jardin de Chevreuse est très coquet. On se croirait presque dans la serre du jardin d'Acclimatation au Bois de Boulogne.

A l'Hôtel Dieu, belle grille en fer forgé. Troyes est sur un petit bras de la Seine canalisé. La vraie Seine est assez loin.

J'ai visité le cimetière. L'aspect des centaines de tombes de soldats, toutes ornées et soignées, est impressionnant. Malgré cela on se sent, ici, très loin de la guerre : des quantités de soldats jeunes errent dans les rues et dans les jardins publics, flanent ou pêchent à la ligne. Troyes est moins près de la guerre que Paris et ses

environs. La visite des avions boches est une rareté.

Je me faisais ces réflexions en revenant du cimetière près de la gare de Preize, quand, tout à coup, j'entends crier : « Par ici, des boches, à la gare » ! — Pas gymnastique, au trot, marche ! Tout le monde, des femmes surtout, courent vers la gare. J'arrive à temps pour voir un train dont les derniers wagons sont remplis de prisonniers venant du front. Leurs têtes ? — Ah, mon Dieu, comme celles déjà vues, les mêmes types : têtes de moutons, têtes de garçons de café, têtes d'oiseaux à lunettes, mais beaucoup de jeunes à la figure fatiguée...

Un enfant leur jette un caillou.. je le blâme !

Grâce au petit tramway à deux sous, j'ai fait des excursions dans les environs de la ville : *Pont-Hubert* est un joli village sur un bras de la Seine à deux kilomètres de Troyes. Curieuse église sans style. Ponts rustiques, pêcheurs au brochet.

A Pont-Hubert on entend très bien le canon, presqu'aussi bien qu'aux environs de Paris, à Marly par exemple où je l'ai perçu d'une façon très nette. Près de la il y a un petit bois avec guinguettes, genre Robinson, où la jeunesse troyenne va se divertir.

Ce matin je suis entré à la cathédrale. On doit mieux prier, dans une cathédrale, quand il n'y a pas d'office.

Le curé, en chaire, avait l'air d'un moucheron perdu dans une cage à aigles !...

Lundi 24 juillet. — *Je viens, enfin, de recevoir l'ordre de rejoindre, demain 25 juillet, l'Ambulance 47/29.*

Je dois prendre, demain soir à 22 heures 50, le train de ravitaillement qui me transportera à destination, par Marneville, à St Marc l'Eglise. Finis donc, la villégiature, le resting dans le lit de plumes ! Je refais mes

cantines, pour de bon, cette fois, et je consulte la carte. Je vois, avec joie, que je me rapproche un peu de mon fils, de mon brave petit poilu, qui n'a pas encore 18 ans, et qui tient les tranchées en Argonne ! Peut-être pourra-t-il venir jusqu'à moi un jour ? Quant à l'endroit où je vais « opérer », bon coin ou pas bon coin, on tâchera d'y faire de la besogne utile. Je vais voir le médecin chef au bureau de la R. P. S. Le bon confrère me donne des conseils pratiques et me « protège » un peu en me félicitant d'avoir une « Ambulance » !

Mardi 25 juillet. — Jour de départ. Temps gris après ces journées où le thermomètre marquait 24° à l'ombre. Je termine mes préparatifs et achète différents objets dont un petit bidon que je remplis de thé bien sucré pour la nuit que je prévois fatigante. La carte me montre que je vais aller faire la guerre de position dans une région que j'ai déjà parcourue, et où j'ai cantonné en faisant des grandes manœuvres, alors que j'étais simple chasseur à cheval, volontaire d'un an, au 12e, en 1881 ! C'était Gallifet qui dirigeait les grandes manœuvres à cette époque préhistorique ! Et cela bardait ferme ! 1881-1916, que d'événements entre ces deux dates, que d'autres événements formidables obligent ma mémoire à rapprocher aujourd hui !

AU CENTRE HOSPITALIER DE SAINT MARC L'ÉGLISE

Mercredi 26 Juillet. — Je suis arrivé, ce matin, à l'Ambulance 47/29 qui est installée à *Saint Marc l'Eglise* depuis une dizaine de jours et où j'étais attendu.

Voyagé toute la nuit, de Troyes à Saint-Marc, dans un train bondé de soldats allant à Marneville et vers l'Argonne.

La 47/29, Ambulance d'armée, fait partie d'un groupe de trois ambulances immobilisées, formant un Centre d'Hospitalisation pour maladies spéciales : vénériens, larynx, yeux, peau. Elle est sous les ordres du Médecin de la D. E. S. (Direction des Etapes et des Services), le Médecin principal de 1re classe Janvier, qui réside à Marneville, et du médecin Directeur de l'armée, le terrible médecin Inspecteur Panchard.

Le groupe des trois Ambulances formant le C. H. a pour médecin-chef, le Médecin major de 1re classe de l'active Grey, un colonial tout rond qui m'a fait le plus aimable accueil. Nous serons donc, ici, deux « quatre galons », un de l'active et moi, humble territorial, mais je prévois, de suite, que nous nous entendrons fort bien ! Je remplacerai M. Grey quand il ira en permission ou quand il sera absent pour une cause quelconque et, bien entendu, je demeure médecin-chef de la 47/29.

Mon prédécesseur à la tête de cette ambulance m'attend pour aller rejoindre le nouveau poste auquel il est affecté. Avec beaucoup de courtoisie il me met au courant, me présente au personnel officier et aux sous-officiers de la formation, puis m'offre sa chambre, petit réduit de trois ou quatre mètres carrés ressemblant



LA PARTIE DE NOTRE FORMATION QUI BORDE LA VOIE DU CHEMIN DE FER A UN ASPECT PLUTÔT MINABLE.

à une cabine de bateau, dans une baraque en bois. Tout le C. H. est logé dans des baraques en bois d'un type uniforme, type génie, construites en planches, recouvertes de carton bitumé, d'un aspect bien peu confortable ! Ce ne sont même pas des baraques Adrian ! Elles ne sont pas doublées et on doit y geler consciencieusement l'hiver !

Certes je ne m'attendais pas à être logé dans la pierre de taille, mais quand je suis arrivé, ce matin à l'aube, et que j'ai vu, par la fenêtre de mon compartiment, l'alignement des baraques du C. H. qui borde la voie du chemin de fer, la terre glaiseuse entourant ces baraques, et tout cela rendu si fade par le brouillard matinal qui



DES BARAQUES ENTOURÉES DE FLEURS.

est de règle en Champagne en toutes saisons, j'ai senti des petits frissons chatouiller peu agréablement mon épiderme ! Impression fugace qui sera corrigée, certainement, plus tard et à laquelle je ne veux pas m'arrêter. La vérité est, qu'après un examen plus précis, je constate que si la partie de notre formation qui borde la voie du chemin de fer a un aspect plutôt minable, le centre et le front nord donnent une

autre impression. On y voit, en effet, des baraques entourées de fleurs ; des plate-bandes et des gazons s'étalent, rompant la monotonie du so crayeux.

Il paraît que les avions boches visitent fréquemment cette région. Une autre distraction est fournie par la vue des Saucisses, en l'air, qui montent une garde vigilante en avant de nous. Nous avons, enfin, un Camp de prisonniers annexé à notre formation.

Le C. H. est riche de 800 lits dont 600 sont, actuellement, occupés.

Quant à mon Ambulance, elle compte l'effectif réglementaire :

5 Médecins.

1 Pharmacien.

2 Officiers d'Administration.

2 Sergents.

3 Caporaux.

34 Infirmiers.

1 Maréchal des logis, 1 brigadier et 11 soldats du train.

7 Voitures et 20 chevaux *dont un mulet*, me dit le brigadier du train.

Mon cheval est « la jument Brabançonne », belle bête de réquisition qui vient de la Somme et que je monterai bientôt. Je lui fais une visite de politesse un peu hâtive, mais appuyée d'un morceau de sucre. Elle est logée moins bien que moi, dans une écurie de fortune construite de rondins et ouverte du côté Sud, recouverte de planches, et fermée, au Nord, par un enchevêtrement de planches mal jointes et de branches de sapins.

Pour compléter mon installation, je prends, comme ordonnance, un brave tringlot, Touzé, que je dépêche, sans tarder, à Marneville avec mission de me rapporter

une cuvette, un broc et un seau de toilette, sans oublier deux petites nattes, car le sol de ma chambre est plein de la poussière de Champagne qui pénètre partout.

L'électricité, fabriquée au C. H. même, nous est accordée, mais de 9 à 10 heures le soir seulement. C'est presque le confort moderne complété par une salle de



DES PLATE-BANDES ET DES GAZONS S'ÉTALENT.

bains, mise à la disposition des officiers dans la baraque où l'on douche les galeux.

Un dentiste, un coiffeur attendent nos sollicitations. Que faut-il de plus pour être heureux ? Un jardin potager pour avoir des légumes frais ? — Nous l'avons.

Une ombre au tableau, cependant : Les cabinets réservés aux officiers sont infects : une feuillée, deux planches dans une cabane trop étroite... c'est peu enga-

geant... On s'y fera, tout de même, il le faut bien.

Au déjeuner, à la popote qui se tient dans une baraque semblable à toutes les autres baraques, 21 Officiers, médecins, pharmaciens et officiers d'administration, se placent autour des trois grandes tables entourées de bancs qui composent le mobilier de la salle à manger du C. H.

Le médecin chef est à la table du milieu et me fait placer à sa dextre, puisque je dois être, par définition, son bras droit. Il ne manque pas, au desssert, de me souhaiter la bienvenue dans les termes les plus cordiaux. Un champagne supportable pétille dans nos verres en l'absence des coupes traditionnelles. Plus ému par les circonstances que par le breuvage mousseux, je lui réponds et le remercie de son cordial accueil, et ce premier repas, pris en compagnie de mes nouveaux camarades, le menu plus que suffisant, la bonne humeur de tous, me laissent une impression rassurante sur ce que va être ma vie, loin des miens, dans ma nouvelle situation.

M. Grey m'a confié le service des Officiers, pensant que mon âge et mes galons me désignaient pour ce poste. J'entrerai en contact avec mes malades dès demain.

Je téléphone à Marneville pour prévenir le Médecin principal Janvier que je suis arrivé. Très aimablement il me répond qu'il viendra nous voir bientôt.

Mais ma première journée d'initiation ne serait pas complète, si je ne faisais plus ample connaissance avec ma jument Brabançonne. Je fais une sage promenade sur le dos de la bonne bête qui me semble un peu lourde, mais a de sérieuses qualités de fond. Il y a bien vingt ans que je n'ai pas monté à cheval ; je sens,

cependant, que je reprendrai vite mon assiette et je n'ai pas perdu ma main — Les bois, autour du C. H., offrent des allées tout à fait propices à d'agréables chevauchées ; je me promets de les utiliser chaque fois que cela me sera possible, car je ne pense pas me distraire avec le bridge, les cartes n'ayant aucun attrait pour moi ! Après le dîner petite promenade à pied, en compagnie de M. Grey, jusqu'au village de St Marc où quelques maisons brûlées marquent le passage des boches après la Marne. Et puis : Au lit de bonne heure ! J'en ai besoin !... et je tombe de la plume sur la paille ! *Quantum mutatus* ! A Troyes la plume triompha de mon sommeil. Ici mon lit n'a qu'une paillasse dure, qui m'a un peu surpris au premier quart d'heure, mais c'est Morphée qui vainquit la paille !

Jeudi 27 juillet. — Réveillé à quatre heures et demie par une pétarade... j'enfile ma culotte vivement et je suis dehors : C'est un avion boche, très haut, qui regagne ses lignes poursuivi par la canonnade des 75 qui tirent de Marneville, derrière nous, et des postes disséminés dans la région. Un biplan français, moins haut, survient, mais l'autre disparaît.

C'est comme cela, paraît-il, tous les matins, et le C. H. reçoit, parfois, des culots de 75 ou de 150 des pièces contre avions. Le voisinage de la gare de Saint-Marc expose notre formation aux bombardements par avions ou par grosses pièces, et excite la curiosité de l'aviation ennemie chargée des renseignements à fournir sur l'arrivée de nos trains et les mouvements de troupes.

Je prends possession, ce matin, de mon service d'officiers qui comprend deux salles, avec vingt-trois lits.

Tous mes « clients » sont atteints de maladies vénériennes ou d'affections de la peau. Certes j'aurais préféré, pour mes débuts dans la zone des Armées, être affecté à une formation chirurgicale ou à une ambulance divisionnaire, ou même à un G. B. D. ! Mais il faut que je me considère, encore, comme heureux d'avoir été placé dans une formation qui peut, suivant les circonstances de la guerre de stabilisation que nous sommes bien obligés d'accepter, changer de destination, si le secteur, relativement tranquille pour le moment, reprend de l'activité. Et puis j'apprendrai toujours, ici, le fonctionnement d'un C. H. aux Armées. La vie, dans ce bled inculte coupé de bois de sapins, et dans nos baraques, où les rats et les souris de tout le pays semblait avoir établi leur Q. G., me semble encore préférable à celle que mènent les camarades, derrière nous à Marneville, dans les Hôpitaux établis dans les casernes et les lycées, où règne l'encombrement et où les grands chefs font des inspections quotidiennes.

Avant le déjeuner, pour me mettre en appétit, je monte ma jument. La bête va mieux qu'hier ; le cavalier aussi. Je vais jusqu'à la *ferme de Santenay* où se trouve une *Ecole de Ballons d'Observation*. Un lieutenant du Génie m'explique la manœuvre : On met l'observateur dans la nacelle ; la saucisse monte tirant son câble qui se déroule du treuil. Une fois en l'air le dit observateur doit repérer l'endroit où éclatent des pétards qu'on fait partir à sept kilomètres et indiquer son repérage par téléphone. On fait aussi des exercices de descente en parachute pour terminer l'entraînement de l'observateur.

Ce matin j'ai essayé de corriger un poivrot de mon ambulance, brigadier, marié, père de famille, proposé

pour être cassé. Je l'ai fait venir et lui ai parlé paternellement. Je n'ai pas signé la proposition de cassation. Je n'ai pas voulu entrer en contact avec ces braves gens par un coup de poing.

Le camp des prisonniers boches, annexé et accolé à notre Centre Hospitalier, est fait pour recevoir cinq cents prisonniers. C'est un camp de quarantaine, où l'on doit mettre les P. G. en observation, sous notre contrôle médical, avant de les envoyer vers l'intérieur ; actuellement il n'y a que deux boches gardés par trois tringlots.

Vendredi 28 juillet. — *Mon service d'officiers* ne me donne pas grand mal et n'est pas encombré. J'envoie mes spécifiques se faire faire leurs injections intraveineuses dans le service du médecin aide-major de 1re classe Moreau, confrère de Paris, bon spécialiste, chargé du traitement de la spirochétose au C. H. Je surveille leur traitement et, quand ils seront « blanchis », je les réexpédierai vers leurs régiments ou unités. Je dois dire que tous, ou presque tous, semblent désireux d'y retourner le plus tôt possible. Leur état d'esprit est bon. Certains sont navrés de leur aventure !

Parmi les soldats qui peuplent, en grand nombre, le service de la « gonococcie » que dirige, joyeusement, le gai confrère aide-major Sintézac, il y en a, en revanche, qui ne considèrent pas comme une calamité le fait d'avoir reçu, en l'an de grâces 1916, un coup de pied de Vénus. Ils s'en féliciteraient plutôt et se laissent blaguer, volontiers, par d'autres poilus qui semblent les envier (!) et leur disent qu'ils tiennent le filon ! Dire qu'ils ont recherché la blessure de la flèche empoisonnée pour venir villégiaturer chez nous

est, peut-être, excessif. En tous cas ils paraissent rarement regretter leur mauvais sort et ne semblent pas très pressés de demander leur exeat. La Direction du service de santé a donc très sagement fait en établissant, près du front, des services où l'on peut soigner des vénériens, les blanchir le plus rapidement possible et les renvoyer directement à leurs corps. Ceux qu'on envoie à l'arrière et à l'intérieur ne sont pas revus, dans leurs unités, avant plusieurs mois ! Ici nous les réexpédions après quelques semaines. C'est donc du travail utile de récupération des effectifs que nous faisons, et que nous devons faire avec fermeté.

Cet après-midi j'ai fait une promenade à cheval, en compagnie de M. Grey, montant son cheval arabe Coco, et du médecin major de 2e classe Totland, autre gai compagnon, oto-rhinologiste à Paris, chargé du service d'oto-rhino au C. H. Nous passons par le village de Saint-Stéphan qui a été complètement brûlé par les boches et où il ne reste que des pans de murs. En revenant nous traversons la rivière, à gué, et le cheval du médecin chef, appréciant la fraîcheur de l'eau, se couche. Le bon M. Grey, les pieds dans l'eau, ne se fâche point ; il tire seulement, sans brutalité, sur les rênes qu'il tient à la main, et ne songe même pas à se servir de sa cravache : « Allons Coco ! » dit-il d'un air navré ? Et Coco consent à se relever après s'être ébroué... J'avais bien vu que M. Grey était un brave homme !...

Un peu en dehors de notre formation nous avons des « annexes » d'un intérêt non douteux : C'est, d'abord, un grand quadrilatère, de près de cinq mille mètres, occupé par un jardin potager où poussent les légumes les plus variés : choux, pommes de terre, carottes, etc.

Plus en dehors, sur le flanc Ouest, se trouvent *trois cimetières* : un cimetière français, le plus grand et le plus garni, hélas ! mal clos par de grandes branches de sapins ramenées du bois voisin. Un cimetière musulman avec les tombes tournées vers l'Orient conformément au rite.

Enfin, plus loin, un cimetière pour les boches, où nos ennemis, morts dans notre formation quand elle fonctionnait comme H. O. E. après les attaques de septembre 1915, sont enterrés décemment.

Une petite baraque servant de dépôt mortuaire, et de salle d'autopsies au besoin, complète l'ensemble de nos installations funèbres.

Sur le front Nord-Est du C. H., le long de la voie et près du passage à niveau du chemin de fer, deux grandes baraques sont destinées aux *douches extérieures*, à la *désinfection* et aux *échanges de linge* pour les troupes de passage.

Dans la première, pourvue d'une salle de déshabillage, les régiments qui passent, et qui cantonnent à Saint-Marc avant de monter en ligne, peuvent se faire doucher. Nous pouvons doucher un bataillon dans une matinée. Les effets des hommes sont désinfectés dans une étuve adjacente et, dans l'autre baraque, on échange le linge de corps, souillé, de chaque homme, contre du linge propre.

Le travail qui se fait dans cette annexe de notre C. H. n'est pas le moins intéressant ni le moins important. Il est d'une utilité incontestable. M. Grey, admirablement secondé par l'officier gestionnaire de la formation, l'Officier d'Administration de 2e classe Thibault — encore un Parisien et un réserviste — apporte toute son attention à ce qui se passe dans ce coin, et y fait de fréquentes visites.

Samedi 29 juillet. — Heureusement qu'il n'y a pas de dames dans notre formation ! La nuit, et surtout vers cinq heures du matin, au jour, soit qu'il passe un avion dans notre ciel, soit pour toutes autres causes physiologiques, on voit les poilus de nos baraques sortir en simple appareil, souvent pieds nus, pour prendre le frais, etc... Le spectacle manque d'élégance sinon de pittoresque, mais cela n'a pas d'importance dans notre bled presque désertique.

Je fus à Marneville, aujourd'hui, pour faire une visite officielle aux grands chefs : Le médecin inspecteur Panchard était en tournée. Le médecin principal Janvier me reçut de la façon la plus aimable. Il viendra nous voir, ainsi qu'il me l'a téléphoné le jour de mon arrivée à Saint-Marc.

A Marneville il fait une chaleur torride en ce moment. Il y a beaucoup d'officiers et de soldats dans les rues, beaucoup d'oiseaux à longues pattes et à gonocoques aussi. Les bazars en sont pleins, et on vend... *de tout* dans les bazars. Je rencontre deux confrères amis de Paris, Picard et Aufestel qui revient de Verdun et a reçu le commandement d'un hôpital temporaire au Lycée. Il me fait les honneurs de son hôpital et nous déjeunons ensemble à « l'hôtel de la Mère du Christ » renommé pour sa bonne cuisine.

En rentrant à St Marc je trouve un paquet de lettre des miens, et une carte de mon fils qui est caporal mitrailleur dans un secteur pas très éloigné, sur notre droite.

Au dîner je touche du tabac comme s'il en pleuvait : un paquet de caporal, un paquet de cigarettes et quatre cigares ! C'est fou !... En vérité je vous le dis, il n'y a qu'aux armées qu'on puisse fumer sans souci de la provision du lendemain !

Dimanche 30 juillet. — Premier dimanche au front. Réveillé à quatre heures par l'avion boche de service. Je sors avec ma lorgnette et je le vois, très haut, filant vers l'intérieur.

A son retour il est salué par nos schrapnells.

Dans la brume du matin on voit, nettement, les éclatements qui laissent, en l'air, après avoir émis une lueur dorée, des petits nuages floconneux, un peu en boule, de couleur marron. Quand le soleil est levé et le jour plus clair, cette couleur marron se transforme en gris-blanc. Mais les petits nuages floconneux restent en l'air, groupés pendant plusieurs minutes. C'est d'un très pittoresque effet. On dirait un troupeau de moutons perdu dans l'azur du ciel.

Lundi 31 juillet. — Je touche mon paquet de pansement individuel et un *masque pour les gaz*. J'essaie le masque et je constate qu'il faut un certain entraînement pour pouvoir le garder longtemps. Si j'avais à m'en servir, il est probable que je n'y trouverais aucun agrément.

Les rencontres imprévues sont de règle en campagne. J'en ai eu une nouvelle preuve : On nous annonce, ce matin, la visite du médecin principal chargé de l'Inspection du matériel, et je vois arriver, en auto officielle, *Lanoix*, un de mes bons camarades d'étude, avec qui j'étais en excellentes relations d'amitié quand nous étions étudiants.

— Toi ici !

Nos mains se serrent sous les yeux ébahis du médecin-chef Grey et des camarades. Lanoix me fait mille amitiés et m'invite à venir déjeuner un jour à Marneville à sa popote. Il faut faire la guerre pour retrouver les anciens amis de sa jeunesse !

J'apprends qu'ici les officiers ont droit à deux jours de permission dits de « détente » par mois, et à six jours tous les trois mois! Voilà une perspective qui ne me déplaît nullement !

Mardi 1er aout. — Tous les matins je reçois comme tous les chefs d'unités, l'ordre général du Q. G. A. (quartier général de l'Armée) venant de l'Etat-Major et apporté au C. H. par l'automobile qui fait la *liaison* entre les différentes formations de l'armée. Chez nous l'ordre général arrive, à peu près régulièrement, à sept heures du matin. Ainsi, ce matin, j'ai reçu l'ordre général n° X, signé par le chef d'Etat-Major, avec *le mot* du 2 au 3 août. Le mot change tous les jours.

Le médecin-chef du C. H. reçoit, par le même courrier, les ordres relatifs au C. H. qui lui sont envoyés par le médecin d'armée ou par le médecin chef de la D. E. S. Aujourd'hui, le médecin Inspecteur Général Panchard, le grand chef de tout le personnel médical de l'armée, est venu, justement, nous inspecter : le médecin inspecteur général Panchard a la réputation d'être, plutôt, difficile à satisfaire. Il a des idées très arrêtées sur la peinture des boiseries intérieures des baraques. Le rouge et le blanc trouvent, seuls, grâce devant son jugement. Mais il a un esprit précis, il sait ce qu'il veut et il donne des ordres nets. Il fait à peine attention à moi, ce qui n'a pas d'importance, et parle dûrement, au début de sa visite, à l'excellent médecin-chef Grey. Il fait, cependant, des observations justes sur la tenue des salles de malades et part avec le sourire. Je le crois un chef de valeur.

Mercredi 2 aout. — Deuxième anniversaire de la mobilisation et premier jour de la troisième année de

la guerre. A cette occasion Joffre envoie à l'Armée un Ordre du jour, que j'ai reçu ce matin avec l'Ordre du Q. G. A., et qui est très bien. Poincaré fait de même. Lloyd George et Sir Douglas Haig écrivent, aussi, aux « Soldats de France », une fort belle lettre.

Il fait une chaleur terrible. Nos baraquements sont, actuellement, habitables, malgré la poussière qui pénètre partout et jusque dans nos chambres. Mais on nous promet, pour cet hiver, si nous sommes encore là, toutes les réjouissances : la pluie sur nos lits, *la boue et les sabots*, les toitures enlevées par le vent, etc. etc. C'est bon... on verra : *Carpe Diem* !

Les lettres que je reçois de Paris mettent quatre jours à m'arriver.

Vendredi 4 août. — *l'Etat-major de la 47/29* comprend : L'aide-major de 1[re] Carrère, médecin sérieux qui a fait de la chirurgie, autrefois, à Andrinople et qui est adjoint, ici, à l'excellent oculiste Coiffard. L'aide major de 2[e] Morovitch, un bon Russe naturalisé Français, qui n'est plus très jeune, mais dont la bonne volonté est patente. Morovitch est l'adjoint de Totland à la section Larynx. Le jeune aide-major de 2[e] Lavigne, fils d'un magistrat connu, affecté aux vénériens. Le pharmacien Larmandi, homme très sûr, chargé de la désinfection et de la surveillance des étuves.

Enfin les deux officiers d'administration de 2[e] classe Bordier, gestionnaire et Félix, officier d'approvisionnement, ce dernier, instituteur primaire, travailleur acharné, qui potasse l'anglais avec ardeur pendant ses heures de loisir. Tous mes officiers sont des réservistes, mais ils marchent depuis le début de la guerre et sont à la hauteur de toutes les tâches.

Je commence à bien connaître, également, mes camarades des autres ambulances du C. H. et à les apprécier à leur valeur. Il y a, parmi eux, plusieurs habitants et fils du Midi : *Sintézac*, *Cadoul*, *Nardon* .. La vérité m'oblige à dire que je crois ces Français-là tout aussi bons patriotes et aussi braves que les autres. Le médecin aide-major de 1[e] *Girod*, chargé de la chirurgie des voies urinaires, est un chirurgien de carrière qui vient de Bretagne où il a une maison de santé. C'est un bomme plutôt réservé, calme et réfléchi : C'est un praticien de valeur.

Totland, parisien très parisien bien qu'Helvète d'origine, sportsman sympathique, versé dans le monde des théâtres de la capitale où son miroir de laryngologiste lui donne ses grandes et ses petites entrées, a des conversations très intéressantes quand on le met sur le chapitre de l'art et du théâtre. Est très fier de sa chienne Douma, superbe bête, du reste, qui mange, délicatement, des grains de raisin et obéit au moindre signe de son maître. Officier d'une ponctualité parfaite sur lequel on peut compter. *Montagné*, médecin militaire de carrière, correct et de mauvaise santé. Très bon médecin militaire d'ailleurs et camarade courtois.

Coiffard, l'excellent oculiste, homme tranquille, en apparence, mais facilement irritable, le doyen des médecins du C. H. après moi. Fait sa promenade à pied, quotidienne, à six beures du matin et tiendra tant qu'il faudra malgré son âge. Fatiguera les jeunes et ne changera pas d'une ligne ses habitudes, même si tous les tonnerres des boches tombent sur notre tête. N'est qu'aide-major de 1[re] et en est justement dépité.

Moreau, le vénéréologiste parisien, travailleur, instruit, et très bon camarade : frère d'un colonel réputé

pour son cran et sa vaillance, neveu d'un général apprécié, est parfois plus militaire que les militaires. Collaborateur précieux.

Enfin *M. Grey* médecin-chef de notre formation, ancien marin puis colonial, de l'armée active : le meilleur homme qui soit. et *Thibault*, son bras droit, gestion-



L'Etat- ajor de la 47/29.

naire habile, qu'aucune question de comptabilité n'embarrasse.

On dit que les Russes, qui sont à Gourmelon, et qui tiennent les tranchées en face, n'aiment pas les conseils. Ils voulaient enlever les fils de fer et aller aux boches. Ils brûlent les poteaux destinés à maintenir les barbelés. Ils ne connaissent pas la guerre de position. Ils seront obligés de l'apprendre... et de se calmer.

Mercredi 9 aout. — *Premier jour de pluie.* — Une pluie d'orage abondante tombe sur notre campement depuis ce matin. Il ne pleut pas encore dans ma chambre, mais il pleut dans une des baraques de mes malades officiers. Deux d'entre eux ont leurs lits trempés. Cela promet pour cet hiver. Les officiers réclament, bien entendu. On va faire remettre du carton bitumé sur le toit, mais ce premier fait démontre combien la couverture en carton bitumé est précaire. La tôle ondulée vaut bien mieux ; elle est plus chère il est vrai, mais elle dure ! En tout cas il est inutile d'en réclamer. On n'en a pas.

Vendredi 11 aout. — Je me suis rendu, ce matin, à la *Panchardière*. Nous appelons ainsi la réunion organisée, tous les quinze jours, à Marneville, dans une salle du cercle militaire, par le médecin inspecteur Panchard. Les médecins de l'armée se réunissent là, sous la présidence du grand chef, pour présenter les observations intéressantes, les appareils, les inventions, etc. fruits de leur expérience en médecine guerrière.

Le médecin inspecteur aime qu'on y vienne, et on y vient quand on peut. En plus de l'intérêt scientifique qui s'attache à ces réunions, on est sûr d'y trouver des visages de connaissance. La matinée se termine par un agréable déjeuner à l' « Hôtel d'Albion » qui fait une concurrence sérieuse, depuis quelque temps, à « l'Hôtel de la Mère du Christ » pour la qualité de la cuisine, et dont les prix sont un peu moins élevés.

En rentrant à Saint-Marc, je trouve la gare en pleine activité : on embarque un régiment d'infanterie, et, quelques instants après, on nous amène au C. H., un soldat qui est dans le coma, victime d'un *coup de cha-*

leur. Le pauvre garçon meurt en quelques heures, malgré tous les soins, avec une température de 42°,3. C'est le cas le plus net et le plus indiscutable de « coup de chaleur » que j'aie observé dans ma pratique médicale civile ou militaire déjà longue, et ce cas est bien tristement intéressant.

Samedi 12 aout. — Toute la nuit des trains et des trains ont emmené les poilus du N^e corps. Si les aviateurs boches avaient fait leur métier, ils auraient eu une belle occasion de nous bombarder.

A seize heures Lanoix vient nous voir avec un *capitaine médecin* italien désireux de visiter notre formation. Très aimable et très parfumé, notre confrère et allié a des étonnements enfantins ! Il raconte, à M. Grey, un épisode d'un combat sur le front italien : « Et savez-vous, Monsieur le médecin-chef, comment les Allemands ont accueilli nos braves troupes ?... Ils les ont reçues à coups de mitrailleuses !!! »

Pas possible, répond M. Grey, qui dissimule son envie de rire sous un facies imperturbable !

Le peloton des aide-majors suit la visite hâtive de notre hôte aimable et parfumé et le reconduit jusqu'à l'auto où Lanoix, très protocolaire, prend place à ses côtés pour regagner Marneville.

Bien amusantes, ces visites des nobles étrangers amis et alliés ! Quand on a pas beaucoup de distractions et qu'on n'est pas bousculé par le travail, on les voit arriver avec un certain plaisir !

Dimanche 19 aout. — Ce matin la pluie me réveille. Est-ce parce que dimanche ? je sens un léger cafard m'envahir. Je le chasse par une promenade à pied, après

la visite de mes malades, à Saint-Marc. Je me dirige d'abord vers la petite église, que je n'ai fait qu'entrevoir jusqu'alors, pour la visiter. Le rudiment d'église que je vois est constitué par une bâtisse quelconque ressemblant à une grange, avec un rudiment de clocher.

Petit cimetière autour.

L'église est fermée, mais le curé, qui s'en allait, m'aperçoit, me salue et m'offre d'ouvrir la porte. — J'accepte, — conversation. Le bon curé, homme simple s'il en fût, me demande des conseils pour sa mère et pour lui-même! C'était fatal! Enfin il s'en va... J'entre dans son église vide... un instant je me recueille pour mieux penser à ceux qui me furent, à ceux qui me sont chers, car eux, les disparus, eux les vivants, et elle, ma patrie, sont ma religion!... Et je sors.

La rivière coule argentée, froufroutante, dans une petite vallée boisée, à quarante mètres de l'église. La vue de l'eau, le calme sous les branches tombantes, reposent l'esprit. J'aime le bord des petites rivières et même des canaux. Je continue ma promenade sur l'étroit chemin qui longe celle-ci, à peine distrait par le bruit du canon qui, de l'autre côté du camp, nous garde du boche. Mais dans ce coin, on est, tout de même, obligé de se souvenir qu'on est en guerre : des tranchées très complètement faites, barrent la route et arrivent jusqu'au bord de la rivière pour défendre son passage et le village de Saint-Marc. J'entre dans les tranchées et dans un abri de mitrailleuses très bien dissimulé, et j'en sors avec mes vêtements enduits de craie et de boue blanche un peu partout.

En revenant de ma randonnée solitaire je vois un pigeonnier militaire automobile, genre autobus, rempli des vaillants volatiles qui rendent encore de bons

services, malgré le téléphone et les appareils modernes.

Vendredi 18 aout. — Le génie est en train de faire une nouvelle ligne de chemin de fer de Saint-Marc à Marneville pour éviter la boucle de Widowille. Voilà encore des travaux qui ne manqueront pas d'attirer l'attention des Fritz et qui pourraient bien faire pleuvoir quelques gros pruneaux sur notre secteur.

La voiture radiologique vient souvent au C. H. lorsqu'elle est demandée par notre oculiste le médecin aide-major Coiffard. Aujourd'hui elle est venue et nous avons assisté à un essai de repérage intéressant. Il s'agissait de trouver et d'extraire, si possible, avec l'électro-aimant, des petits éclats de grenade entrés dans les deux yeux d'un pauvre gosse — un fantassin bien entendu — blessé dans une affaire récente.

Le malheureux faisait peine à voir et à entendre : « On nous a *couillonnés*, disait-il avec amertume. On « nous avait dit qu'on attaquerait pas, et puis, tout « d'un coup, allez, il a fallu sortir des tranchées, et « puis... à la grenade..... »

L'aspect d'un soldat jeune, devenu subitement aveugle, est lamentable et impressionne davantage que la vue d'un blessé atteint de n'importe quelle blessure ! Celui-là, très doux, malgré sa révolte bien anodine, et espérant encore recouvrer la vue, avait des pensées touchantes qui le rendaient encore plus sympathique : « Et surtout, ne dites encore rien chez moi et ne prévenez pas ma mère. »

L'électro-aimant n'était pas assez puissant. Malgré son adresse et sa patiente ténacité, notre oculiste ne put faire grand'chose pour le pauvre petit !

Mardi 22 aout. — « Nous l'avons, *en mangeant*, Madame, échappé belle ! »

Pendant le déjeuner deux obus de 75, probablement tirés par une auto-canon, tombent près de nos baraques. L'un d'eux fait un trou de $1^m,20$.

L'obus est dans le fond, non éclaté.

Nos amis Russes méritent leur réputation de soiffards enragés. J'ai voyagé, en revenant de Marneville, dans un compartiment où il y avait deux officiers russes et un officier d'administration français.

Ce dernier a eu la malheureuse idée de dire qu'il avait, dans sa valise, une bouteille de cognac. Les Russes ont tant fait qu'il a dû la sortir. Casser le goulot puis vider la bouteille fut, pour eux, l'affaire de quelques minutes. Spectacle peu réconfortant en vérité !

Samedi 26 aout. — Je suis ici depuis un mois. J'ai donc droit à une permission de détente de 48 heures. Voilà pourquoi je vais pouvoir prendre quatre jours pour me rendre à Saint-Servan où est ma famille. Cela c'est de l'arithmétique militaire de guerre, et c'est logique et facile à comprendre : Les 48 heures sont dues, en entier, aux joies familiales ; le temps passé en route ne compte pas. Les permissionnaires qui vont à Perpignan peuvent *tirer six jours de perme* pour leurs deux jours... et ils ne se font pas faute d'user de cette licence. Aussi il faut voir les candidats permissionnaires consulter leur calendrier et l'horaire des trains ! Toutes les combinaisons tendant à prolonger la bienheureuse *perme* sont envisagées et repérées avec quel soin ! Et lorsque la conclusion aboutit à un ou deux jours de *rab*, quelle joie !

Dimanche 27 aout. — Des trains ont passé toute la nuit sifflant sans vergogne. Il fait un temps de chien, la pluie et le vent font rage. L'eau traverse déjà les toits de presque toutes les baraques.

Je travaille, toute la matinée, à mettre en ordre les observations de mes malades-officiers.

Deux cochons. — Il ne s'agit pas de cochons au figuré, mais de deux vrais petits cochons roses que nous avons achetés, « aux fins d'engraissage », pour notre popote, au prix de 95 francs l'un. Avant la guerre on les aurait payés 25 francs. C'est une bonne affaire tout de même, car leur nourriture ne nous coûtera pas cher !

Lundi 28 aout. — L'Italie déclare la guerre à l'Allemagne. La décision de la Roumanie est imminente.

Des trains chargés de Russes passent.

Mardi 29 aout. — La Roumanie a déclaré la guerre à l'Autriche. Cela fait treize belligérants, neuf contre quatre.

Je pars en permission, cet après-midi à quatre heures, bien joyeux.

Dimanche 3 septembre. — J'ai trouvé mon lit un peu dur en rentrant, la nuit dernière, mais j'ai tout de même bien dormi. J'ai fait, en quatre jours, plus de 1 200 kilomètres en chemin de fer pour 10 fr. 50.

Le sale temps continue. Il fait froid déjà. On commence à parler des poêles qui ne chauffent vraiment, que lorsqu'ils sont rouges ! Les allées du C. H. et le pourtour des baraques, dont la terre est détrempée par la pluie persistante, ont déjà l'aspect de petits ruis-

seaux de boue. Les anciens du C. H., ceux qui ont passé un hiver dans le secteur, *parlent de sortir leurs sabots* et nous engagent à nous en munir à la première



Le terrain de foot-ball.

occasion. Notre terrain de foot-ball, situé entre la popote et les écuries est un vrais marais. Le médecin chef réclame des caillebotis, mais quand les aura-t-il ?

Jeudi 7 septembre. — Nouvelle sensationnelle pour notre Centre. L'ambulance 34/48 reçoit l'ordre de se préparer à partir d'urgence. La 34/48 est, avec la 47/29 et la 37/63, une des trois ambulances qui forment notre C. H. Elle a pour médecin-chef le médecin-major de 2e classe Montagné, de l'active, et son départ va nous priver de quelques bons et joyeux camarades comme Sintézac, Cadoul. C'est un tiers de notre effectif qui va

nous quitter. Les infirmiers, surtout, et les chevaux vont nous manquer.

M. Grey étant en permission, j'organise, avec l'officier gestionnaire Thibault, le départ de la 34/48, et je fais une répartition des services de malades entre les médecins qui restent.

Vendredi 8 septembre. — Nos camarades de la 34/48 nous ont quittés. Leur ambulance, leur cavalerie avaient



Le matériel de l'ambulance.

bonne allure. En les voyant défiler, partant pour une destination inconnue, un peu d'envie mordait ceux qui restaient — mentalité bien compréhensible à la guerre. — *Le matériel de l'ambulance et les chevaux ont été embarqués* sans trop de difficultés, *sur le train* à la gare de Saint-Marc. Au déjeuner, copieux et gai, on parla

du vide que va faire à notre popote le départ de nos camarades. Au dessert j'ai exprimé à ceux-ci, au nom de ceux qui restent, nos regrets et nos souhaits. Le médecin-major Montagné a répondu au nom des partants. Thibault et moi travaillons pour que rien ne périclite au C. H, du fait de la diminution du personnel et surtout des tringlots et des voitures. Je signe des rapports au médecin-inspecteur Panchard, je téléphone à Lanoix. Enverra-t-on une autre ambulance pour remplacer la 34/48 ?... Mystère ! Quant à nous qui restons, je nous vois fixés dans ce bled pour longtemps !

Dimanche 10 septembre. — Cela n'a pas traîné. L'ambulance 18/96 arrivera demain soir, chez nous, pour remplacer la 34/48. Elle vient de l'Argonne. Ainsi le bon M. Grey trouvera tout installé lorsqu'il rentrera.

Aujourd'hui la 47/29 a reçu tout un lot de casques. J'en ai trouvé un à ma tête. Vraiment ce casque métallique n'est pas très lourd à porter et me semble, même, moins pesant et moins encombrant que mon ancien schako du 12ᵉ chasseurs.

Lundi 11 septembre. — Je vais veiller ce soir pour recevoir la 18/96. A cinq heures arrive le médecin-major de 2ᵉ classe Charpin, petit homme rond, jovial, lourd, qui nous est envoyé par la Direction comme *peaucier* et qui comptera à la nouvelle ambulance. Je l'installe.

Mardi 12 septembre. — La 18/96 est arrivée, hier soir, à 23 heures. Elle se compose : du médecin-major de 2ᵉ classe *Clarence*, médecin-chef, qui est en permission ; du médecin-major de 2ᵉ *Cobrat*, des aide-majors *Duval* et *Beauveau*, du pharmacien *Moustié* et des officiers d'administration *Jusserand* et *Tournadié*,

Je fais la distribution des services aux nouveaux.

Je réserve *la gonococcie* au médecin-major Clarence.

Je donne le médecin-major Cobrat comme aide à Moreau et aux Spirochètes.

Ce soir de grosses pièces tirent dans le secteur et nos baraques vibrent à chaque coup.

Mercredi 13 septembre. — Il paraît que, dans la Somme, nous faisions du travail lent, mais bon ; à Salonique notre action commence à se dessiner.

Les jeux au C. H. — « *Tot homines, tot.....* » Ici chacun se distrait à sa façon : les uns jouent aux cartes, aux échecs ; d'autres font tourner le phonographe ; d'autres lisent ; d'autres font de la marche à pied, dans les bois, en cherchant des champignons que nous mangerons à la popote ; certains se préparent à jouer au tennis et au foot-ball sur notre vaste terrain, si le temps redevient meilleur.... moi je fais du cheval chaque fois que j'en trouve le temps, en compagnie de quelques camarades, ou tout seul... mais il y a trois ou quatre bons bougres qui ont trouvé mieux que tout cela : ils font du lance-pierre sur la baraque du photographe !....... Du vrai lance-pierre de gosses, avec du caoutchouc, comme ceux que nous avions au collège quand nous étions gamins et avec lesquels nous tirions sur les moineaux au Luxembourg !.... Jeux d'officiers en guerre !...

Jeudi 14 septembre. — Monsieur Grey est de retour. Je n'en suis pas fâché. Il reprend ses fonctions de médecin-chef et je prends le service de la gonococcie en attendant le retour de permission du Médecin-Major Clarence.

On va émettre, disent les journaux, un deuxième emprunt sous le nom d'Emprunt de la Paix, suite de l'emprunt de la Victoire ! l'appellation est jolie. Reste à savoir si nous sommes, réellement, près de la Paix !.. Je me permets d'en douter.

SAMEDI 16 SEPTEMBRE. — Je vais à Marneville choisir un cheval pour Croussolle, le nouvel officier d'approvisionnement de mon ambulance, qui ne sait pas monter, bien entendu. Comme il est probable que ce sera moi qui me servirai de sa monture beaucoup plus que lui, je choisis un cheval plus léger que ma brave jument Brabançonne, une bête déjà faite, bai-cerise, ayant de l'allure et tout l'aspect d'un demi-sang. C'est un ancien cheval de dragons. Je l'essaie au manège et je crois que nous nous entendrons très bien. Je le baptise du nom de Saint-Marc. Mon ordonnance ira le chercher demain.

J'ai passé toute ma matinée dans le service de la gonococcie où il y a soixante lits tous occupés, et jai vu des cas sortant de la banalité. Il y a des observations intéressantes à faire chez tous les malades quand on veut bien les rechercher. Avec ce service et celui des officiers j'ai de quoi m'occuper.

Les permissions vont être un peu réduites, dit-on. Le général commandant l'armée trouve qu'on abuse dans certaines unités. Il a raison.

DIMANCHE 17 SEPTEMBRE. — Nous recevons l'ordre de renvoyer tous les hommes de l'active et de la réserve pour qu'ils soient versés dans le service armé et remplacés par des auxiliaires. On a besoin d'hommes et on les prend où ils sont,

Après le déjeuner je monte le nouveau cheval Saint-Marc que mon tringlot a ramené de Marneville. *C'est un cheval agréable, bien en main, se conduisant avec un fil ;* il a un galop rassemblé et du sang. Il n'est pas méchant à l'écurie, et a une tête intelligente. Je le fais placer à côté de Brabançonne ; j'espère qu'ils feront bon ménage.



C'EST UN CHEVAL BIEN EN MAIN.

LUNDI 18 SEPTEMBRE. — Quel temps ! Quelle pluie ! Quel vent ! Quelle boue !... et nous ne sommes que le 18 Septembre !... En avant les gros godillots imperméables que je regrettais presque d'avoir achetés et d'avoir payés trop cher ! Seront-ils seulement suffisants ?... Déjà je vois plusieurs officiers arborant bravement *des sabots* pour venir déjeuner à la popote

qui est entourée d'une boue gluante, tenace. Nous n'avons toujours pas de caillebotis !..

Au bruit du vent se mêle le bruit du canon qui tape dur depuis ce matin. Les fenêtres de ma baraque vibrent, secouées par l'ouragan, puis ébranlées par la canonnade. Je ne puis m'empêcher de penser à mon fils qui patauge, en ce moment, et qui reçoit le baptême du feu au milieu des éléments déchaînés, et aux pauvres gosses des tranchées d'en face, suants, mouillés et grelottant aussi.

Pauvres chevaux ! Je déteste voir souffrir une bête... Surtout un cheval ! Le cheval nous donne tout ce qu'il a. Nous usons et abusons de lui, et quand il est malade, il est le plus mal traité des animaux. Heureux les chiens presque toujours soignés et gâtés !.. Un cheval de la 18/96 est tombé paralysé à Widowville. On l'a laissé dans une cour de ferme abandonnée, et la pauvre bête a passé plus d'un jour couchée sur le flanc, recevant la pluie, mourant à petit feu. On ne l'a abattu que ce matin, le vétérinaire n'ayant pas voulu se déranger dimanche pour lui donner le coup de revolver libérateur !

Pauvres chevaux de la guerre, combien vous aurez souffert !

Mardi 19 septembre. — On allume le premier poële, ce soir, dans notre salle à manger. On le supporte ! Au dîner nous mangeons *du singe, de la boule,* tout cela arrosé du même *pinard* que celui servi à la troupe, et, ma foi, tout cela n'est pas mauvais.

Le médecin-major de 2e classe Clarence, médecin chef de la 18/96 est arrivé. C'est un Brestois, d'allure douce et d'apparence peu robuste. Il aime, cependant,

monter à cheval, ce qui me le rend, tout de suite, sympathique. Je lui passe le service de la gonococcie que je faisais pour lui en attendant son arrivée.

Dimanche 24 septembre. — Mes officiers malades sont des grands enfants : ils découchent comme des collégiens pour aller à Marneville ou à Paris. Ils bataillent avec l'officier d'administration ; il y a des mots durs entre eux.

A une heure de l'après-midi je monte à cheval, en compagnie de Moreau et du médecin-major Clarence, et nous allons à un observatoire des mieux situés d'où on a une vue très nette sur les tranchées françaises et boches. Une grande partie du secteur nous apparaît, avec le massif des Monts que nous voyons du reste, par temps clair, de notre hôpital. Les routes sont si nettes, dans les jumelles, qu'on y pourrait distinguer même un piéton ; mais pas un être vivant ne se montre. Cette solitude impressionne plus qu'un grouillement d'hommes. On comprend, quand on l'a contemplée, la définition souvent entendue et très juste : le vrai front commence quand on ne voit plus personne. Certes, s'il y avait une attaque, on en distinguerait aisément les péripéties.

En revenant nous passons le long d'un canal qui se continue en tunnel vers les lignes. Sur le canal nous voyons des *canonnières* servies par des marins, par de vrais marins d'eau de mer, et qui sortent du tunnel la nuit pour canarder les Boches.

Les mathurins s'organisent pour passer l'hiver sur les bords du canal où ils construisent des paillotes du plus pittoresque effet.

Mon cheval manque de tomber dans le canal.

Le médecin des canonnières nous offre une coupe du champagne du pays et nous rentrons.

Je vais faire un cours aux infirmiers. — La Direction ayant donné l'ordre de faire, sans délai, un cours aux Infirmiers pour l'obtention du « Caducée », Monsieur Grey me charge de faire la plus grosse partie de ce cours. Je dois commencer demain et n'ai rien de préparé. Voilà un travail qui va me distraire.

Mardi 26 septembre. — J'ai potassé ma première conférence, hier soir, jusqu'à minuit et je viens de la faire ; sujet : *l'Hygiène Hospitalière.* J'ai parlé pendant une heure un quart devant une cinquantaine d'infirmiers, le médecin-chef et quelques camarades.

Mercredi 27 septembre. — *Bombes d'avions.* — Six heures ; je suis réveillé par quatre détonations brutales et très proches : un avion boche vient de nous envoyer quatre bombes tombées tout près de nous. Il visait la voie du chemin de fer et la gare, très probablement. Une bombe est tombée sur la voie et a fait quatre blessés : trois artilleurs et un employé du chemin de fer On nous les amène et nous les pansons.

Il y a deux artilleurs blessés à la cuisse par des éclats ; un autre est touché au front. L'employé a un séton du bras gauche avec paralysie radiale. Les artilleurs revenaient de Verdun d'où ils étaient partis indemnes. Ils sont stupéfaits d'avoir été blessés à Saint-Marc.

Une bombe est tombée à trente mètres de nos baraques.

Lundi 2 octobre. — *Combat d'avions* à la mitrailleuse, ce matin, au-dessus de nous, sans résultat, visible du moins.

Je calfeutre ma chambre avec des journaux et du carton ondulé en vue du froid imminent. En faisant ce travail important, je constate que les rats et les souris, que j'entends, du reste, chaque nuit, font de fréquentes visites à mon vaste logement. Mais c'est surtout la baraque de la popote qui attire cette désagréable vermine. Pendant nos repas nous voyons les plus gros rats se balader sur les traverses qui soutiennent le toit. Nous trouvons des morceaux de sucre grignotés dans le sucrier, et, un jour, Totland, en buvant son café, fit une grimace épouvantable et sortit de sa bouche une crotte de rat, qu'il avait versée, dans sa tasse, avec le sucre, bien malencontreusement. Aujourd'hui la musique d'un régiment territorial vient de Marneville pour donner une aubade à nos malades. C'est le médecin Inspecteur qui nous l'envoie... Délicate attention qui sera renouvelée tous les dix jours, paraît-il.

Lundi 9 octobre. — *Coup de théâtre au C. H...* Notre médecin-chef, le bon Monsieur Grey s'en va. Il est désigné pour partir aux Colonies ! C'est un gros changement et une perte pour nous. Qui va le remplacer ? Cela pourrait être moi. A vrai dire je ne le désire pas trop, étant beaucoup plus tranquille, comme médecin-chef d'ambulance en sous ordre, que je le serai, si je deviens médecin-chef du C. H. Cependant, si je suis désigné, je marcherai et ferai de mon mieux.

Mardi 10 octobre. — Monsieur Grey partant pour Paris afin de voir les grands chefs, je bouche son trou et le remplace... provisoirement.

Le Caducée. — Deuxième coup de théâtre en deux jours ! Les cours pour le Caducée sont suspendus ! O logique ! O bon sens ! O méthode !... Certes je ne me suis pas donné une méningite pour préparer mes leçons. J'en avait fait, cependant, cinq sur huit... on les supprime ! On a assez d'infirmiers ; on ne veut pas en créer d'autres ! Entendu, mais on aurait pu ne pas nous faire commencer les cours !... Quand je faisais des manœuvres avec les artilleurs, il y a quelques années, et que, à la suite d'ordres et de de contre-ordres, nous allions d'un endroit à un autre pour revenir au même point, les artilleurs appelaient cela... *faire du vermicelle* !...

Mercredi 11 octobre. — Un aide-major nous est envoyé pour remplacer, *numériquement*, Monsieur Grey. Cela semble indiquer que je puis être désigné pour le remplacer, automatiquement, ayant quatre galons comme lui.

Samedi 14 octobre. — Définitivement Monsieur Grey, qui est revenu de Paris, quitte le C. H.. Il partira Lundi. Je lui succède, problablement à titre définitif. C'est une grosse responsabilité qui m'incombe, mais je tâcherai de m'en tirer. Comme avantages, j'apprécie, surtout, celui d'entrer en possession d'une grande chambre, beaucoup plus saine que la mienne, et d'un vaste bureau meublé d'une table, de deux fauteuils en bois, et d'un poële qui ne sera pas inutile cet hiver.

Dimanche 15 octobre. — Il pleut et il fait un sale temps gris et froid. Je passe le service des officiers au

médecin major de 2e Charpin. M. Grey fait ses préparatifs de départ. Moi je fais mes préparatifs de déménagement. Déjà ma petite chambre — qui, dans sa simplicité est une des plus confortables de la baraque où nous logeons — m'a été demandée par un aide-major. Ne vous pressez pas, lui ai-je dit, il se peut que je reprenne mon premier logement si je ne suis médecin-chef du Centre que provisoirement.

Dîner d'adieu. — Le dîner d'adieu à notre médecin-chef fut très cordial. J'exprimai les regrets d'usage à cet excellent homme qui est bon, courtois, travailleur, et qui n'a pas compté que des jours heureux dans sa vie.

Lundi 16 octobre. — Journée d'organisation et de déménagement. — M. Grey est parti ce matin, par le train de 9 h. 54, accompagné à la gare par nous tous et escorté de nos regrets.

Et maintenant je m'installe dans la baraque du médecin-chef. Cette baraque ressemble à toutes les autres ; elle occupe le front nord de l'hôpital et n'est séparée du camp des prisonniers que par une large allée et quelques plate-bandes où sont plantés des rosiers et d'autres fleurs. Sur le même plan que le camp boche, un vaste champ s'étend et sert de dépôt pour les tubes à hydrogène des saucisses de l'armée. Ces tubes métalliques, qui ressemblent à ceux qui contiennent l'acide carbonique destiné à la fabrication de l'eau de Seltz, que l'on voit véhiculés dans Paris par de lourds camions, sont réunis en tas. De sorte que, de loin, ce champ a l'aspect d'un dépôt de munitions et semble placé là pour attirer l'attention des aviateurs ennemis.

La baraque, elle-même, est divisée en deux cases :

d'un côté le bureau de l'administration où siègent l'officier gestionnaire du C. H. Thibault et les secrétaires, sans oublier le téléphone et les paperasses ; de l'autre côté, le bureau particulier et la chambre à coucher du médecin-chef. Je prends possession de mon appartement — deux pièces, électricité, pas de cuisine, cabinets dans la cour — pour combien de temps ? Voilà la question... J'irai voir en tout cas, dès demain, le grand patron pour savoir si je suis médecin-chef provisoire ou définitif.

Mardi 17 octobre. — Je vais à Marneville à cheval. Je vois Janvier, Panchard et aussi Lanoix, tous très aimables. A ma question : « Dois-je me considérer comme médecin-chef du C. H. ? » le médecin Inspecteur général toujours peu prolixe, répond : « Mais c'est évident ! » Je reste donc médecin-chef de mon ambulance et médecin-chef du C. H. Totland devient médecin-chef de la 37/63.

A peine rentré au C. H., je reçois l'inspection du médecin principal Janvier, qui fait quelques observations très justes sur notre matériel tout en restant courtois et aimable.

Mercredi 18 octobre. — Tempête de pluie et de vent toute la nuit. En Champagne il pleut souvent et les nuits sont froides même en été. Je remarque que la chambre du médecin-chef n'est pas exempte de la visite des rats. Les bougres ont gratté près de mon lit toute la nuit.

Aujourd'hui je fais l'inventaire de mon nouveau logement qui ferait le bonheur de bien des familles d'ouvriers ou de petits bourgeois parisiens. Le mé-

decin principal, médecin-chef du S. S. E. à Marneville, a une loge de concierge, si je compare le bureau qu'il occupe au mien, et le médecin Inspecteur Panchard, lui-même, n'est pas mieux installé que moi. Seulement il habite dans la pierre, tandis que je suis logé dans une baraque en bois. Ma chambre a 3 mètres de longueur sur 3 mètres 50 de largeur et 2 mètres 10 de hauteur. Elle cube environ 22 mètres. Ma chambre précédente, dans la baraque des officiers, cubait 8 mètres. Quant à mon bureau, il a la même superficie, mais a 4 mètres de haut.

Comme mobilier je suis tout à fait gâté. M. Grey, aidé par un habile menuisier, avait orné sa chambre d'une petite toilette presque élégante et d'une commode, avec tiroirs et étagère, bien agréable ponr y placer un peu de linge, le tout peint en blanc avec bordure rouge — couleur Panchard — ainsi que la table et les fauteuils du bureau.

Je me mets au travail tout de suite et je m'aperçois que cela ne va pas être une sinécure de diriger un C. H. dans ce bled. Je dois être à la fois : officier chef de corps, médecin, administrateur, paperassier, surveillant général, architecte, ingénieur, hygiéniste etc. etc. Dans chacune de ces spécialités je dois subir les inspections des grands chefs et encourir toutes les responsabilités. Je vais être secondé, heureusement, par un excellent gestionnaire, l'officier d'administration Thibault, parisien habitué aux affaires, et par un officier d'approvisionnement très dévoué, Le Chauve, avocat en Bretagne, tous deux déjà entraînés dans leur fonction, et je remarque, qu'à l'heure actuelle, il n'y a plus un seul officier de l'active dans ma formation, où, depuis le médecin-chef jusqu'au médecin-auxilaire-dentiste,

chaque poste est tenu par un réserviste ou par un territorial.

Pour donner une idée de ce qui est consommé au C. H., je note qu'on y mange 240 œufs par jour, ce qui représent 1.500 francs d'œufs par mois au prix actuel. Le reste est à l'avenant.

Au dîner, suivant la tradition, j'offre le champagne aux camarades qui, par l'organe de Clarence, me portent un toast congru et sympathique. Je sens, du reste, que la sympathie des confrères et des officiers qui vont travailler, désormais, sous ma direction, n'est pas seulement dans leurs paroles, mais est réelle.

Vendredi 20 octobre. — Ce matin temps clair et froid : + 4° dans mon bureau.

Mon fils blessé. — Dans le courrier je trouve une carte de mon petit soldat qui m'annonce, presque joyeusement, qu'il a eu sa première émotion sérieuse et qu'il a été blessé, par des éclats de 77, au bras gauche à la cuisse gauche et à la main droite. Seul l'éclat du bras gauche le gêne un peu, dit-il. Il est à une ambulance divisionnaire à quatre kilomètres de Sainte-Menehould. C'est le 17 octobre, jour anniversaire de son départ pour l'armée, que le cher enfant a été touché. Il se dit heureux d'avoir versé un peu de son sang pour son pays et ne récrimine pas sur les duretés de la guerre. Je ne suis pas surpris de son attitude et je pense comme lui. Demain je serai à son chevet. Je voulais aller le voir quand je le savais bien portant, je désire encore plus le joindre le sachant blessé. Par un coup de téléphone à la Direction, je demande l'autorisation de m'absenter vingt quatre heures en indiquant le motif de ma demande. A dix heures du

soir le médecin-Inspecteur me téléphone que je puis partir. Je passe le commandement du C. H. à Clarence qui est le médecin-chef d'ambulance le plus ancien après moi.

A minuit je serai à la gare de Saint-Marc dans le train qui me mènera vers mon fils.

Dimanche 22 octobre. — Je suis revenu de mon pèlerinage et suis heureux de l'avoir accompli. Après un voyage plein de péripéties, par un froid glacial, dans la nuit sans étoile et dans un train sans fenêtres et sans lumière, je suis arrivé à Sainte-Menehould à trois heures du matin, hier. Grâce à une carriole inénarrable, traînée par un cheval déferré marchant au pas dans la neige qui encombre déjà les routes de l'Argonne, j'ai pu faire, sans trop de fatigue, les quatre kilomètres prévus entre la gare et l'ambulance où l'on ne m'attendait pas. Quand l'infirmier de garde m'a conduit, à pas de loups, dans la salle où était le cher blessé, je l'ai trouvé endormi. J'ai éclairé sa figure de bon gosse avec ma lampe de poche pour voir, sur ses traits, s'il avait souffert. La lumière l'a réveillé ; un éclair de joie a illuminé son regard : papa ! !... Oh ! Quelle joie, pour moi aussi, de voir sa surprise et d'être là avec lui dans mes bras ! Rien de très grave, au fond, heureusement ! Douze petites blessures réparties un peu partout. Celle de l'avant bras gauche seule a besoin d'être surveillée ; la radio a montré un éclat entré assez profondément. Le chirurgien n'a pas voulu l'enlever ; il y a un peu d'œdême rouge et de la douleur dans les mouvements des doigts. Si cela ne suppure pas, ça ira !...

Et maintenant que je suis rassuré sur le sort de mon

petit, je reprends mon poste au gouvernail avec un entrain doublé et un cœur raffermi.

Lundi 23 octobre. — Avion boche du matin comme à l'ordinaire. Comme à l'ordinaire, aussi, on le canarde et des culots de 75 tombent tout près de nos baraques.

Cette après-midi, inspection des papiers par l'Officier d'administration principal, un vieux de soixante deux ans, qui me raconte son histoire et qui est plutôt sympathique.

Mercredi 25 octobre. — L'*Emprunt* est à l'ordre du jour. Après avoir gratté les fonds de tiroirs pour avoir des hommes, on va gratter les fonds de porte-monnaie pour avoir de l'argent. Il faut, évidemment, de l'argent pour faire la guerre !

Je viens de subir la première Inspection du médecin Inspecteur Général Panchard, depuis que je suis médecin-chef du C. H. Le grand chef a été aimable et a paru satisfait de ce qu'il a vu. Je dormirai du sommeil du juste cette nuit !

— Les journaux disent que tous les médecins âgés de plus de trente huit ans vont être renvoyés à l'intérieur ! C'est parfaitement idiot, car il y a des hommes de cinquante ans et plus qui font meilleure figure aux armées que des cacochymes précoces, et c'est ici qu'on voit bien que l'âge ne se compte pas seulement par les années !

— Je pars en permission de détente demain.

Evohé ! !

Mardi 31 octobre. — Me voici de retour de ma deuxième permission de quarante huit heures, qui m'a

fait passer quatre jours délicieux au milieu des miens. J'ai eu la joie de trouver, à Paris, mon fils à peu près remis de ses blessures, qui aurait pu tirer un mois de convalescence, mais n'a demandé que sept jours et va retourner au front, non plus en Argonne, mais probablement à Verdun ou dans la Somme.

— A Paris j'ai appris la mort de mon camarade d'escrime le docteur *Drouard*, mort de ses blessures, car Drouard, qui était médecin-major dans un régiment de choc, allait, la nuit, sabrer le boche jusque dans ses tranchées. Admonesté, un jour, par son Général qui lui faisait observer que le rôle d'un médecin, protégé par son brassard et par la croix de Genève, n'était pas de combattre, Drouard avait répondu : « Pardon, mon Général, quand je vais me battre j'y vais toujours en bras de chemise »... Il en est mort !

Mercredi 1er novembre. — La *Toussaint*. — Des chants d'Eglise s'élèvent, venant du réfectoire où un de nos sergents, infirmier et prêtre, dit la messe. Cela fait un certain effet dans notre village en bois, dans cette vaste plaine qu'un brouillard gris encadre. Le bruit sourd du canon accompagne les chants d'Eglise... *Dies iræ* !

Sévir ! — Je suis obligé, pour la première fois, de punir et d'infliger huit jours de prison à deux ivrognes. C'est le tarif !... Quinze jours de prison distribués dans la même soirée, c'est tout de même beaucoup et cela me fait un peu mal au cœur d'en arriver là. Mais les ivrognes sont bien peu intéressants et il y en a trop. Il faut faire des exemples pour que la discipline ne se relâche pas !

Jeudi 2 novembre. — *Le jour des morts*. — Il n'y a

pas de jour des morts ! On pense aux aimés que l'on a perdus tous les jours, et tous les jours le cœur les évoque !

— Il a plu à torrents toute la nuit. L'eau entre dans ma chambre en s'infiltrant au-dessous du plancher.

— Le C. H. vient d'être désigné, par le médecin d'armée, pour servir de Centre d'Instruction pour les cours de perfectionnement des aide-majors de l'armée. Ceux-ci viendront suivre nos services de spécialités le mercredi et le jeudi. Ils seront amenés en voitures ou en autos et repartiront par les mêmes moyens. Nos distingués spécialistes feront des conférences, suivies d'examens pratiques des malades, qui serviront, certainement, à instruire les élèves et à occuper les maîtres.
— A Verdun nous avons repris le fort de Vaux.
— Aujourd'hui musique militaire au C. H.
— A l'heure actuelle, d'après le Bulletin médical, il y a eu 285 médecins tués et 1350 blessés. Chez les pharmaciens il y a eu 3 tués et 18 blessés.

LUNDI 6 NOVEMBRE. — *La relève.* — Comme suite à la circulaire Godart, l'armée nous demande quels sont les médecins qui veulent être relevés et quels sont les *vieux* qui veulent rester. Pour rester, il faut inscrire, en face de son nom, sur « l'Etat, » le mot : *Volontaire.* J'inscris le mot « Volontaire » en face de mon nom.

Permissions. — Les permissions de quarante huit heures, dites « de détente », sont supprimées. C'est bien dûr ! Il faudra donc rester quatre mois sans aller chez soi ! Enfin ! C'est pour la France, paraît-il, et je dois être le dernier, ici, à me plaindre.

MERCREDI 8 NOVEMBRE. — Grosse tempête cette nuit ;

vent violent qui me réveillle et me fait craindre pour les toits de nos baraques; l'eau continue à pénétrer dans ma chambre en s'infiltrant au dessous du parquet. Va-t-il me falloir aller en périssoire dans mes vastes appartements ?

Vendredi 10 novembre. — Belle matinée froide. Brouillard et soleil en même temps.
Dehors. — 2°. Dans ma chambre + 7°.

Nous sommes bombardés par des grosses pièces. — A 8 heures 45, ce matin, une forminable détonation ébranle le C. H. Occupé à mon bureau à lire « les Ordres » arrivés par « la liaison », je pense qu'un avion a dû laisser tomber, dans notre voisinage, une torpille bien servie, et je continue ma lecture, quand, à 9 heures 18, une deuxième exploxion secoue ma baraque avec une violence non encore ressentie. Je suis dehors, cette fois, et le spectacle n'est pas banal qui me montre les poilus et les infirmiers sortant de nos maisons de bois et courant, pour voir, vers le point de chute au sud de notre formation.

« Monsieur le médecin-chef c'est chez nous cette fois ! » et des infirmiers, des malades en bonnet de coton courent vers moi portant de gros éclats qui leur brûlent les mains !

C'est près de la baraque au linge sale, en plein sur notre tas de charbon, qu'est tombé l'engin ! Le charbon ?... pulvérisé, envolé, inexistant. A sa place un trou énorme, un entonnoir de 6 à 8 mètres de diamètre, dans lequel on logerait un tombereau ! Des éclats aussi gros que des obus moyens, dans toutes les directions : j'en ramasse un de 1 kg. 300, un autre de 1 kg. 520. Au fond du trou on trouve la ceinture

en cuivre de l'obus, qui indique bien que le projectile a été tiré par un canon et ne vient pas d'un avion.

Et les détails arrivent : les rares carreaux de nos baraques sont tous cassés, le toit des baraques 14 et 15 est troué ; tous les bocaux de la pharmacie sont brisés. Le médecin-major Charpin, qui sortait de la salle des galeux, a reçu de la terre dans la figure. Un éclat est tombé sur le lit d'un malade dans la salle des vénériens à Moreau. Une de nos voitures qui rentrait vers les écuries, avec deux chevaux attelés et deux tringlots sur le siège, et qui passait à vingt cinq mètres de l'explosion, n'a pas été touchée. C'est une veine sans pareille !

Je donne l'ordre de faire réfugier les malades dans la tranchée-abri qne nous possédons et qui se trouve entre la popote et la salle 15, si le bombardement continue.

Mais j'apprends que, dès la première explosion du premier obus qui est tombé entre la nouvelle et l'ancienne voie ferrée, les malades de la salle 15 ont déjà occupé la trancbée « a proprio motu ».

Les renseignements complémentaires continuent à arriver : les mensurations au compas, prises par notre menuisier, indiquent que c'est un obus de 380 que nous avons eu l'honneur d'héberger sur notre territoire. *L'entonnoir* qu'il a fait *a 8 mètres de diamètre sur 3 mètres 60 de profondeur*. On apporte, dans mon bureau, un éclat pesant 6 kg. 500 et un autre pesant 9 kg. 500.

Aucun affollement ne s'est produit parmi les officiers ni parmi les infirmiers et les malades. La curiosité a fait sortir de leurs baraquements le plus grand nombre... pour voir.

Je m'explique pourquoi notre voiture, qui venait du ravitaillement, n'a pas été touchée : elle était, heureusement, *trop près*. Dans les explosions de gros projectiles, les éclats, guidés par les parois de l'entonnoir profond, montent très haut, *en gerbe*. Les petits projectiles, au contraire, parce qu'ils ne font pas



UN ENTONNOIR DE 8 MÈTRES.

de grand trou, envoient des éclats qui rasent le sol, en *nappe*. Ils sont plus dangereux : d'où l'axiome : *gros projectiles dangereux pour le matériel, petits projectiles dangereux pour le personnel !*

De fait notre matériel seul a souffert : une dizaine de baraques ont été touchées et la cahute au linge sale est complètement démolie.

Mr le Préfet et la bombe. — Par la vertu d'un 380 nous devenons, paraît-il, des gens intéressants !

A deux heures et demie en effet, on m'annonce une visite importante : de Marneville Mr le Préfet du département vient prendre de nos nouvelles et veut voir « l'entonnoir ». Je le lui montre, mais pendant que, revenu dans mon bureau, il contemple les gros éclats, *patatras*, *boum* ! ! voilà le bombardement qui recommence.

Un obus — c'est le troisième de la journée — vient de tomber hors de chez nous, sur ou vers la gare !

Monsieur le Préfet est un homme de grande distinction et de courage. Il ne se hâte point, mais : « Vous ne pouvez rester ici, monsieur le médecin-chef, votre hôpital est trop exposé »... et la confortable auto grise l'emporte vers d'autres lieux.

Cependant la chute des gros pruneaux n'est pas interrompue par le départ de notre aimable et important visiteur. De dix en dix minutes les arrivées de gros obus continuent. Je chronomètre : De 2 heures 1/2 à 3 heures 26, treize sont tombés sur ou près de la gare qui est, évidemment. le but visé. Les deux obus que nous avons reçus dans la matinée étaient des *coups longs ;* le tir a été rectifié par les avions de réglage que nous voyons au dessus de nous... Le spectacle vaut la peine d'être vu ; les éclatements, les énormes panaches de fumée noire, que l'on distingue mieux maintenant qu'ils sont un peu plus éloignés de nous que lorsqu'ils se produisaient chez nous, forment un tableau que l'œil retient et ne saurait oublier.

Nous recevons encore, sur notre front nord, cette fois, des éclats qui tombent près de nos baraquements. J'ai plus de vingt kilogs de ferraille dans mon bureau.

Quand le bombardement a repris, j'ai fait dire aux malades pouvant marcher que je leur permettais d'aller se réfugier dans le petit bois situé à l'ouest de notre C. H. en dehors de la ligne de tir de l'ennemi. Un certain nombre d'entre eux, que j'ai fait conduire par quelques officiers, a profité de mon autorisation. Quelques autres restés, avec moi, au C. H. s'étant groupés devant mon bureau : « Pourquoi n'allez-vous pas dans le petit bois, mes amis, puisque je vous y ai autorisés » leur dis-je ? —

Alors, un grand loustic, s'avançant vers moi, l'air goguenard, mais la figure franche : « Pardon, m'sieu, l'médecin-chef, mais vous y allez bien pas... vous ! » Que pouvais-je dire à ce brave garçon, dont la répartie était loin de me déplaire ?

Le boche s'est tenu à ses seize marmites pour cette journée !

Les braves et les autres. — Il n'y a pas eu de froussards au C. H. pendant le bombardement. Il y a eu, cependant, des... prudents ! Deux permissionnaires ne voulaient pas prendre le train à St Marc, même à deux heures du matin. Ils voulaient aller le prendre à Widowville.

Quant aux animaux, ils ont eu nettement la frousse ! Douma, la belle Douma, la chienne de Totland était affolée, elle se serait sauvée bien loin, si son maître ne l'avait tenue en laisse. Pour ce qui est de ma grosse jument, elle sautait entre ses bat-flancs, à chaque éclatement. St Marc au contraire, qui avait fait Charleroi, gardait le calme et la dignité qui conviennent à un bon cheval de dragons... qui en a vu d'autres !

Nos avions coururent sus aux avions boches qui réglaient le tir, un peu tard ; il y eut, cependant, des

combats dans l'air au-dessus de nous, et un des nôtres aurait été descendu vers Gourmelon.

Les habitants de St Marc, trouvant le pays malsain, ont été coucher à Grandpierre et à Saint-Stéphan.

Par deux fois dans la soirée, le médecin inspecteur Panchard, m'a téléphoné pour me demander s'il y avait du nouveau au C. H. Evidemment Monsieur le Préfet a dû aller le voir. Je lui rends compte, du reste, comme c'est mon devoir, des événements de la journée.

Samedi 11 novembre. — Le canon a tapé toute la nuit, mais pas sur nous. Température 2°.

Le président Wilson est élu aux Etats-Unis.

A St Marc, les dégâts, malgré les treize obus reçus, ont été minimes. La gare est peu abîmée, les quais, la voie, n'ont pas trop souffert. Les entonnoirs sont semblables au nôtre.

En dehors de la gare, près du pont de la rivière, cinq entonnoirs s'imbriquent les uns dans les autres, ce qui indique une précision remarquable du tir ennemi qui cherchait le pont et l'a manqué de bien peu.

A dix heures quinze, le Général commandant le génie du secteur vient voir nos dégâts. Il me fait les mêmes remarques que celles faites par le Préfet sur l'insécurité du C. H. due à son voisinage de la voie ferrée, de la gare et du dépôt des tubes d'Hydrogène.

Après cette visite j'attends celle du médecin Inspecteur. Il ne manque pas de venir, inspecte nos salles, inspecte *le trou*, se montre aimable... et s'en va.

Ce que coûtent les grands trous. — Les boches nous ont envoyé, hier, 15 obus de 380.

A 2500 fr. le coup cela ferait 37500 fr. pour nous

avoir cassé quelques planches et quelques carreaux. En revanche ils ont envoyé 60 petits obus sur Gourmelon, démolissant quelques maisons et tuant dix civils. .

Les petits obus tuent mieux ! !

Dimanche 12 novembre. — La musique des Russes vient donner une aubade à notre C. H. où nous soignons de nombreux soldats du Tzar atteints par les flèches empoisonnées décochées dans certaines maisons de commerce de Gourmelon où, paraît-il, le travail est formidable au point que les *employées* des dites maisons sont sur les dents — si l'on peut-dire — et besognent jour et nuit ! !

Lundi 13 novembre. — Le bombardement a continué aujourd'hui, plus loin vers Santenay et Champerly, mais toujours visant la voie ferrée.

Les quinze trous des quinze obus du 10 novembre sont tous pareils. Un de ceux du bord de la rivière est très curieux : un arbre, un des plus grands, qui était à sa place, a été arraché, déplacé, et porté plus loin tout entier avec ses racines.

On nous avait promis, de Marneville, pour aujourd'hui, une émission de gaz boches, et on nous avait dit de préparer nos masques... Nous n'avons rien senti, rien reniflé... Tout cela... des gaz, quoi !

Samedi 18 novembre. — Ce matin, froid, pluie et verglas. Le ravitaillement ne peut partir, les chevaux ne tenant pas debout. Le vent a été tellement violent cette nuit qu'il a soulevé la baraque des tringlots.

Dimanche 19 novembre. — A part quelques coups de couteaux que se distribuent les malades des baraques

4 et 10 (vénériens), il n'y a rien de nouveau au C. H. aujourd'hui !... Caresses du dimanche... Mon officier gestionnaire Thibault, qui est musclé comme un Turc, et qui n'a pas froid au yeux, veut aller rétablir l'ordre en employant la manière forte ... Je l'en dissuade et vais faire un tour, tout seul, les mains dans mes poches, dans les salles des petits agneaux, à 9 heures du soir... Personne ne bronche. Il me faudra, tout de même, distribuer de la prison demain... C'est bien embêtant !

Mercredi 22 novembre. — On fait tout de même, un peu de médecine et de chirurgie au C. H.

Ce matin, notre chirurgien Girod m'a fait assister à deux séances intéressantes de cystoscopie.

L'empereur d'Autriche est mort... Cela fait un vieux bandit de moins sur la terre !

Mardi 28 novembre. — *Enterrement de poilu.* — A deux heures, cet après midi, je conduis au cimetière qui nous borde, un de nos malades, père de deux enfants.

Un sergent infirmier, ecclésiastique, dit les prières des morts. Un de nos fourgons sert de corbillard. Un drapeau recouvre le cerceuil. Dans le brouillard froid de fin novembre, le spectacle, très simple, ne manque pas de grandeur. La femme et les enfants du défunt ne seront prévenus que dans deux ou trois jours parce que nous sommes dans la zône des armées... c'est le règlement.

Jeudi 30 novembre. — On nous a repris nos tringlots pour faire des artilleurs. On nous prend nos infirmiers, maintenant, pour faire des fantassins. Il faut bien préparer la campagne de 1917 ! On nous

envoie, à la place de nos infirmiers, des auxiliaires tout étonnés de se trouver dans une formation du demi-front !

Au point de vue du matériel c'est la même chose et il faut savoir se contenter de ce qu'on a : on nous livre des bougies au lieu de pétrole ! Nous demandons du crézyl et du pétrole pour badigeonner nos baraques, nous recevons du coaltar. Le charbon n'est que poussière et fait du sale feu !... Evidemment il ne faut pas se frapper de tout cela ; après deux ans de guerre cela n'est pas encore la disette... et cela pourrait l'être !

Foot-ball. — Pour tenir mes hommes et mes officiers en bonne forme physique et morale, j'autorise deux jours de foot-ball par semaine : le jeudi et le dimanche. On est « Sport » à Saint-Marc !

Nous avons un très vaste terrain de foot-ball, il faut bien l'utiliser et Moreau fera un excellent capitaine d'Equipe. Il a fait le projet de bien entraîner ses hommes et d'offrir des matches à tous les régiments qui passeront ou séjourneront à Saint-Marc.

Samedi 2 décembre. — C'est l'hiver, tout est blanc dehors. A la porte de ma baraque le thermomètre marque — 2°. J'aime mieux cela que la boue.

Une escadrille de six nouveaux avions très rapides, de fabrication anglaise, dit-on, vient d'arriver sur notre secteur. Ce n'était pas sans besoin. Ils sont petits et rapides. Je les ai vus manœuvrant ensemble, de front, puis en file. C'était très bien.

Mouvement de malades. — Le mouvement de nos malades au C. H. se chiffre ainsi pour la dernière quinzaine :

428 sortants — 445 entrants.

Aujourd'hui nous avons 675 lits occupés.

Dimanche 3 décembre. — A 7 heures : température — 4°. Blanc partout. Léger brouillard.

Ce matin, Moreau et moi étions invités à aller déjeuner avec les marins des canonnières du canal. On vient nous chercher en auto découverte, et, à 50 à l'heure, nous filons vers le canal.

Notre nez est gelé, mais l'accueil est réchauffant. Les marins savent recevoir ; ils nous oflrent un déjeuner superbe dans une cagna très bien aménagée. Il y a même une nappe blanche et des tasses à café ! Nous n'avons pas ce luxe à Saint-Marc. 80 marins et six officiers composent les équipages des canonnières. Le sport, système Hébert, n'est pas négligé dans ce coin. On nous reconduit, en auto, à Saint Marc. Bien entendu nous avons invité nos camarades officiers à venir déjeuner avec nous dans quinze jours. Leur équipe fera un match de foot-ball, avec nos infirmiers, sur notre terrain. Des auxiliaires infirmiers matchant des marins, cela ne se voit pas tous les jours. Cela ne s'est même jamais vu en temps de paix, je crois, mais, à la guerre, tout se voit... à preuve...

Mardi 5 décembre. — Le canon a tapé dur hier soir et cette nuit. Dans ma chambre tout vibrait.

Ce matin *le sol est couvert de neige*.

Apaches et poivrots. — Les apaches et les poivrots qui infestent certaines de nos salles — toujours les mêmes — nous obligent à sévir. Je vais être obligé de faire installer « un ours » pour coffrer ces tristes personnages et éviter des incidents plus graves.

Vendredi 8 décembre. — Un officier du troisième bureau me téléphone pour me demander combien

nous pouvons recevoir de prisonniers à notre camp ? Ce malheureux camp, qui nous flanque, va donc servir à quelque chose !

MARDI 12 DÉCEMBRE. — Temps affreux : vent, boue canon. Tric-trac le soir.

Toutes les huiles au C. H. — Le C. H. de Saint-Marc va devenir le rendez-vous des grands chefs. Nous recevons la visite du général G..... un des glorieux de la Somme qui vient consulter notre oculiste. Il est accompagné du médecin principal directeur du S. S. de son corps d'armée.

A cinq heures un général Russe, avec un colonel d'artillerie, Russe également, viennent remettre une médaille militaire à un poilu du Tzar que nous soignons. Le général Mourachevski est un petit homme très allant. Il commande une brigade. Il est très brave et tout le temps dans les tranchées, me dit le colonel qui l'accompagne.

Je le conduis auprès de ceux des soldats de sa brigade qui sont dans nos salles. Il leur cause *aimablement* — je fais ce diagnostic sur l'intonation de sa voix, car je ne comprends pas un mot de ce qu'il dit — et s'en va après m'avoir serré la main une douzaine de fois...

JEUDI 14 DÉCEMBRE. — Les Boches viennent de nous offrir la paix. Leurs propositions sont jugées comme elles le méritent par les journaux de France et d'Angleterre.

Notre général en chef quitte l'Armée pour alle au Maroc, remplacer le général Lyautey nommé Ministre de la Guerre. Avant de partir, il nous adress l'ordre du jour suivant, qui, dans son laconisme et dans son style tout militaire, dit tout ce qu'un chef qui aime ses soldats doit dire :

« En partant, appelé à remplacer le général Lyautey, au Maroc, je salue les glorieux drapeaux de la 4me Armée et j'adresse à tous, généraux, officiers, sous-officiers et soldats, mes vœux affectueux et ardents.

Mon souvenir fidèle vous suivra jusqu'au jour de la victoire ! »

GOURAUD.

VENDREDI 15 DÉCEMBRE. — Nous comptons, actuellement, plus de 700 malades au C. H. qui se trouve être la formation sanitaire numériquement la plus importante de l'armée.

Cela ne m'empêche pas d'envier, parfois, le sort des jeunes médecins des régiments qui passent... Etre dans les tranchées et avoir trente ans de moins ! ! — J'ai obtenu ma première permission de sept jours, après cinq mois de front !

DIMANCHE 17 DÉCEMBRE. — A Verdun nous avons fait plus de 9000 prisonniers et pris ou détruit 81 canons. C'est un beau début pour le généralissime Nivelle. Un officier d'artillerie, qui dîne avec nous, prétend que chaque coup de 380 coûte 10.000 francs, y compris l'usure du canon. Les boches auraient donc dépensé 150.000 francs, le dix novembre, pour nous bombarder... sans résultat.

MARDI 19 DÉCEMBRE. — *Je parle Russe.* — Ce matin le thermomètre marque — 6° dehors.

C'est aujourd'hui la Saint-Nicolas Russe, la fête du Tzar. Nous faisons une petite fête à nos soldats russes en traitement au C. H. Rangés dans le réfectoire comme pour une revue, les poilus de Nicolas ont très bon air. Je les aborde par un « *Sdorovy Bratsy* » (Bon-

jour, petits frères), que le bon aide-major Morovitch m a seriné avant la séance, puis je leur fais un petit laïus que notre camarade leur traduit et je leur distribue quelques menus cadeaux. Ils paraissent très touchés de cette attention et poussent des hourrahs énergiques pour la France, et des « Bonne santé pour votre noblesse » pour moi.

Le soldat russe est un grand enfant qu'on mène comme on veut en sachant le prendre. Il ne diffère pas beaucoup, en cela, du soldat français.

Je prends le train pour Paris ce soir.

Vendredi 29 décembre. — Je suis rentré de permission à deux heures du matin. Les retours sont bien pénibles. C'est au retour qu'on pense le plus à la prochaine permission, et ma prochaine perme ne sera en vue, maintenant, que vers le 20 avril 1917 ! Que de choses peuvent survenir d'ici là !

Il ne s'est rien passé de saillant au C. H. en mon absence. Ou plutôt, je me trompe, il y a eu un incident pénible : *Charlot* est mort, et de mort violente, ce qui est encore plus triste. Le terrible chirurgien Girod l'a tué à coups de bâton ! Je trouve cela excessif et cruel ! *Charlot* faisait partie de la maison, du C. H. ; je ne lui aurais pas enlevé une plume !

Un poilu l'avait ramassé, tont jeune et sans expérience, dans un sillon, à la lisière du petit bois, et l'avait apprivoisé. Le brave petit corbeau avait grandi, gâté par tout le monde. On lui avait coupé une aile et il allait partout, sautillant et goguenard. Il est vrai qu'il avait pris des libertés et qu'il entrait, sans permission, dans les chambres des officiers, par les portes ou par les fenêtres, mettant un beau désordre sur les

tables, chipant des cigarettes et des allumettes ! Mais vraiment, il n'était guère plus désordonné que la plupart des majors eux-mêmes ! Son crime fut d'entrer dans la chambre de l'implacable Girod et de souiller, de diverses façons, un cahier tout neuf de papier à lettres ! Pauvre Charlot ! Prends garde à Girod !... Il en est mort...

Je ne raconterai pas cela à mes gosses... qui aimaient Charlot... de loin.

— On refait des tranchées dans les bois près de Saint-Marc et autour de Widowville et de Mouy. Espérons qu'elles ne serviront pas, mais il est sage, tout de même, de penser à certaines éventualités et d'envisager toutes les hypothèses.

Dimanche 31 décembre. — C'est le dernier jour de l'année. Je fais des ordres du jour pour souhaiter une bonne année et la victoire (*cliché*) à tout le personnel et aux malades du C. H. Je prépare, aussi, les cadeaux à distribuer. Nous en avons reçu une énorme caisse : pipes, blagues à tabac, porte-monnaies, plumes, crayons, papier à lettre, mouchoirs, chaînes d'acier, glaces à main, brosses à dents, peignes, savons etc. etc. feront, demain, le bonheur de tous. Enfin on prépare, également, les distributions de champagne, biscuits, oranges, prescrites par les règlements.

Le canon tape dur depuis ce matin. C'est une manière qu'ont les boches de faire du bruit aux approches des jours de fête.

A 2 heures, au C. H. on joue au foot-ball en dépit de la boue et de l'humidité.

Dans la soirée le bruit de la bataille s'intensifie : les tirs de barrage font trembler nos baraques.

Les éclairs des canons, les fusées blanches, vertes et rouges forment un spectacle très beau dans le noir de ce soir d'hiver. C'est un feu d'artifice impressionnant, le bouquet d'adieu à 1916 ! !

1917

Chapitre qui n'est que la suite du précédent.

LUNDI 1[er] JANVIER 1917. — L'année a fini, l'année recommence au son du canon. A trois heures du matin je suis secoué dans mon lit et réveillé par le grand orchestre. A quatre heures je me lève et monte à notre observatoire-réservoir pour jouir du coup d'œil : un tir de barrage se déclenche et c'est un roulement de tonnerre sans fin.

Nous avons distribué, hier, les cadeaux aux malades : les officiers en traitement n'ont pas été oubliés ; ils ont eu : boussoles, sifflets, crayons de choix !

Aujourd'hui nous servons nos infirmiers et les hommes du train. De plus, en l'honneur du nouvel an, je lève les punitions — deux hommes de mon ambulance avaient quatre jours de prison dont je suis heureux de les libérer.

Le menu de notre déjeuner pouvait être qualifié de pantagruélique. Le repas fut très gai, le champagne... mauvais.

MARDI 2 JANVIER. — Le communiqué nous renseigne sur ce que nous avons entendu Dimanche. C'est le secteur russe qui a été attaqué. Les Russes ont eu des pertes : quatre tués et vingt blessés !

On a tué, ce matin, un de nos gros cochons : *Ferdinand* ! Le charcutier l'estime 400 francs. Nous

l'avions acheté 95, je crois, en bas-âge. Nous faisons de bonnes affaires ! Que le boudin de Ferdinand nous soit léger !

Mercredi 3 janvier. — *Un boche* nous arrive comme malade. C'est un nommé Otto, pris dans la Somme, 22 ans, brachicéphale, tête d'oiseau, œil fuyant, mais peut-être intelligent. Il fait partie d'un lot qui travaille dans une usine de mécanique à Suippes et qui compte de bons ouvriers. *Otto* a une otite et va dans le service *d'oto-rhino* de Totland ; il y était prédestiné, évidemment. Il va être logé, comme un prince, dans une petite salle où couche l'infirmier. Il sera, là, mieux que tous nos poilus.

Aujourd'hui nous avons 700 malades présents au C. H. : français, russes, belges et boche.

Il pleut, et les routes du C. H. sont affreusement boueuses. Je fais mettre du mâchefer pour remplir les cloaques.

Samedi 6 janvier. — Nous venons de recevoir, pour notre cuisine du C. H. une *cuisinière*, en tôle et fonte, pouvant faire 800 rations. Elle pèse 2500 kilogs et coûte, environ, 6000 francs.

Pour l'entrer dans notre baraque-cuisine, il a fallu démolir le devant de la baraque. On pourra faire, avec cet objet, des rôtis pour les malades !

Dimanche 7 janvier. — On reparle de meubler bientôt notre *camp de prisonniers*. Un officier interprète le visite en détail. Il paraît que les Boches d'en face sont inquiets et donnent des coup de sonde. La dernière attaque qu'ils ont faite nous a coûté quatre

blessés et deux ensevelis... Ça n'est rien, dit l'interprète !..

Les deux ensevelis ne sont peut-être pas de son avis !

Chevauchée vers les lignes. — Un de mes jeunes cousins, artilleur, dont la batterie est au « Trou Cliquot » vient déjeuner avec nous. Clarence et moi le reconduisons, à cheval, jusqu'à son cantonnement. Puis nous poussons vers Rougery et Saint-Marc-le-Grand.

Les boyaux et les tranchées commencent à droite de la route qui mène à ces deux villages continuellement bombardés et où il ne reste plus que des pans de murs. Il y a des tranchées qui suivent la gauche de la route.

A Rougery pas un civil ; tout est détruit, on ne voit personne. La nuit vient et nous empêche d'entrer à Saint-Marc-le Grand. Nous revenons par la ferme de Rougery, qui n'existe pour ainsi dire plus, et longeons un petit cimetière d'un aspect très simple et très ordonné. Sur les bords de la route nous avions, déjà, remarqué plusieurs tombes isolées.

Dans toute la région les troupes sont dans des abris creusés. Des cagnas en terre, d'un effet très pittoresque, barrent le sol de saillies et de petits dômes qui font penser à de vastes taupinières. Quelques éclatements, pas très éloignés, corsent le tableau et donnent la note qu'il faut à ce paysage de guerre. Nous ne voyons toujours personne. Nous sommes isolés au milieu des ruines, des tranchées, dans une atmosphère grise et humide... avec la boue, l'éternelle boue de champagne, dans laquelle les chevaux, eux mêmes, hésitent à mettre les pieds..... Nous traversons tout le camp dans son grand diamètre nord-sud et rentrons, avec quarante deux kilomètres dans les jambes de nos montures.

Lundi 8 janvier. — Nous avons une cinquantaine de soldats russes en traitement au C. H. en ce moment. Le soldat russe me fait la meilleure impression. J'ai souvent entendu dire que si l'officier russe existait, l'armée du Tzar serait imbattable. — Je le crois. Regardez la tenue d'un Russe et la tenue d'un Belge, ou même d'un Français ! Le soldat russe est un gas superbe ; il est propre, il est discipliné. Il est doux comme un mouton. Ah ! Si l'armée russe avait eu des officiers et des munitions ! En 1914, nos alliés ont envahi la Prusse ayant treize fusils par compagnie et vingt six cartouches ! A Mailly les soldats ont été éblouis : pensez donc, on leur donnait des cartouches à profusion pour l'exercice ! Ils croyaient que c'étaient de fausses cartouches ! Encore une fois le soldat russe me paraît pouvoir être un soldat merveilleux ! Quand aux officiers que j'ai vus... N'en parlons pas !

Mercredi 10 janvier. — *Aumôniers militaires.* — C'est la série des aumôniers : hier j'avais eu la visite de l'aumônier protestant des Brancardiers de corps du Petit-Gourmelon; aujourd'hui l'aumônier catholique d'un régiment, qui tient les tranchées en avant de Souain, vient nous voir avec un commandant de ce régiment. Nous retenons à notre table l'un et l'autre. Le brave aumônier, qui fut à la côte du Poivre, reçut une blessure dans la Somme. C'est un bon vivant, jovial et sans façon, un vrai aumônier pour soldats ! Il nous dit que ses poilus ont subi, ces jours derniers, un bombardement formidable. Les tranchées, dans son coin, ont été nivelées. C'était pire que dans la Somme. Les Boches nous ont fait quelques prisonniers.

Samedi 13 janvier. — Il neige dru. — Les Marocains sont revenus dans notre secteur. Cela sent mauvais, car, pour qu'on les ait fait revenir en plein hiver, il faut qu'on ait l'intention de s'en servir. Autant dire que cela va barder...

Je reçois une lettre de mon fils. Sa section a été esquintée. Il travaille, jour et nuit, à refaire les boyaux et les positions. Il n'est pas blessé.

Mélancolie. — A dix heures, le soir, quand l'électricité va s'éteindre dans nos baraques, le camarade qui me tient compagnie et qui croit de son devoir, par sympathie ou pour toute autre raison, de me faire mon jacquet, me serre la main et va se coucher.

Comme je l'attends, chaque jour, ici, ce moment où je puis me recueillir un peu, seul enfin, les pieds devant mon poële minuscule, mes pensées partout ou nulle part !

Oui ! quand on a vécu beaucoup, la solitude est divine parfois ! Seul !... On ne l'est jamais, tellement les souvenirs des êtres chers ou des faits revécus vous hantent !

Heureux, peut-être, ceux qui s'ennuient quand ils sont seuls ! C'est qu'ils n'ont jamais souffert ; mais c'est, peut-être, aussi, que rien n'a ensoleillé leur vie !

Etre seul un peu tous les jours — avec l'espoir de retrouver ceux qu'on aime — c'est revivre un peu ce qu'on a déjà vécu... c'est rajeunir !

Lundi 15 janvier. — Il gêle et il neige, mais vive la gelée qui fait les rues du C. H. moins sales. Les tas de neige, autour de ma baraque, en rendent les abords plutôt pittoresques. Mais quand le dégel

viendra, ce sera moins joli. Déjà le ravitaillement est difficile.

Bébé rose. — C'est le délégué de la croix rouge russe que mes aide-majors ont surnommé ainsi, parce qu'il est gras et rond comme un beau petit garçon, parce qu'il sent bon à quinze pas, et parce qu'il



Il gèle et il neige.

a les ongles peints en rose comme une actrice. Ses compatriotes l'appellent aussi : le colonel. Il ne porte, cependant, aucun uniforme militaire ; il est toujours revêtu d'une superbe pelisse de fourrure et arrive au C. H. dans une splendide auto pour distribuer aux soldats russes quelques cigarettes et quelques cahiers de papier à lettre.

Cette mauvaise langue de Totland prétend que

« Bébé rose » pourrait avoir une tenue et un équipage plus modestes et qu'il n'est pas indispensable de brûler soixante francs d'essence pour transporter 3 fr. 50 de tabac et quarante cinq sous d'enveveloppes ; mais il a tort évidemment ! Voyons, Totland ! Vous ne



Les tas de neige autour de ma baraque.

voudriez tout de même pas que M. le délégué, Bébé rose ou le colonel, comme il vous plaira de l'appeler, soit obligé de mettre, comme vous ou moi, ses petits pieds dans des sabots pour traverser les ornières du C. H. !

Jeudi 18 janvier. — De nombreux trains ont passé cette nuit. Plusieurs ambulances et sections d'hospitalisation font mouvement.

Dans la plaine neigeuse un régiment, allant de

Saint-Marc à Widowville, se meut et s'étire, cela fait très bien. On dirait des silhouettes de Caran d'Ache représentant la retraite de Russie. Le porte-drapeau se détache et semble boiter. Curieux tableau de guerre...

Poilus de glace. — Un officier malade, sculpteur à Pau, a fait, avec la neige, un groupe de deux poilus, de grandeur naturelle, montant la garde à la porte de ma baraque. L'un est agenouillé, l'autre est debout derrière lui, le fusil à la main. Ce groupe est fort réussi et notre camarade est un véritable artiste. Le froid aidant, la neige s'est durcie et ce sont deux poilus de glace qui montent, maintenant, leur faction à la porte du médecin-chef. Ils ne demandent pas la relève ceux là, et ne sont pas près de fondre... comme nos effectifs.

Tous les photographes du C. H. et des environs, et Dieu sait s'il y en a, sont venus prendre des clichés des bonshommes.

Samedi 20 janvier. — Le froid et la gelée persistent : — 3°. Notre village ressemble à un village sibérien. Hier double inspection au C. H. Le Pharmacien principal est venu inspecter la pharmacie. L'Officier d'administration principal est venu inspecter la paperasserie. Très aimables tous deux, du reste, les deux inspecteurs.

Comme suite à cette dernière inspection j'ai, tout de même, à donner 8000 signatures sur les carnets modèle 46 que mon officier gestionnaire a omis de me faire signer ! Et je me figurais, en quittant, sans regrets, le service de place à Paris pour venir aux armées, que le règne de la paperasserie était fini pour moi !.. Encore une de mes illusions qui s'en va !

Le président à Saint-Marc. — *M. Poincaré* est venu à Saint-Marc, à quatre heures, pour inaugurer la nouvelle ligne de chemin de fer que l'on a construite sous nos yeux, à quelques mètres de nos baraques, et qui nous a valu, de la part des boches, l'envoi d'un lot respectable de grosses marmites, bombes d'avions et autres objets. Il a passé devant nous, mais n'a pas daigné ou n'a pas



NOTRE VILLAGE RESSEMBLE A UN VILLAGE SIBÉRIEN.

eu le temps de s'arrêter. « De minimis non curat prætor » dirait un grincheux. Ce grincheux ne sera pas moi, et, au fond, je comprends qu'il n'est pas indispensable pour le chef de l'État, de perdre une heure d'un temps combien précieux, pour venir visiter, en période guerrière, un hôpital de spécialités ! C'est dommage tout de même. On l'aurait bien reçu... la pipe au bec ! Ce sera pour une autre fois.

Mardi 23 janvier. — Le froid augmente : — 9° dehors. Dans mon bureau la gamelle qui est sur le poële est gelée. A table nous n'avons pas d'eau : il a fallu boire du pinard nature. Tant pis pour les foies « qui qu'en grognent ».

Mercredi 24 janvier. — Ce matin : — 12° dehors. Nous n'avons toujours pas d'eau potable. Heureusement des bouteilles d'eau de Vichy ont gelé et se sont cassées dans la pharmacie. Notre ingénieux Potard va prendre les glaçons, les fera fondre et filtrer, et nous pourrons, ainsi, mettre un peu d'eau dans notre vin... quand même.

De nombreuses troupes arrivent dans le secteur. Nuit et jour des trains se succèdent.

Vendredi 26 janvier. — *La musique de la troisième brigade russe* vient nous donner une aubade à deux heures. C'est la même qui joua, à Paris, à la Sorbonne denièrement. Cette musique est bonne. Son chef est jeune, il a le grade de lieutenant. Comme je le félicite pour l'exécution des morceaux dont ses musiciens ont régalé nos oreilles, il me demande de faire, à ceux-ci, l'honneur de me laisser photographier au milieu d'eux... et cela m'oblige à offrir le champagne, dans notre popote, à l'aimable chef de musique.

Samedi 27 janvier. — Froid et tempête de vent des plus violentes. Ma baraque gémit comme un bateau secoué par d'énormes vagues.

Aujourd'hui nous avons 736 malades présents a C. H.

Considérat'ons sur certaines impressions auditives.

Une de nos rares distractions, dans ce paysage sibérien, est de voir passer les trains. Que dis-je : *Voir passer* ?... *Ecouter passer* serait aussi exact.

A force *d'entendre* le bruit des trains et des locomotives sur la voie ferrée qui nous borde, on peut arriver à diagnostiquer, par l'ouïe seule, ce qui passe : locomotive haut le pied, train vide ou train chargé, train de troupes ou train de ravitaillement, etc. etc. Le diagnostic est des plus faciles, mais il faut de l'entraînement... et on en a !

C'est le même entraînement de l'ouïe qui nous fait différencier, quand le canon tape, les « départs » des « arrivées », et reconnaître les tirs des grosses pièces, les tirs de barrage, les attaques à la grenade, le battement de tapis des mitrailleuses etc... De loin on ne s'y trompe pas. De près ou peut faire erreur. C'est ainsi que le onze novembre dernier, quand les obus de 380 sont tombés à quelques mètres de nous, nous avions cru, d'abord, qu'il s'agissait de bombes d'avions.

L'état hygrométrique de l'air influe, du reste, sur l'intensité et la tonalité du son : depuis qu'il fait froid et qu'il neige, le bruit du canon a changé de caractère ; il semble plus rapproché. A remarquer, aussi, qu'on entend mieux les bruits venant du dehors, à l'intérieur de nos baraques qu'à l'extérieur. L'explication de ce phénomène est facile : les minces parois de nos maisons de bois doivent, en effet, faire l'office de caisses de résonnance et renforcent le son.

Lundi 29 janvier. — Température. — 11° dehors. *Parade de décoration.* — A 1 heure 1/2 de l'après-midi le C. H. est en fête : suivant les ordres que j'ai reçus du Médecin inspecteur général, je décore, officiellement, le médecin aide-major de 1re classe Coiflard. Tous les

officiers de la formation, les officiers en traitement au C. H., les infirmiers de la 37/63 et les gradés des autres ambulances, ont été groupés dans l'allée centrale, en face de la baraque 13 — baraque des yeux — où opère Coiffard.



PARADE DE DÉCORATION AU C. H.

J'ai déjà remis des décorations aux blessés de mon hôpital auxiliaire à Paris, mais c'est la première fois que je décore un officier au front, devant des soldats assemblés pour cette cérémonie. Dans sa simplicité le

spectacle ne manque pas de grandeur. Nos infirmiers, en tenue de campagne, propres, casqués, ont fort bon air. Coiffard, avec sa moustache blanche, ressemble à un général qui n'aurait trouvé, pour se couvrir, qu'un képi à deux ficelles, et qui le porte crânement. Il se tient droit, sans pose, devant les infirmiers alignés, et je lui fais face.

Pour la circonstance, et pour la première fois depuis que je suis mobilisé, j'ai ceint mon épée et je donne l'accolade, à mon camarade, avec d'autant plus de sincérité, que je suis franchement joyeux de lui voir attribuer une récompense méritée, et que nous sommes, lui et moi, les doyens d'âge de tous les médecins du C. H. et des formations sanitaires de l'avant, dans ce secteur.

Le soleil et les photographes se mettent de la partie et tout se passe correctement. Au dîner, champagne et toast traditionnels.

Vendredi 2 février. — Température. — 10° — *Le mouvement des malades* au C. H. pendant le mois de Janvier, a été de plus de 1000 entrants et de 1000 sortants.

Il y a des jours où l'on boit 800 litres de lait dans notre formation.

Depuis quelque temps la viande de réquisition — la seule que nous mangions — est dure comme du chien. C'est de la frigo deux fois gelée. Il faut travailler fort pour la mastiquer.

Radioscopie. — Intéressante séance de radioscopie, ce matin, par le radiologiste Fanon qui cherche à repérer deux éclats d'obus reçus par un soldat d'infanterie dans un boyau en avant de Baconne. Il en trouve un en

arrière de l'omoplate, et l'autre au-dessus du sinus maxillaire droit, ce dernier ayant troué le casque et esquinté l'œil droit en passant ; voilà du travail pour Coiffard.

Samedi 3 février. — Nuit très froide. — 15° ce matin. On nous envoie, du Q. G., une brochure du commandant Marcel Prévost sur « *les Emeutes de famine en Allemagne* ». Cette brochure est un recueil de lettres trouvées sur des prisonniers boches et dont plusieurs ont été déjà publiées dans les journaux.

L'auteur a soin de nous prévenir qu'on va, aussi, se serrer un peu la ceinture en France, mais pas comme en Allemagne .. naturellement.

C'est un avertissement au moment du blocus sous-marin dont nous sommes menacés.

Une attaque aux gaz, déclenchée par les boches, a fait de nombreuses victimes, chez les Russes et chez nous, avant hier. Notre voisin, l'H. O. E de Mouy a eu à évacuer 7 à 800 malades. Je vais faire une revue des masques, demain, pour tout le personnel des trois ambulances.

Dimanche 4 février. — Le froid augmente. — 20° cette nuit. Tout est gelé dans ma chambre ainsi que l'encre dans mon bureau. J'ai un fort mal de tête. J'essaie d'une petite promenade à cheval pour le calmer, mais en vain.

Triste Dimanche — Température — 12° à 9 h. du soir.

Lundi 5 février. — L'acool du thermomètre est au dessous des chiffres marqués. Cela doit faire à peu près — 22°. C'est un record ! Dans ma chambre même j'ai — 4°. On s'y fait !

Incendies. — Une ambulance a brûlé la nuit dernière à quelques kilomètres d'ici. Cela n'a rien d'étonnant. Le papier goudronné qui recouvre nos toitures doit fournir un facile aliment au feu.

Cet événement nous vaut, de la part du Médecin inspecteur, un rappel au règlement établi en cas d'incendie. C'est le cas concret qui force l'attention. J'en fais mon profit et je relis les instruction élaborées par mon prédécesseur, M. Grey, dans l'hypothèse d'un sinistre au C. H. Je m'aperçois que le plan en est un peu compliqué ; je le remanie et tâche de le simplifier et de le rendre plus pratique, avec l'aide de mon gestionnaire Thibault qui, alerte et vigoureux, ferait un excellent capitaine de pompiers. Mais Dieu veuille que nous n'ayons pas à exercer nos talents dans ce sens plutôt fâcheux, car notre village nègre serait bien vite consumé, si, avec le vent qu'il fait ici, une seule de nos baraques prenait feu !

Les cloches pour les gaz. — A Saint-Marc, la nuit dernière, on a sonné les cloches pour avertir que les gaz arrivaient. C'était plutôt lugubre, mais c'était, heureusement, une fausse alerte.

MERCREDI 7 FÉVRIER. — Un nouveau pharmacien, l aide-major de 1re classe Zest, m'est envoyé pour remplacer Larmandi rappelé à l'intérieur. C'est un cent kilos, moco, qui vient de l'hôpital d'Ajaccio. il est rond et gai, comme beaucoup de gros hommes, et fait bonne impression.

Cinq avions boches nous font une visite de politesse... schrapnells habituels.

JEUDI 8 FÉVRIER. — La relève continue ; je touche

l'A. major de 1re Pontet, médecin aux environs de Paris, en remplacement de l'A. M. Lavigne, et un autre pharmacien encore du midi, l'A. M. de 1re Bézieux, en remplacement de l'A. M. Fousquié.

Une grosse nouvelle, qui fait sensation à notre popote — et notre popote est le dernier salon où nous causons — une grosse nouvelle, dis-je, nous arrive : la Direction semble envisager, pour un avenir prochain, notre transformation de C. H. en H. O. E. On me demande combien je possède de bancs pour blessés assis, et plusieurs autres renseignements qui sentent la mutation imminente. Quel travail quand l'ordre viendra ! Il me faut potasser l'H. O. E... C'est prudent.

Samedi 10 février. Temps clair — Température — 15°. *Clair de lune.* — Toute la nuit ma chambre a été éclairée par un superbe clair de lune. Dieu ! que la la nature est belle... et terrible quand elle s'y met, et que les hommes sont bêtes de ne pas se liguer pour l'admirer... ou pour lui résister, au lieu de passer leur temps à s'admirer entre eux... ou à se tuer.

On dirait qu'ils ne savent faire que cela. Au fond, tous nos actes ne sont-ils pas stupides ?

Quand un homme fait quelque chose d'un peu bien, nous le portons aux nues ! C'est excessif, parce que, en somme, chacun fait *selon ses moyens*. Un autre homme ayant fait quelque chose de médiocre avec plus d'efforts, peut avoir plus de mérite.

Il y a des hommes qui sont plus grands et plus intelligents que les autres, comme il y a des arbres, dans la forêt, qui sont plus beaux et plus vigoureux que leurs voisins ! Pourquoi ne pas élever de statues à ces arbres ?

Ce que nous devrions faire, au lieu de nous pâmer d'admiration, c'est protéger ces sujets d'élite, les soigner pour les faire produire. Et puis c'est tout... Les Anglais, gens pratiques, couvrent d'or leurs grands hommes. Combien de nos gloires les plus pures, chez nous, sont mortes dans la misère !

Quant à la guerre, puisqu'elle existe, il faut la faire sans pitié pour ceux qui l'ont déchaînée. C'est pourquoi je pense que nous devons mener celle-ci jusqu'au bout, et ne pas lâcher avant que le boche soit mis hors d'état de nuire.

Mercredi 14 février. — Froid et soleil — Nous manquons de charbon — On brûle du bois.

Les signes avant coureurs d'une action prochaine se multiplient ; à Widowville on fait un grand H. O. E. de 4000 places dont 1200 couchés. On refait les routes, on établit des petits chemins de fer à voie étroite. On installe un vaste dépôt de munitions. Des prisonniers sont employés pour ces travaux.

Près de nous le dépôt des tubes d'hydrogène reçoit des renforts importants.

Dimanche 18 février. — La température est plus douce et le dégel commence. Il a plu cette nuit. La boue réapparaît autour de nos cagnas, et les sabots redeviennnent les chaussures à la mode au C. H. Les derniers arrivés de nos camarades vont à Marneville pour s'en procurer, et c'est, à la popote, où l'on papote sur tout et de tout, un sujet de conversation hilarante !

Discipline. — Je suis obligé de faire sortir d'office, dès demain, deux capitaines en traitement qui ont été à Paris sans permission. Il ne peut y avoir deux règle-

ments différents : un pour les hommes et un pour les officiers.

Lundi 19 février. — *Le Médecin inspecteur général Panchard* nous quitte et est nommé à l'armée qui est à notre gauche. Il va être remplacé par le médecin inspecteur Laniièce dont on dit beaucoup de bien.

Le médecin principal Janvier nous reste.

La boue augmente — Avec la température plus douce, les rats réapparaissent aussi. Notre popote en est pourrie.

Nous avons un Anglais comme malade dans nos salles. Ayant eu des Russes, des Belges, il ne nous manque que des Italiens et des Portugais pour avoir toute la série des alliés.

Vendredi 23 février. — Le soleil se montre peu ce matin. Que vont nous amener les beaux jours ?.. Des deuils nouveaux, sans doute.

Jugement sévère, mais juste. — En me promenant, près des bois qui nous bordent, j'entre dans une cagna abandonnée et je lis, sur les murs humides, l'inscription suivante, amère réflexion d'un poilu : « On trouve plus souvent une lampe sans pétrole qu'un sous off' sans vérole » !

Ce n'est pas au C. H. de Saint-Marc qu'on peut trouver ce jugement inique !

Dimanche 25 février. — Le froid est revenu. Il a gelé cette nuit.

A onze heures je vais déjeuner à St-Marc, au « Château » avec l'Etat-Major de la N^e^ Division qui m'a invité. Le « Château » est une grande villa entourée d'un

jardin. C'est un rendez-vous de chasse appartenant à un marchand de Champagne. Tous les Etats-Majors des troupes de passage logent au « Château ». Le général a été mandé d'urgence et n'assiste pas au déjeuner qui est simple et cordial.

A Saint-Marc-le-Grand. — A une heure je monte à cheval, avec mon fidèle compagnon Clarence, et nous piquons droit à travers le camp, vers Saint-Marc-le-Grand, par le bois 307 et Rougery.

Saint-Marc-le-Grand est le plus petit des villages portant le nom de Saint-Marc, et qui sont au nombre de trois : Saint-Marc l'Eglise où se trouve notre C. H. ; Saint-Marc-le-Petit qui est dans les lignes boches, derrière les Monts de Champagne, et Saint-Marc-le-Grand qui est le dernier village situé dans les lignes françaises en face des tranchées ennemies.

Le village n'existe plus. Il n'y a pas une maison intacte, pas un lit, pas un habitant. L'Eglise est un amas de ruines. Nous donnons nos chevaux à tenir à un poilu qui se défile derrière un mur, car les éclatements, qui sont incessants, effraient nos bêtes, et nous déambulons, Clarence et moi, le long des pans de murailles comme deux cambrioleurs désireux de ne pas être vus.

Au-dessus de nous, un de nos avions, qui règle le tir d'une de nos batteries de 75 cachée à quelques mètres de là, tourne, et les boches ne cessent de tirer sur lui. Notre avion s'en moque et continue ses ronds. Les schrapnells boches éclatent, faisant des petits flocons noirs. Nous entendons siffler quelques éclats et quelques balles dans les ruines de l'Eglise où nous séjournons peu de temps. Clarence vient de me faire remarquer que nous avions bien pris nos masques à

gaz avant de partir, mais que nous n'avions pas mis nos casques ; or beaucoup d'hommes sont blessés, à la tête, dans des conditions semblables, par des culots ou des éclats venant d'en haut, et nous n'avons que nos képis.

A la sortie du village *un poste de secours d'un G. B. D.* attire notre attention. Nous ne manquons pas de le



Un poste de secours d'un G B D.

visiter. A notre entrée dans les cagnas des brancardiers nous sommes reçus par un jeune médecin-auxiliaire à l'allure crâne et modeste à la fois. Le brave garçon, en voyant des multi-galonnés, croit à une inspection. Nous le rassurons d'un mot et il nous fait les honneurs de son gourbi. Sa chambre, creusée dans le sol marneux et dont la porte unique est protégée par une pile de sacs de terre, ne donne pas tout à fait l'impression du confort

moderne. Quant à la « salle » qui constitue la pièce principale du poste, celle vers laquelle doivent converger les blessés pour y être pansés, réchauffés et étiquettés, avant d'être emballés vers les formations plus importantes du secteur, elle est complètement souterraine. Pour y accéder, il faut presque ramper, se courber, dans un couloir à pente descendante, et je me demande comment font les malheureux blessés, handicapés déjà par leur blessure, et embarrassés par leur barda !

Au milieu de la salle un brancard, posé sur deux supports en X, sert de table à pansements et à opérations. Des caisses en bois, un banc sans dossier, servent de siège d'attente et sont tout le mobilier de « l'antre » où la lumière du jour n'entre pas. L'éclairage artificiel est réalisé par une lampe de fortune, faite d'une mèche enfoncée dans le bec d'un bidon à pinard, rempli d'huile pour la circonstance !

Dire le mérite qu'ont nos jeunes camarades, les médecins-auxiliaires, à « travailler » dans des réduits semblables les jours d'action, me semble superflu ! Comprendre, aussi, le désappointement qu'éprouvent les blessés qui vont, de l'enfer des lignes au poste de secours sauveur, comme le naufragé va vers la bouée, et qui tombent dans un tel cloaque où l'encombrement règne, où l'air est irrespirable, où les cris de douleur crispent les nerfs, et où il faut attendre, souvent des heures, un soulagement problématique — me semble facile !

Quand nous sortons du poste de secours, un aide-major y arrive, faisant sa tournée des postes du secteur. C'est, avec un capitaine d'artillerie rencontré à l'entrée du village, le seul officier que nous ayons vu dans la région. En revanche nous repérons un poste d'automo-

bilistes anglais où trois conducteurs semblent contents de causer, avec moi, dans la langue de leur pays.

Mais la nuit approche, nous remontons à cheval pour rentrer et coupons au plus court, car nous avons 22 kilomètres à faire. Malheureusement notre chemin le plus court nous amène sur une ligne de tranchées et de fils de fer où nous nous perdons comme dans un labyrinthe. Pas moyen de passer ! Nous faisons de l'équilibre, à cheval, sur la crête des tranchées, nous sautons un boyau... et il nous faut faire demi-tour pour retrouver la route. Pendant ce temps la nuit est venue ; nous coupons encore dans le camp et tombons dans un énorme quadrilatère où notre grosse artillerie fait des tirs d'expériences. Le sol est percé d'entonnoirs dans lesquels nos chevaux risquent de se casser les jambes. Enfin nous apercevons une lumière... Nous piquons vers elle .. une rivière, de la boue... et c'est Santenay.

A sept heures du soir, nous sommes de retour au C. H. Nous avons fait 43 kilomètres à cheval, nous avons une faim de loups et nous avons vécu une journée inoubliable.

Mardi 27 février. — Je vais à Marneville rendre visite à mon nouveau grand chef, le Médecin Inspecteur Laniéce. Très affable, beaucoup plus abordable que Panchard, il me reçoit très courtoisement, s'informe de mon origine et dit « qu'il viendra nous voir bientôt ». C'est la formule ordinaire et obligatoire des grands chefs.

Dimanche 4 mars. — Beau temps frais avec soleil.
Trains blindés. — Je viens de voir « La Belle Br

tonne » et « Tonnerre de Brest », ainsi se nomment deux pièces de marine de 194 qui envoient, à 17 kilomètres, des obus faits comme des balles de Lebel, et puis sont portées par un train blindé actuellement remisé à 900 mètres à peine du C. H.

Le train blindé est composé de trois petites locomotives, de deux wagons-affûts avec les pièces, et d'une quinzaine de voitures, pour le matériel et les artilleurs, très bien aménagées. Les hommes sont couchés dans des lits. Il y a un aide-major à deux galons attaché au train. C'est tout un organisme qui se déplace et vit de sa vie spéciale. Ce voisinage va, probablement, nous amener des visites d'avions boches, bien que tous les trains soient camouflés.

Lundi 5 mars. — La neige aussi est revenue et un épais tapis blanc couvre la terre ce matin. Toute la nuit des trains ont passé faisant un bruit d'enfer. De nouveaux trains blindés nous ont fait faire connaissance avec Melles « Espérance » et « Revanche », suivies de Mmes « Lorraine » et « Alsace ». Ces charmantes personnes vont faire, avec « la Belle Bretonne » et « Tonnerre de Brest » un quadrille brillant et probablement bruyant.

Médecins malades. — Les médecins malades sont plus à plaindre que les autres officiers. Ils ont l'air honteux et semblent s'excuser de montrer leur défaillance physique. Je comprends ce sentiment, si explicable, qui fait qu'un médecin, digne de ce nom, ne s'arrête qu'au dernier moment, lorsqu'il n'en peut plus !... Un médecin à quatre galons vient d'entrer au C. H. comme malade. Je le reçois en camarade. Il se montre très déférent envers moi, bien que d'un grade

égal au mien et bien que « de l'active ». Mais je le sens gêné, d'être, à cinquante ans, avec des jeunes gens de vingt ans, et, comme je ne puis lui donner une chambre que je n'ai pas, il me demande de l'évacuer à l'intérieur... ce que je fais.

MARDI 6 MARS. — *Militariana.* — Je crois être un soldat discipliné et je pense que je *dois* être un soldat discipliné, mais j'estime que j'ai le droit de conserver le jeu de mon esprit d'observation et de critique. Et il y a vraiment, dans le métier militaire, des choses inconcevables qui méritent d'être... notées :

On réapprovisionne le matériel de mon ambulance avec des instruments préhistoriques : on m'envoie une seringue de Pravaz avec piston en caoutchouc, une sonde d'homme métallique, un tube de Faucher prêt à se rompre tellement il est sec... tout cela non pas pour qu'on puisse s'en servir, mais pour qu'il *paraisse* ne pas manquer un seul des instruments de la nomenclature n° X du panier n° Z.

Et les chinoiseries des Services : Le grand chef du génie, chargé du service des eaux, fait détruire une canalisation d'eau, qui va au groupe électrogène, parce que ce n'est pas *lui* qui l'a commandée !

Et l'Administration ! Ici, saluons ! Les officiers d'administration sont admirables. Je ne sais comment ils font pour s'en tirer avec leurs chiffres, mais ils s'en tirent; seulement ils n'ont pas le droit de se tromper de deux centimes sur une opération de 140.000 francs. C'est excessif !

Quant à l'Intendance, elle est, elle aussi, digne d'admiration : elle livre des lentilles immangeables et qui cassent les dents, mais elle les livre à l'heure ; cependant

si vous donnez cinq grains de café de plus que la ration prévue pour vos 800 malades, elle vous demandera des explications.

Saluons, tout de même, bien bas, ces bonnes Dames : l'Administration et l'Intendance... ce sont des femmes honnêtes ! On peut leur pardonner leur esprit tatillon en faveur de leur incontestable intégrité !

Le tour des Russes. — A six heures ce soir la canonnade redouble. C'est, dit-on, au tour des Russes d'attaquer. En prévision de cette action l'H. O. E. de Mouy s'est soulagé sur nous de ses malades encombrants.

SAMEDI 10 MARS. — Des blessés russes des yeux et des oreilles nous arrivent, victimes du combat d'hier. L'un d'eux me dit : « Attaqué boches et boches capout ! Nous avons fait 100 prisonniers dont 3 officiers et perdu 5 tués et 60 blessés. » Le communiqué, plus modeste que le bon Russe, parle d'une vingtaine de prisonniers. Morale : Il faut se méfier des récits d'exploits racontés le soir d'une bataille, même lorsque le récit est fait par un des acteurs du combat.

Lecture. — Je viens de lire le livre d'Henri Barbusse : *Le Feu*, prix Goncourt 1916. Beaucoup de points de vue exposés dans cet ouvrage seront discutés. Ce que tout le monde, ou plutôt tous ceux qui auront fait la guerre, loueront, c'est l'exactitude des descriptions et la justesse de l'observation. Qu'on en juge par ce passage :

« On attend toujours dans l'état de guerre. *On est devenu des machines à attendre*. Pour le moment c'est la soupe qu'on attend, après ce seront les lettres. Mais chaque chose en son temps : Lorsqu'on en aura fini avec la soupe, on songera aux lettres. Ensuite on se mettra à attendre autre chose... »

Comme c'est réel et bien observé ! Quel est celui ayant été au front, qui ne s'est pas dit, tous les jours, qu'il était une « machine à attendre » ?

DIMANCHE 11 MARS. — Temps plus doux, soleil et nuages. De nouvelles saucisses surgissent sur notre front. Nous en voyons trois et, dans le lointain, nous apercevons même, au-dessus des monts, deux saucisses boches.

De nombreux trains sanitaires, dont le n° 13 (Midi) passent et font la navette, venant de Gourmelon ou de Suippes chercher les blessés des derniers combats.

La brigade Russe quitte le secteur, dit-on. En attendant elle nous envoie des blessés des yeux. L'un deux, opéré par notre chirurgien Girod, qui s'affirme comme très bon opérateur sûr de lui et prudent à la fois, porte quatre blessures : il a un œil perdu, un éclat d'obus dans la fesse, un dans l'avant bras gauche et une petite blessure au bras droit.

MARDI 13 MARS. — Aujourd'hui nous marquons 760 malades présents. Hier nous en avons reçu 68 nouveaux et évacué 69.

Nous avons des blessés des yeux de deux régiments d'Infanterie qui ont lutté à la grenade pour repousser les contre-attaques boches à Maisons de Champagne. Ces braves garçons, qui sont des héros, ont à peine l'air d'être soldats, lorsque — dans leur veste étriquée d'hôpital — ils montent sur le billard pour se faire opérer. Pauvres petits épiciers ou agriculteurs lancés dans le torrent de la grande guerre et broyés par la fatalité ! Les blessés des yeux font toujours peine à voir. Aujourd'hui nous en avons dix — français et russes —

examinés aux Rayons X et soumis à l'action de l'Electro-aimant. Ils ont les yeux crevés pour la plupart. Notre oculiste Coiffard les soigne admirablement !

SAMEDI 17 MARS. — Très forte canonnade toute la nuit et ce matin. Fusées rouges et roses, hier soir à 10 heures, de toute beauté.

Le Tsar a abdiqué, voilà une grosse nouvelle. La Russie est en pleine révolution.

L'éau de notre boisson est devenue atroce et puante. Jusqu'à présent je l'avais bien digérée, mais cette nuit elle m'a très désagréablement incommodé.

MARDI 20 MARS. — L'action de notre grosse artillerie sur les monts d'en face continue et fait présager d'autres actions plus importantes. De nombreuses troupes continuent à arriver. Chacun dit ici : Cela barde, ça va barder !

Un aumônier protestant, que nous avons déjà vu, vient de Gourmelon et déjeune avec nous. Il a cinq enfants dont il parle souvent, prend sa place au bridge et boit sec. Il nous parle des traits d'esprit d'un officier général qui aime les images : « Gazons les gaz » sussure le bon général ! Si cela peut lui faire plaisir, ça n'est pas bien méchant : gazons les gaz !

MERCREDI 21 MARS. — Sale temps, vent froid, température = 0°.

H. O. E.? Je dois partir en permission le 5 avril et je crois que je ne l'aurai pas volé, mais je crois aussi que je ne partirai pas et j'ai de bonnes raisons pour cela : aujourd'hui notre nouveau Médecin-Inspecteur, le M.-I. *Laniêce* nous a fait sa première visite. Il

m'a dit qu'il fallait que, dans quinze jours, nous soyons prêts à fonctionner au besoin comme *Hôpital d'Evacuation.* Je m'attendais à cette nouvelle. Elle n'eu est pas moins émotionnante. Le M.-I. Panchard voulait déjà nous transformer en H. O. E. Il y avait renoncé en faisant commencer les travaux de l'énorme H. O. E. de Widowville. On a vu, probablement, que cette nouvelle formation ne serait pas terminée à temps ou qu'elle ne serait pas suffisante pour ce que l'on prépare, et on retombe sur nous en nous disant de nous tenir prêts. Nous n'avons qu'à obéir... et nous serons prêts ! Aussi bien, je serai heureux d'employer ce qui me reste d'activité à diriger un hôpital d'évacuation. L'H. O. E. de première ligne est la formation la plus importante de toutes les formations d'armée. Ce sera un travail, tout nouveau pour moi, que je vais entreprendre. Je ferai des observations nouvelles, je serai en contact avec de grands blessés, ma responsabilité sera plus grande et mes devoirs plus grands aussi. Tant mieux ! Ne suis-je pas venu aux armées pour donner le maximum ! Le C. H. de Saint-Marc est mort ! Vive l'H. O. E. de Saint-Marc !

Le médecin inspecteur Lanièce s'est montré aimable et bienveillant pendant toute sa visite. Il me téléphonera ses ordres très prochainement.

J'informe, sans tarder, tous mes officiers, médecins, pharmaciens, officiers d'administration, de la transformation imminente du C. H. et de nos services. Tous sont prêts à me donner leur concours. Ils s'attendaient à cela et c'est sans joie exubérante, mais aussi sans regrets, qu'ils acceptent la charge et le nouvel effort qui vont leur être demandés.

Le C. H. devient H. O. E.

Jeudi 22 mars 1917. — C'était hier le premier jour du printemps. — Gelée blanche le matin — neige l'après-midi.

Girod, notre chirurgien, fait plusieurs opérations intéressantes d'extraction de projectiles sur des blessés. A 10 heures le Médecin Inspecteur Lanièce me téléphone pour me dire d'aller le voir, demain matin, à son Bureau de Marneville et m'invite à déjeuner. Sans aucun doute il va me confirmer ses intentions exprimées lors de sa visite.

Je passe ma journée à ruminer des plans d'installation et de transformation et à potasser les règlements qui régissent le fonctionnement des H. O. E.

Le Tzar et sa femme sont arrêtés, disent les journaux, et conduits à Tsarkoïe-Sélo. Eh ! Eh ! j'espère que ce pauvre Nicolas ne va pas jouer les Louis XVI jusqu'au dernier acte !

Vendredi 23 mars. — *Le C. H. de Saint-Marc est transformé en H. O. E.* A 8 heures et demie du matin je vais à Marneville par la voiture du vaguemestre. Au nouveau local de la D. S. S. E. je vois Janvier et Lanièce.

Le Médecin Inspecteur me reçoit de la façon la plus cordiale : « Mon bon, mon bon, me dit-il, en me tapotant l'épaule, il faut me faire un H. O. E. impeccable ! » Je déjeune avec lui à la popote des Officiers supérieurs, déjeuner de deux plats, très bien servi.

Je reviens à Saint-Marc dans l'auto de Janvier, avec lui, et avec l'ordre d'évacuer, en quelques jours, nos

malades de spécialités, et de tout préparer pour pouvoir fonctionner comme H. O. E. dans le plus bref délai.

Le général D. E. S. — A notre arrivée à Saint-Marc nous trouvons à l'*H. O. E.* — car je dois maintenant à mon Hopital, à mon village nègre, à mes cagnas, de leur donner leur nouvelle appellation — le général D. E. S. (général Directeur des étapes et des services).

Le général D. E. S. est d'un abord peu encourageant. Il fait comme si je n'étais pas accompagné par mon chef direct le Médecin Principal Janvier. Il veut tout voir chez moi, ce qui est son droit, et me donne des ordres qui ne sont pas tous d'accord avec ceux que je viens de recevoir — une heure avant — à Marneville, de mon grand chef le Médecin Inspecteur d'Armée.

J'en suis, je l'avoue, un peu interloqué, peiné même et, dans ma naïveté, je me demande comment je ferai pour exécuter des ordres contraires. Un peu de désappointement m'effleure au début de ma nouvelle tâche : « Voyons, mon général, me dis-je, in petto, n'eut-il pas été plus simple de vous entendre avec le Médecin d'Armée et de venir, chez nous, *avec lui*, étudier, sur place, ce que l'on pouvait faire du C. H. de Saint Marc. Vous m'auriez donné alors, vous et mon Médecin Inspecteur, des ordres fermes, arrêtés après entente commune ! »

. . . .

Ah ça, mais il me semble que je raisonne ! Silence dans les rangs, et... travaillons !

Samedi 24 mars. — Le froid est revenu ; il a gelé fort cette nuit. Journée de travail pendant laquelle je refais des plans d'organisation et de transformation.

Mon gestionnaire Thibault, homme de bon conseil,

d'esprit débrouillard, qui a été un très actif collaborateur pour moi depuis cinq mois et qui aura à jouer un rôle important dans l'Administration de l'H. O. E., travaille avec moi.

DIMANCHE 25 MARS. — Temps froid, clair et sec. Hier soir nous avons avancé nos montres d'une heure pour nous mettre à « l'heure d'été ». Pendant une heure, aussi, je me suis livré à d'importants travaux



NOUS ÉVACUONS, PAR TRAIN SPÉCIAL, 292 DE NOS MALADES.

de couture. J'ai fait quelque progrès ; je reprise et je recouds les doublures de manches passablement.

Première évacuation. — A une heure de l'après-midi nous évacuons, par train spécial, 292 de nos malades.

Le train est entré sur notre voie particulière, qui

borde parallèlement celle de la grande ligne, sans incident. Le médecin-chef est un aide-major russe-juif.

Le pharmacien est un petit garçon très pommadé. Pendant que le train sanitaire attend, passe, sur la grande voie, un convoi d'un autre genre, transportant des 120 longs vers les lignes. Les poilus nous font des gestes amicaux. On dirait que les braves gens, en voyant notre déménagement, conprennent que nous faisons de la place pour eux.

A deux heures notre premier convoi d'évacués est parti, moment presque solennel pour nous et qui ressemble un peu au départ d'un bateau dans un grand port. Nous disons adieu à nos « malades spéciaux » sans regret, certes, et ce n'est pas leur sort qui nous émeut, mais nous pensons à ceux qui vont les remplacer, aux vrais blessés de guerre que nous évacuerons bientôt après les avoir opérés, pansés, réconfortés, et qui, partant de chez nous, ne reverront pas tous leurs foyers !

Nous pensons, aussi, à ceux que nous n'évacuerons pas vers l'intérieur, vers les hôpitaux somptueux de l'arrière, à ceux qui resteront dans notre petit cimetière presque vide, maintenant, mais qui se remplira trop vite, hélas ! Et nous comprenons le rôle qui nous échoit désormais, rôle sacré que, pour ma part, je désirais remplir, et qu'en moi-même, je me promets de remplir de mon mieux !

Ce matin nous avions déjà expédié 54 malades assis par le train ordinaire que nous appelons « la navette ». Cela nous fait 346 évacués à l'heure actuelle.

On dit que nous allons attaquer dans les premiers jours d'Avril et qu'on a déjà prévenu les habitants de Gourmelon de déménager au premier signal.

Décidément je ne me vois pas en permission pour le

5 avril ! De plus, deux officiers d'état-major viennent visiter notre camp de prisonniers et disent qu'on va l'agrandir pour en mettre 1.000 et davantage.

En attendant, mon plan de fonctionnement d'H. O. E. est terminé. Mes équipes de médecins sont prêtes. Elles seront renforcées, certainement, par des équipes chirurgicales. Le Médecin Inspecteur Lanièce est venu cet après-midi, cordial et bon. Il m'a dit qu'il viendrait nous voir le jour, la nuit... Avec lui on travaillera sans se plaindre !

Lundi 26 mars. — Temps gris, petite neige. Cette nuit des trains passent et encore des trains. Un peu de gros canon d'une tonalité nouvelle. Ce matin nous avons de la margarine à notre petit déjeuner. Il n'y a plus de beurre. La margarine a un goût de vaseline et de pommade peu appétissant. J'aime mieux mon pain sec.

L'attaque est pour le 10 Avril .. ou pour une autre date. En tous cas la grosse artillerie et les munitions ne nous manqueront pas, à en juger par ce que nous voyons.

A 2 heures il neige et il fait froid.

Nous évacuons, par deux trains, 297 malades. Il ne nous reste plus que quelques blessés que nous gardons. Nous allons donc pouvoir aménager, pour leur nouvel office, nos baraques à peu près vides. Dès demain on va menuiser, nettoyer, peindre, refaire les routes d'accès pour que les autos sanitaires puissent circuler sans s'embourber, car si le temps continue à être ce qu'il est, quel cloaque ! Et, on ne cesse de le répéter à l'Etat-Major : Il faut que nous soyons prêts à recevoir quelques milliers de blessés en quelques jours.

Mardi 27 mars. — Tous les hôpitaux de l'Armée reçoivent l'ordre de se vider.

Je suis avisé d'avoir à réduire les permissions à 5 %. Or, comme, pour mon personnel — officiers, elles sont en ce moment, à 13 et 20 %, autant dire qu'elles sont supprimées. Pour ce qui me regarde, je fais ce que mon devoir me dicte : je renonce à demander la permission à laquelle j'ai droit. Je ne reverrai pas « Paname » ce mois-ci. C'est dur, mais il le faut. Tout annonce que nous allons prendre une offensive vigoureuse sur notre secteur : C'est, sur la voie ferrée, près de nous, une succession interminable de trains d'artillerie de tous calibres : 240 de marine, 155 courts et longs, Rimailhos, trains de camions, de munitions, etc. Dans les bois, autour de nous, des dépôts de munitions surgissent. On sent la préparation, et quand tout cela entrera en action, ce sera terriblement beau !

Jeudi 29 mars. — Il a neigé et il neige encore ce matin. La neige tient, épaisse. C'est navrant à cette date ! A 5 heures du soir la pluie remplace la neige et il tonne. Une fois de plus nous constatons que c'est toujours comme cela en Champagne quand on prépare une attaque. Devant nous viennent de passer des pièces de 400 et de 500. Il y aura 1200 pièces de canon sur notre secteur pour cracher sur les boches ! Cela fera une belle chanson.

H. O. E. — Les travaux de transformation suivent leur cours et je pousse tout le monde. Il y a des poilus qui sont, vraiment, poilus jusque dans la main. Je me félicite aujourd'hui, d'avoir, depuis que je suis ici, fait cimenter l'allée centrale de plusieurs baraques. Les salles où il n'y a que de la terre battue sont vouées à une

propreté très relative et il n'est guère possible d'y placer des malades de chirurgie.

Le plan que j'ai arrêté nous donnera, en gros, de la place pour 14 à 1500 blessés ainsi répartis :

Hospitalisation. . .		360 lits
Évacuation	Couchés	260
	Éclopés.	150
	Assis .	600
	Total :	1370

J'ai établi le plan de la salle de Triage de façon à ce que les blessés couchés, qui sont des blessés graves, et les blessés assis ou blessés légers, ne sortent pas par les mêmes issues, afin d'éviter l'encombrement dans les couloirs et à l'entrée des salles de pansements ou d'hospitalisation. Dans chaque salle de triage il y aura un coin spécial où l'on inscrira les entrants, un autre où l'on fera les injections de sérum antitétanique, et un autre où l'on distribuera des boissons chaudes.

Vendredi 30 mars. — On m'apporte, ce matin, 15 camions automobiles de *rondins* destinés à l'établissement d'une route en raquette que j'ai projetée pour que les autos sanitaires, qui entreront dans l'H. O. E. avec des blessés, et celles qui en sortiront vides, ne se rencontrent pas et ne produisent pas d'embouteillage.

Nous allons faire cette route tout seuls, par nos propres moyens. Quand un chef sait chercher dans son personnel, il trouve toujours, en temps de guerre plus qu'en tout autre temps, l'homme dont il a besoin. A vrai dire nous avons, parmi nos infirmiers et nos auxiliaires, tous ou à peu près tous les spécialistes indispensables pour que nous puissions nous débrouiller

dans n'importe quelle circonstance. Nous avons trouvé des cuisiniers, des menuisiers, des peintres, des électriciens, des cimentiers, des jardiniers. Aujourd'hui il nous faut des terrassiers et, surtout, un agent voyer. Nous l'avons, en la personne du sergent Lebalche, dans le civil, contre-maître d'une grande usine, et qui, dans tous les travaux que nous avons faits au C. H. et à l'H. O. E., nous a rendu de très grands services. Lebalche est un excellent chef d'équipe ; de plus, il met les mains à la pâte et sait se faire obéir tout en restant simple et bon garçon. Lebalche nous construira notre route en raquette et elle sera solide, j'en suis certain.

Kolossal ! On m'annonce l'arrivée prochaine d'un « groupe chirurgical » et, peut-être, de trente médecins ! Avec ceux que j'ai, cela me ferait 54 officiers à commander... et à satisfaire ! C'est plus que 15.000 hommes à conduire ! Quelle corvée, grands Dieux ! Pour un peu je ferais Kamerad ! Je les vois d'ici les jalousies, les compétitions et les préséances ! Ah ! les officiers sont bien embêtants ! Les médecins autant que les autres... Mais, au fond, je ne me tourmente pas tant que cela, résolu que je suis à faire pour le mieux, et heureux du rôle actif qui va nous incomber.

Samedi 31 mars. — *En avant les formules algébriques :* à partir de demain 1er avril, la D. E. S. est transformée. Il n'y a plus de général D. E. S. pour l'armée, mais un général D. E. du G. A. C. (1) avec siège à Marneville.

---

(1). — Pour les lecteurs peu familiarisés avec l'algèbre du temps de guerre,

G. A. C. = Groupe des armées du Centre (2e et 4e Armées).

D. E S. = Directeur des Etapes et des Services.

H. O. E. = Hôpital origine d'Etapes, et, par amplification : Hôpital d'évacuation.

Hôtel meublé. — Nous continuons à servir d'hôtel de passage pour les troupes et les officiers qui débarquent à Saint-Marc, et Dieu sait s'il y en a ! Ce soir un régiment du N^e corps vient, en la personne de son Médecin divisionnaire, nous demander de loger trois médecins. Nous ne refusons jamais ces petits services. Cela fait plaisir à nos camarades et cela nous donne l'occasion d'avoir des nouvelles de l'extérieur et des autres secteurs.

Et les trains passaient toujours ! l'un d'eux, curieux d'aspect, porte 29 petites locomotives pour chemins de fer à voie étroite. Un autre, plus imposant, est le train d'A. L. G. P. qui traîne deux pièces de 305 de marine montées sur truc. Ces pièces ont 28 kilomètres de portée et lancent un projectile de 600 kilos. Mais voici le bouquet : 56 trains de Marocains sont annoncés pour cette nuit. Ceci est le signe pathognomonique avec lequel on ne peut pas faire d'erreur de diagnostic : les danseurs sont sur le plateau, à bientôt l'ouverture du ballet.

Coiffard. — Notre oculiste Coiffard est envoyé à Marneville au Service des yeux. C'est logique, mais je regrette ce brave homme aussi honnête que solide au poste, aussi consciencieux que bougon. Il était, après moi, le doyen d'âge des Officiers de cette formation. Je l'avais décoré moi-même. Il était un bel exemple de ce que peuvent faire les vieux, les Français de bonne souche, et montrait aux jeunes comment on peut servir son pays, sans tapage et sans forfanterie, à tout âge, selon ses moyens. Il détestait les hableurs, les bonisseurs et les pourfendeurs de moulins à vent. Je ne l'ai jamais vu toucher une carte à jouer. Après le café il se levait de table et allait faire sa promenade à pied dans

les bois. Il était dans son service, le premier, le matin, et dans son lit, le premier, le soir. C'était, de plus, un excellent technicien qui opérait avec calme et précision. Au dîner d'adieu réglementaire je mis tout mon cœur dans le toast que je lui adressai. Il n'en parut pas ému, mais je crois qu'il sentit que ma sympathie pour lui était sincère.

Voici le mois de Mars terminé. Nous ne sommes qu'au 271e jour de la guerre.

Dimanche 1er avril. — Dimanche des Rameaux. Temps gris et triste.

Arrosage soigné. — Voici ce que nos artilleurs vont envoyer à ces Messieurs d'en face comme « entrée en conversation » : 60 obus de gros calibre par are de terrain. Cela représente, au moins, un obus pour deux mètres carrés. C'est coquet !

Radio. — J'ai reçu, ce matin, le « *groupe complémentaire de chirurgie* » qu'on m'avait promis et qui est composé : d'un radiologiste, l'aide-major de 1re classe Lesage, de deux hommes et de deux voitures. Les deux hommes servant, l'un de conducteur, l'autre d'aide radiologiste. Les deux voitures, sont : la voiture de radiologie proprement dite, et une remorque qui porte une petite baraque démontable pouvant servir de salle d'opérations et de salle d'examen radioscopique.

J'ai déjà choisi l'emplacement où je logerai voiture et baraque et je fais installer ce matériel précieux près de ma salle d'opérations n° 1. J'aurai, ainsi, trois salles d'opérations, car je vais transformer la petite baraque du dentiste en salle d'opération n° 2. Je pourrai alors destiner ma salle d'opérations n° 1, déjà existante, à la grande chirurgie, la salle n° 2 à la petite chirurgie, et

garder la salle n° 3 du groupe complémentaire en réserve.

Arrivent, également, ce matin, en subsistance, un capitaine du génie et 60 hommes destinés aux travaux d'agrandissement du *camp des prisonniers*. Le camp va être agrandi et on y construira des baraques pour la compagnie de garde. Un aide-major venant d'Auve nous sera envoyé pour le service spécial du camp.

Lundi 2 avril. — *Ambulances d'armée*. — A partir du 1er avril, les Ambulances faisant fonction d'H.O.E., doivent correspondre directement avec le Médecin de l'armée. Elles n'ont plus rien à faire avec le médecin chef du S. S. E., c'est-à-dire avec le médecin principal Janvier. Elles redeviennent Ambulances d'armée et sont sous les ordres directs du Médecin d'armée.

Mercredi 4 avril. — Le mauvais temps continue : neige, froid et vent.

Le médecin Inspecteur Lanièce vient me voir et me dit d'activer les préparatifs de mon H. O. E. Je serai prêt dans deux ou trois jours, lui dis-je. — « Mon bon, il faudra, peut-être, être prêt avant ». Le fait est que ce soir, à 9 heures un quart, les boches, qui s'étaient tus depuis plusieurs jours au point que nous nous demandions s'ils n'étaient pas partis, se réveillent et une canonnade intense se déclenche. Les fusées rouges, vertes et blanches réapparaissent. Est-ce la grande fête qui commence ? — Cela n'est pas probable. Je pense que, de chaque côté, on est nerveux ; chacun fait des feintes pour tromper l'adversaire et l'obliger à se démasquer, mais la grande attaque ne se produira que lorsque

nous, c'est-à-dire nos grands chefs, aurons fixé le jour J et l'heure H, car il est certain que c'est nous, cette fois, qui allons attaquer, et le morceau à enlever est gros et sera dur à avaler. Il s'agit, en effet, pour ce qui regarde notre secteur, et cela n'est plus un mystère pour personne, surtout pour les officiers de notre armée — d'enlever aux boches le Massif de Moronvilliers et le piton d'Auberive qui leur donnent des vues très loin et qui, en jonction avec la Vigie de Béru et les hauteurs de Nogent-l'Abbesse, leur fournissent un point d'appui qui nous empêchera de débloquer Reims tant qu'ils le tiendront.

Le Massif de Moronvilliers, autrement dit les Monts de Champagne, que nous voyons à l'œil nu de notre H. O. E. quand le temps est clair, est formé par une succession de hauteurs qui, de gauche à droite, portent les noms de : Mont-Cornillet, Mont-Haut, le Casque, le Téton, et le Mont sans nom. Les boches tiennent les deux versants de ces hauteurs. Nous tenons, nous, la ligne qui suit la voie Romaine, depuis la Pompelle jusqu'à Auberive, et qui passe au nord de Prunay, Prosnes etc. Nous sommes donc dans la cuvette, mais nous avons, sur la montagne de Reims, une grosse artillerie qui contrebat celle des boches, et des postes d'observation qui nous donnent des vues très nettes sur leurs positions. La situation des Allemands n'en est pas moins excellente. Pour les déloger de leurs tranchées et des ouvrages qu'ils ont eu tout le temps d'établir sur les deux versants des monts, il faut donner un coup de collier formidable. On prévoit des pertes sérieuses ; il n'est donc pas surprenant que le Service de Santé de notre armée soit mis en demeure de se tenir prêt à assumer un lourd travail.

Jeudi 5 avril. — La canonnade a cessé. J'ai eu raison de penser que l'heure H n'avait pas encore sonné. Notre préparation continue : comme disent les poilus, « on en met partout ». A l'H. O. E. c'est l'état de fièvre, et, pendant que nous travaillons, nous voyons nos aviateurs de chasse, qui volent par trois, se diriger vers les lignes. Ils ont reçu l'ordre de ne pas laisser une saucisse boche en l'air, dit-on. Cela n'empêche, qu'à dix heures du soir, un avion, volant très bas, tire des coups de mitrailleuse sur les lumières de la gare et nous gratifie de quelques balles sur nos baraques.

Vendredi 6 avril. — Vendredi saint.

Une bombe. Cette nuit à 9 heures, le boche d'hier soir — ou un autre — a lâché une bombe je ne sais où, mais pas loin de notre territoire, sûrement.

Malade ? C'est une fatalité qu'explique, il est vrai, le temps froid et horriblement humide qui persiste depuis des mois : je suis pris, dans la nuit, d'une douleur violente dans la hanche et dans la cuisse droites. Frissons, fièvre, ce matin je ne puis marcher. Je m'habille, cependant, et je passe de ma chambre dans mon bureau. Etre malade en ce moment, cela n'est pas possible. Tu marcheras, mon bonhomme, quand même tu devrais te traîner sur les genoux ou sur le ventre... et puis, tu sais, vieille carcasse, inutile de te faire porter malade ! Moi, ton médecin-chef, je ne te reconnaîtrais pas !

Le Sénat américain a voté la guerre par 82 voix contre 6. Voilà ce que nous apprennent les gazettes. Cette nouvelle ne manquera pas d'impressionner nos ennemis.

Saucisse en flammes. — A six heures du soir une

saucisse brûle, comme une torche, en avant de nous et s'effondre ! Un petit point blanc, qui descend, se dessine. C'est l'officier observateur qui a pu se servir, à temps, de son parachute. Il est problable que ce spectacle impressionnant qui se déroule, pour la première fois, sous nos yeux, se renouvellera fréquemment, si nous ne changeons pas de position après les choses qui se préparent, mais ce que nous voudrions savoir, c'est la nationalité de la Saucisse détruite. Est-ce une boche ou une française ?

Samedi 7 avril. — J'ai passé une moins mauvaise nuit, mais je souffre encore beaucoup. L'essentiel est que je puisse tenir debout pendant les jours qui vont suivre... Je tiendrai.

Mon H. O. E. avance. Ma salle de triage est prête à fonctionner. Je vais recevoir, demain, une compagnie de territoriaux pour faire le brancardage.

La saucisse incendiée hier était une saucisse boche. Celui de nos aviateurs qui l'a détruite, aurait été, à son tour, descendu par un aviateur allemand.

Les potins continuent à circuler. Le dernier, qui se faufile jusqu'à nous, nous fait savoir que l'attaque est reportée au 12 ou au 13 courant.

Officiellement je suis informé que l'H. O. E. de Saint-Marc fait partie des quatre H. O. E. de première ligne de l'Armée appelés à fonctionner prochainement, et je reçois la liste des troupes engagées qui enverront leurs blessés à ma formation. Cet ordre et cette méthode dans la distribution du travail et dans la fixation, d'avance, du rôle de chaque unité, sont de bon augure. C'est le contraire de la pagaye qui a présidé à bien des actions au début de la campagne.

Dimanche 8 avril. — *Dimanche de Pâques.* — Nuit de souffrance pour moi qui n'ai pu dormir. Je paie, en ce moment, huit mois de séjour dans nos baraques humides, de piétinement dans la boue et la neige. C'est normal !... Cependant il faut se défendre et je fais quérir, dès la pointe du jour, le caporal infirmier de Girod, qui, par un massage subtil, suivi d'un enveloppement ouaté de toute la jambe droite, me remet un peu d'aplomb.

Sur Reims 7500 obus sont tombés en 24 heures !

Mes renforts arrivent. — Une compagnie du 228[e] Territorial vient se mettre à ma disposition pour m'aider dans le brancardage des blessés. Je reçois, de plus, 30 infirmiers et une section d'hospitalisation. Enfin une autre Ambulance, la 45/66 venant de Commercy, m'est annoncée pour demain.

Cela va me faire 4 Ambulances et 4 sections d'Hospitalisation avec leur matériel.

Le M. I. Lanièce est venu aujourd'hui, et, pour la première fois, n'a rien trouvé à son goût.....

Quand les grands chefs sont houspillés par les plus grands chefs, rien ne va plus... C'est classique.

Lundi 9 avril. — Le temps froid continue, les avions boches aussi. Ils viennent, chaque nuit, jeter des bombes et jouer de la mitrailleuse sur les troupes du camp et des environs.

L'attaque commencera demain ou après demain par la préparation d'artillerie. Notre armée a 1500 pièces de gros calibre, sans compter les 75, entre Suippes et le secteur de Reims. Chaque pièce n'a pas plus de 80 à 100 mètres à battre. Si la préparation d'artillerie dure 4 ou 5 jours, nous serons en pleine action vers

Dimanche prochain. J'espère aller mieux d'ici là. Du reste, mieux ou pire, je serai où il faudra que je sois.

A 13 heures, je reçois deux *équipes chirurgicales* formées de chirurgiens de province, dont l'un commence à ronchonner dès son arrivée... par habitude probablement. Une heure après, je reçois l'ordre de diriger ces deux équipes sur Sampigny, près de Saint-Mihiel... Je ne commente pas.

Un Officier d'administration principal vient inspecter nos livres et nos papiers. C'est un homme intelligent et sympathique qui n'a rien du paperassier tatillon et butté.

Mardi 10 avril. — Gros tapage d'artillerie toute la nuit. Nos maisons de bois sont secouées de longs frissons. C'est le prologue.

A 10 h. 15, une grosse marmite éclate, en avant de nous, vers Mouy ; elle doit être destinée aux hangars d'aviation situés au sud du village. Une énorme gerbe de fumée, semblable à celles que nous avons vues de près le 10 novembre, s'élève du point de chute.

Malgré le mauvais temps, le vent et les rafales de grêle, la canonnade continue toute la journée. On peut dire que la *bataille de Champagne pour la prise de Moronvilliers est commencée*.

L'Ambulance 45/66 avec son médecin-chef, le médecin-major de 2e classe Gournet est arrivée.

Mercredi 11 avril. — Cette nuit, vers 2 heures, des avions boches passent, allant vers Marneville où ils vont, probablement, jeter des bombes et essayer de détruire les ponts du chemin de fer sur la Marne et sur le canal. Les explosions me secouent dans mon

lit ; à un moment, ma baraque est touchée par un projectile, dont j'ai entendu le claquement sec sur le bois. Ce matin, temps froid et brumeux. Trois saucisses tiennent l'air devant nous.

13 heures. — Le bombardement du Massif de Moronvilliers par notre grosse artillerie continue : sur les différentes hauteurs, le Mont sans nom, le Téton, le Casque, on voit, d'ici, les éclatements et les colonnes de fumée noire.

Mon H. O. E. est presque prêt à fonctionner.

Traînant la patte à peine, j'ai passé, ce matin, une inspection générale de toutes mes salles.

Comme personnel je vais avoir à ma disposition : une quarantaine d'officiers, 200 infirmiers, 150 territoriaux. Avec 15 à 1600 blessés cela fera un effectif sérieux.

10 heures du soir. — Les éclairs des canons zèbrent le ciel dans toutes les directions. Des lueurs d'incendie viennent corser le spectacle vers Gourmelon.

Jeudi 12 avril. — Toute la nuit l'artillerie a donné. A 5 heures c'est un roulement continu entremêlé de coups plus forts des 320 et autres pièces lourdes. Le gros travail de l'artillerie continue.

Je reçois une équipe chirurgicale complète, c'est-à-dire deux chirurgiens et deux infirmiers. J'en attends d'autres. A l'heure actuelle mon H. O. E. pourrait fonctionner.

Les monts labourés. — De plus en plus on voit, sur les Monts, la terre jaune remplacer les endroits boisés. Ce sont nos gros obus qui font ce travail et on suit le changement, à vue, avec la lorgnette. « Le Casque » était ainsi nommé, parce qu'on y distinguait une

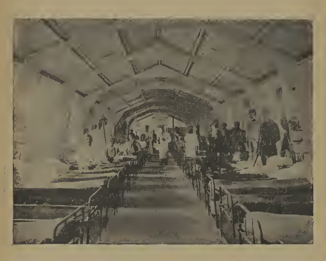
« crinière » formée de bois touffus. La crinière du Casque est en train de disparaître labourée par nos obus.

Un train chargé de *tanks* passe devant nous.

Le M. I. Laniècе vient voir si nous sommes prêts. Il inspecte tout et me fait des compliments : « C'est très bien... ça va » !

Dans la soirée la pluie reparaît. Les lueurs des « départs » embrasent le ciel noir. Les arrivées se succèdent, quelques-unes pas loin de nous.

Vendredi 13 avril. — Furieuse canonnade toute la nuit. A 4 heures du matin les boches ont dû prononcer



Actuellement « nous sommes parés ».

une attaque, car un tir de barrage éclate, formidable. C'est un roulement sans fin pendant lequel on se

demande comment font les artilleurs pour recharger leurs pièces si rapidement.

Actuellement « nous sommes parés », comme disent les marins. Pour finir de guérir mes rhumastismes, je monte à cheval, une heure, et je pousse jusqu'à l'H. O. E. voisin. Je constate que le dit voisin est moins prêt que moi, et je ne puis m'empêcher de penser — chaque homme ayant, dans son cœur, un petit grain de vanité qui sommeille — que, sur les quatre H. O. E. devant fonctionner pour l'attaque, trois sont commandés par des médecins de l'active, et un par le modeste territorial que je suis. Or l'H. O. E. de Saint-Marc est le premier prêt et les 35 médecins, officiers d'administration et pharmaciens que j'ai, avec moi, sont *tous* des officiers des réserves... N'allons pas plus loin dans les déductions pour que le « petit grain » ne soit pas qualifiable de « gros paquet ».

Vanitas vanitatum !

SAMEDI 14 AVRIL. — A une heure du matin je me lève pour contempler la bataille d'artillerie. Eclatements, départs, arrivées, lueurs, fusées, c'est un feu d'artifice superbe et terrifiant.

Le ciel est clair ; cela tape partout. Je reste plus d'une demi-heure à regarder ce spectacle de ciel et d'enfer. Des avions boches nous survolent une partie de la nuit.

J'ai, actuellement, six équipes chirurgicales soit douze chirurgiens prêts à se relayer, jour et nuit, pour opérer et panser les blessés qui nous seront envoyés. Cinquante infirmiers de renfort viennent d'arriver. L'un d'eux était en état d'ivresse.

On nous annonce dix dames infirmières ! Dieu nous en préserve ! Où les logerions-nous ? Je n'ai plus le

temps, maintenant, de leur faire construire une baraque spéciale.

Pour faire le service d'escorte des prisonniers, deux pelotons de Spahis campent à nos côtés. Ils ont des chevaux superbes, les blancs peints et mal peints. On les entrave par les pieds et par le cou. Les hommes sont originaires de la province d'Oran et d'Alger. Il y a aussi quelques Marocains. C'est une belle troupe. Il est curieux de voir, à côté des chevaux de ces spahis, le troupeau des petits ânes destinés à assurer le ravitaillement dans les boyaux. Ces ânes ont été choisis parmi les plus petits, pour qu'ils puissent passer partout.

Sur notre secteur les boches répondent peu à notre artillerie dans la journée. Ils tirent surtout la nuit. Nous avons déjà des pertes : un colonel d'Infanterie vient d'être tué étant à table, par un obus. Son état-major a été tué avec lui.

Nous devons attaquer à l'Ouest de Reims demain ou après demain ; pas avant Mardi de notre côté.

Dimanche 15 avril. — *Dernières préparatifs.* — Je reçois 5 voitures automobiles du S. S. A. pour aider à mon évacuation.

A partir d'aujourd'hui je dois téléphoner, tous les matins, au 4e bureau de l'Etat-major, le nombre de mes places disponibles.

Je touche 2 gendarmes qui devront assurer le service de circulation des autos sanitaires à l'entrée et à la sortie de l'H. O. E. et faire prendre la route en raquette aux véhicules sortants. (On aurait pu les munir du bâton Lépine!)

Mon personnel se dénombre ainsi : 41 officiers, 400 hommes — infirmiers, brancardiers, territoriaux, automobilistes, gendarmes etc.

Quand mon hôpital sera plein, j'aurai plus de 2000 hommes dans mon H. O. E.

Gourmelon a été bombardé, son hôpital évacué. Notre blanchisserie, du petit Gourmelon, a été détruite par les obus boches, hier. Notre infirmier de garde en revient avec sa capote trouée partout, mais sans blessure.

Conférence du médecin-chef. — A six heures ce soir, j'ai fait à tout mon personnel Officiers, une Conférence sur le fonctionnement de l'H. O. E. Chacun a reçu des précisions sur ce que j'attends de lui. J'ai invité mes équipes chirurgicales à s'entendre pour les jours et les tours de garde en désignant mon plus ancien chirurgien, Girod, comme chirurgien dirigeant et consultant, et en lui donnant la responsabilité de la bonne marche de la tâche chirurgicale.

La répartition des blessés se fera suivant le tableau suivant :

Lits d'hospitalisation . . .	343	= 588 lits
— Lits d'évacués couchés. .	245	
Places pour éclopés assis . .	200	= 930 assis
— blessés assis : salle 1	280	
— — salle 2	300	
— — salle 3	150	
Total des places :		1518

Maintenant nous pouvons recevoir des blessés, s'il en vient.

10 h. du soir. — Reims brûle.

Lundi 16 Avril. — Il a neigé cette nuit... C'était fatal. Et cependant nous sommes au milieu du mois d'Avril !

A gauche de Reims, l'action d'infanterie a commencé et nous aurions pris la première ligne de tranchées. Journée d'attente pour nous.

22 *autos.* — Toute la S. S. A. 87, c'est-à-dire 20 voitures automobiles pour blessés, un camion et une voiture d'officier, est mise à ma disposition.

Ce soir il pleut à verse...

La bataille de Moronvilliers et la lutte pour les Monts.

Mardi 17 avril 1917. — *C'est l'attaque* ! Oh ! nuit effroyable ! comment décrire le tonnerre d'artillerie qui, pendant 8 heures, malgré la pluie, ébranla la terre, fit trembler nos baraques, et secoua, dans leur lit, ceux qui s'y étaient étendus tout habillés en attendant les événements !

Le bruit de toutes les pièces tirant en même temps est infernal. Il a commencé, hier soir, à neuf heures et a duré toute la nuit. Dans le bourdonnement monstrueux qui ne cesse pas, on reconnaît les voix différentes des 320, des 240 de marine et des autres pièces. Le ciel noir est zèbré d'éclairs, de lueurs superbes. C'est le gros effort de l'artillerie qui couronne l'action engagée depuis une semaine, depuis mardi !

A cinq heures et demie, ce matin, l'attaque d'infanterie se produit. Alors le ton change : l'artillerie ne cesse pas de tirer, mais ce sont les tirs de barrage qui dominent. Le 75, qui avait laissé les grosses pièces tenir la scène, reprend ses droits. On entend, en même temps, le crépitement des mitrailleuses, les éclatements des grenades et les explosions de mines. Cela doit être l'assaut, la course à la mort des pauvres gosses, sous la pluie qui ne cesse pas et qui tombe... inexorablement !

Premiers blessés. -- Deux blessés nous arrivent à 4 heures du matin, mais ce sont deux soldats d'infanterie blessés accidentellement par des éclatements de grenades en montant aux tranchées.

A 10 heures 45, dix huit annamites nous sont amenés, mais ce sont encore des blessés *accidentels* ; convoyant une voiture remplie de caisses de grenades, une caisse a sauté et la voiture aussi. Il est curieux de constater qu'une bataille se déroule comme une pièce de théâtre et comporte des actes et des scènes se succédant méthodiquement et dans un ordre qui semble raisonné. Nous avons, déjà, 20 blessés du *prologue* quand, *à onze heures, arrivent les premiers blessés de la bataille :* ce sont *dix soldats* des 20e, 11e et 107e régiments d'infanterie, blessés par balles et éclats d'obus en allant à l'assaut des hauteurs de Moronvilliers.

Fait important à noter : ces soldats ont attaqué à 4 heures 45 du matin. Ils ont dû être blessés presque tout de suite, mettons à 5 heures.

Nous les recevons à 11 heures, donc *6 heures seulement après qu'ils ont été touchés*. Cette constatation est rassurante et toute à l'honneur du S. S de l'avant et de notre Section d'autos sanitaires. Car ces blessés sont dejà passés par un poste de secours de l'extrême avant, ont été pansés sommairement, *mais pansés.* Ils sont donc dans de bonnes conditions pour être pansés ou opérés, avec plus de précision, chez nous, et pour guérir.

Il me plaît de m'arrêter, un instant, à ces considérations optimistes, au moment où nous commençons à jouer notre rôle, tout en me demandant si ces conditions favorables dureront. A la réflexion je crois, je crains que les conditions ne soient plus les mêmes, lorsque,

après plusieurs heures de combat, le nombre des blessés aura augmenté, et lorsque nous serons, nous-mêmes, encombrés par le nombre des arrivants.

Quoiqu'il en soit, mes équipes chirurgicales se mettent bravement à l'œuvre. A la popote il ne peut être question de déjeuner collectif. Il y a, sur les tables, de la viande froide, du pain et du fromage, et chacun va manger un morceau... quand il peut.

A 13 heures 1/2, nous avons reçu 70 blessés. Ces braves gens disent que les hauteurs sont en notre possession ; ils ont été atteints de l'autre côté de la crête. Les boches résistent dur sur plusieurs points, ils se rendent sur d'autres.

A 17 heures, nous recevons nos premiers blessés boches.

A 18 heures, 580 prisonniers arrivent à notre camp. On en attend d'autres. Ceux qui viennent d'arriver, escortés par les spahis, sont jeunes et débiles. Ils vont coucher dehors, sur la terre humide, et la tempête de vent et de pluie continue.

19 heures. — Le canon recommence à taper. On sent qu'il y a encore du travail à faire. Malgré cela on dit que l'attaque, sur notre secteur, est une victoire.

Un avion vient de tomber, en feu, devant nous, français ou boche, je ne sais.

Le moral des blessés français est excellent.

Certains sont encore excités et tiennent des propos empreints d'une exagération manifeste : l'un d'eux descend de voiture tout guilleret, il a une casquette d'officier allemand dans sa poche et dit : « des boches y en a plus, ils sont tous zigouillés ; pour ma part j'en ai fait 15 ! »

Deux officiers, un fantassin et un artilleur, dont le calme est remarquable, disent que « Ça va » et que leur division a atteint son objectif.

20 heures. — Ma salle de triage est bondée. Je n'ai pas assez de médecins ; il m'en faudrait quatre de plus. La bataille continue. Gourmelon est plein de blessés. Un bataillon de la Légion a été esquinté. Nous avons de sérieuses pertes, disent les uns ; peu de morts, disent les autres.

Premier train sanitaire d'évacuation. — A 23 heures, un premier train prendra 50 de nos blessés assis à transporter sur la zone de l'avant. C'est l'officier d'administration Croussolle que j'ai chargé de surveiller l'évacuation. Il a été dans les trains sanitaires avant de venir à l'H. O. E. C'est un consciencieux sur lequel je puis compter.

22 heures. — Quel spectacle ! Du sang partout, sur les brancards, dans les salles de pansement et d'opérations ! Du sang et de la boue ! Les capotes des malheureux qui nous arrivent en sont imprégnées, et on ne distingue plus, sur les vêtements incolores, ce qui est l'un et ce qui est l'autre. On ne voit que des taches rouge-brun ou jaunâtres, se fondant sur une couleur gris-sale avec les vestiges de la terre crayeuse des tranchées.

De l'héroïsme ? — Oui, mais aussi des traces du bas instinct qui fait de l'homme déchaîné un animal cruel et brutal ressemblant de bien près à ses frères inférieurs.

Dans les coins, à côté des vêtements en lambeaux, des casques bosselés, des brodequins arrachés à des pieds blessés, d'autres casques, des sabres baïonnettes, des pipes en porcelaine ornées du portrait de Guillaume,

trophées arrachés à l'ennemi vaincu, gisent pêle-mêle. Les médecins, les infirmiers, circulent dans ce cloaque, le cœur serré de ne pouvoir répondre instantanément à l'appel des moribonds, au cri des pauvres gosses qui clament « maman ! »

A une heure du matin, plus de 560 blessés ont passé par notre salle de triage.

Cependant le canon est toujours actif et semble taper dans certains mêmes coins que ces jours derniers. C'est donc que notre attaque n'a pas réussi partout. On dit, en effet, que nous avons avancé, au centre, de 3 ou 4 kilomètres, mais que les ailes, vers Prunay et Auberive n'ont pas bougé. Les boches avaient encore des quantités de mitrailleuses intactes, et puis le mauvais temps a gêné notre artillerie.

3 heures du matin. — Plusieurs boches, dont deux officiers, sont dans nos salles. Un de mes aide-majors s'occupe d'eux. Girod en opère un. Chardon, un de mes nouveaux chirurgiens, jeune chef de clinique de Bordeaux, homme simple et bon doublé d'un opérateur remarquable, ouvre le ventre à un autre... au son du canon qui ne s'arrête pas et semble dire de sa voix grave : activez un peu, je travaille pour vous, je vais vous envoyer d'autres blessés !

Mercredi 18 avril. — Nuit blanche, nuit rouge aussi, hélas ! nuit de travail intensif pour tout l'H. O. E.

A 6 heures du matin, un tir de barrage formidable se fait entendre. Nous devons attaquer de nouveau ou être contre-attaqués. Ça n'est pas fini !

Demi-succès. — Les nouvelles pourraient être meilleures. Ça n'a pas marché comme on pensait à cause du

mauvais temps gênant le réglage. On a pris les deux premières lignes de tranchées, puis on a trouvé une résistance inattendue devant les troisièmes lignes. C'est pourquoi on reprend la canonnade.

Jusqu'à ce matin, c'est-à-dire pour son premier jour de fonctionnement, l'H. O. E. a reçu 658 blessés.

750 nouveaux prisonniers sont arrivés au Camp cette nuit. Cela porte à 1330 le nombre des présents. On en attend d'autres. Pris, le boche est plat et, pour une cigarette, parle volontiers.

8 heures. — Il neige ! Le canon n'arrête pas.

Premier décès. — Un pauvre poilu meurt, exsangue, par broiement de la cuisse, dans la salle de pansements, à dix heures.

10 heures 1/2. — Nouvelle arrivée de 540 prisonniers au camp d'à côté. Cela fait 1870... chiffre fatidique !

Les arts au front. — Un capitaine d'Etat-major accompagnant le peintre *Steilen* vient nous voir. Très aimable le grand artiste qui vient se rendre compte « de visu » des tableaux de guerre que son crayon reproduira, ensuite, avec compétence

Ratée ? — Midi. — Les nouvelles apportées par les derniers « qui en reviennent » sont que notre attaque, malgré les succès partiels, a raté... Et on entend répéter, pour la nième fois : c'est la faute du temps ! Pauvre Champagne ! Le père Temps et le vieux Dieu boche ne la gâtent pas ! Chaque combattant raconte sa petite histoire :

Un tank a sauté, atteint par un obus — Les autos-canons n'ont pas donné, le terrain étant trop mou !.. Le résultat ?.. — Tout est à refaire ! Adieu la marche vers le nord, adieu la route, l'avance ! La guerre de position va continuer.

Le Médecin inspecteur Lanièce est venu nous voir. Je l'ai forcé à accepter un modeste déjeuner dans mon bureau. Il est reparti satisfait.

17 prisonniers boches légèrement blessés me sont donnés par le camp pour que je les évacue.

La bataille continue. — La bataille continue, car nous avons reçu des blessés atteints ce matin. On encercle « le Téton » et on a encore fait des prisonniers. Il en arrive par paquets à notre camp ; je renonce à les compter. Ils sont minables, jeunes, haves et maigres. Nos poilus, en corps-à-corps, n'en feraient qu'une bouchée !.. Et c'est cela qui nous barre la route !

A l'H. O. E., à ce jour, nous enregistrons : 3 décès de français et un décès de boche.

A vingt deux heures, un train évacue 303 de nos blessés. Un autre train va venir nous en prendre 250.

Jeudi 19 avril. — Je me suis étendu, tout habillé, sur mon lit, à minuit hier soir, et ai dormi comme une souche jusqu'à trois heures.

54 nouveaux blessés nous ont été amenés cette nuit. Hier j'en ai reçu 560, ce qui porte à 1218 le nombre des blessés ayant passé par l'H. O. E. en deux jours.

Ce matin il fait presque beau.

Les prisonniers du camp s'en vont à 14 heures. Ils seront remplacés, par d'autres.

Ma salle de blessés boches est pleine. J'en ai 48. Trois sont morts.

Le bruit de la bataille s'éloigne. — Cela signifie que nous avançons un peu. Auberive est prise et je n'en suis pas surpris, car je connais l'énergie et le cran du Général qui commande la division chargée de ce secteur. Sur les crêtes la bataille est dure.

Nos équipes chirurgicales opèrent beaucoup et bien : laparotomies, amputations, ligatures se succèdent sans perte de temps. J'ai touché un nouveau chirurgien, ce qui me donne 6 équipes chirurgicales : en tout 42 officiers dont 27 médecins.

Un boche me jette, par dessus les fils de fer du camp, son masque à gaz. Il n'a pas l'air de regretter de n'en avoir plus besoin.

Vendredi 20 avril. — 1 h. du matin. J'expédie des trains d'évacuation. Je viens d'embarquer une partie de mes blessés allemands.

Les fluctuations de la bataille. — De nouveaux blessés nous arrivent. Ce sont des soldats du 11e qui ont été esquintés au « Téton ». Nous avions pris cette hauteur ce matin à 6 heures. Nous l'avons reperdue à 6 heures du soir. On doit la reprendre demain matin.

Les nouvelles ne sont pas mauvaises. Les communiqués indiquent que nous avons le Mont-Haut et le Cornillet. Le canon s'éloigne un peu et les saucisses aussi. C'est un bon signe.

A 15 heures j'ai évacué 212 blessés dont 60 boches.

L'Enfer. — Dans la soirée je reçois de nombreux blessés allemands gravement atteints, mais les blessés français qui arrivent sont, eux aussi, très sévèrement touchés : plusieurs meurent en arrivant, malgré tous les soins. Girod, qui se prodigue, ampute un bras sans chloroforme à un pauvre Breton trop choqué pour être endormi et qui sourit. Pour le réconforter, je lui promets la médaille militaire.

Un allemand trépané meurt. Ah ! ceux qui lisent les communiqués, le dos dans leur fauteuil, se rendent-ils compte de ce que cachent ces deux lignes sèches :

« Nous avons enlevé le mont-Haut et plusieurs hauteurs à l'Est. »

Samedi 21 avril. — Le canon a continué très fort toute la nuit. Il y a trois jours que je n'ai pas quitté mes vêtements.

La bataille, commencée le 17, n'est pas près de finir. Les blessures sont plus graves pour une raison très compréhensible : les premiers blessés que nous avons reçus étaient, presque tous, atteints de blessures par balles de fusil ou de mitrailleuse. Ceux qui nous viennent maintenant sont blessés par des éclats d'obus, les boches ayant fait avancer leur artillerie.

Or il est indéniable que les balles modernes, les balles « humanitaires » comme on les a appelées un peu complaisamment, font des blessures plus facilement curables que les éclats d'obus, qui entraînent, presque toujours, avec eux, des morceaux de vêtement ou d'équipement, et lacèrent les parties molles, faisant des plaies anfractueuses facilement infectables.

Le 113e Badois. — On m'amène, du camp, 32 boches valides pour mes travaux. Voilà mon personnel augmenté grâce au 113e Badois de S. M. Guillaume II. — Je vous remercie... Sire ! Je vais employer vos soldats aux besognes utiles, vous pouvez en être certain, et, chez nous, on ne les gratifiera pas de coups de pieds dans le... dos, et ils mangeront à peu près à leur faim. (Je dis « à peu près à leur faim » parce que je sais qu'un estomac allemand n'est pas rassasiable.)

Nous avons, à l'heure présente, 11 décès — 6 français et 5 allemands.

Je fais *deux trains d'évacuation* dans mon après-midi. Crousolle dirige, toujours, avec ordre, le service de

l'évacuation dont s'occupe également, au point de vue papiers, mon excellent gestionnaire Thibault ; mais j'assiste, moi-même, à l'embarquement et à l'installation des blessés dans les trains, car c'est la partie délicate de l'évacuation, et les brancardiers, infirmiers et territoriaux, quelque dévoués qu'ils soient, ont besoin de sentir la présence du médecin-chef pour accomplir, sans faiblesse, leur besogne fatigante entre toutes.

M. Lanièce vient à l'H. O. E. Il trouve tout bien. Il visite, avec moi, *le camp des prisonniers* qui a contenu 2800 boches à la fois, entassés entre ses minces parois de fils de fer. Le camp est divisé en sections séparées, où sont casés les prisonniers par nationalité : les Alsaciens sont à part, les Polonais ensemble, les Bavarois, les Poméraniens également. La surveillance et les interrogations sont, ainsi, rendues plus faciles.

Ces messieurs ne couchent plus à la belle étoile comme ils l'ont fait la première nuit. On leur a installé des tentes minuscules. Ils se sont, de suite, adaptés à leur nouvelle situation et on les voit, le matin, faire leurs ablutions en se servant de leur casque — qui a bien, en effet, l'aspect d'une marmite sans pieds — comme cuvette. On les voit, aussi, accroupis au-dessus des feuillées. Quand le camp sera vidé de tous ses habitants momentanés, il sera bien difficile, si on ne considère que son aspect, de le différencier d'un parc à bestiaux.

Mes équipes chirurgicales continuent à travailler en se relayant. Que d'amputations ! La gangrène gazeuse — la G. G. — commence à sévir depuis que les plaies par éclats d'obus sont plus fréquentes.

Des blessés boches arrivent en état piteux. Les blessures multiples sont fréquentes.

Dimanche 22 avril. — Il fait froid. Les saucisses sont en l'air. Le combat continue sur les crêtes.

1887 blessés reçus — 1531 évacués déjà. Telle est notre statistique au quatrième jour de notre fonctionnement.

10 heures 1/2. — Un rayon de soleil. — On voit les crêtes du massif de Moronvilliers qui ont complètement changé d'aspect. Les bois ont presque entièrement disparu ; la crinière du « Casque » est à peine perceptible. La terre semble retournée, les entonnoirs sont visibles à la lorgnette. Les fusants boches éclatent, maintenant, au-dessus de la crête, preuve que nous l'occupons.

A 23 heures 1/2, mes chirurgiens opèrent encore : plaie de l'abdomen avec perforations intestinales, amputations pour gangrène gazeuse etc. etc.

Lundi 23 avril. — Un nouveau chirurgien étant arrivé, je forme une 7e équipe chirurgicale.

Nous avons évacué 57 blessés couchés et 24 assis en 42 minutes. C'est presque un record.

Successions. — Un des spectacles les plus tristes, dans un hôpital où meurent de pauvres soldats, est celui du dépouillement du mort pour la transmission de sa succession à sa famille. Le soin de cette délicate opération incombe à l'officier gestionnaire, qui fouille les poches du malheureux et recueille, dans un petit sac, tout ce qu'il trouve pour le renvoyer à sa famille.

Ce matin on trouve, sur un sergent, mort en arrivant à l'H. O E., un porte-feuille avec le portrait de sa femme plein de sang. Sur un autre on trouve, également, le portrait de sa femme, mais troué par la balle qui l'a tué ! Voilà ce que l'on voit ici... !

D'autres spectacles sont encore plus tristes : Hier soir un poilu est sur la table d'opération, le bras broyé ; la gangrène gazeuse a déjà envahi l'épaule jusqu'au cou !... *Inopérable !* me dit, tout bas, le chirurgien. — C'est la mort certaine — mais le pauvre bougre ne me quitte pas des yeux, et attend, avec angoisse, que sorte de ma bouche la traduction de ce que vient de me dire le chirurgien :

Ça n'est rien, lui dis-je ; on va te faire un pansement et je te ferai avoir la médaille militaire. Es-tu content ?

— ... Oui ! !

Mardi 24 avril. — Presque beau temps !

Le 4e Bureau de l'état-major grogne à cause des trains..... C'était prévu ; un 4e Bureau qui ne grognerait pas ne serait pas un 4e Bureau !

Ce matin, visites d'avions boches auxquels on envoie du blanc et du noir, c'est-à-dire du 75 et du 105, mais inutilement... un des boches continue à faire des ronds.

J'ai, maintenant, deux baraques pleines de blessés allemands, l'une pour les grands blessés, l'autre pour les légers. Ceux-ci semblent ravis d'avoir des paillasses pour se coucher.

L'Etat-major m'informe que les blessés vont augmenter : C'est dire que nous allons faire une nouvelle et prochaine attaque. Nous voyons, du reste, les trains blindés remonter pour se mettre en position. Les Monts de Champagne nous coûteront cher !

Mercredi 25 avril. — On reparle des permissions qui peuvent être demandées au taux de 5 %. Je ne puis encore demander la mienne.

Je reçois deux trains d'évacuation dont un est le train permanent, le mieux installé, évidemment, de tous nos trains préposés à l'évacuation. 44 de mes grands blessés sont enlevés par ce train où de véritables lits remplacent les couchettes et les brancards que l'on voit dans les trains provisoires.

Jeudi 26 avril. — A ce jour *2300 blessés* sont passés par l'H. O. E. Nous avons 40 décès dus à la G G. et au choc opératoire.

Nous recevons des blessés d'un régiment d'artillerie lourde qui a été très éprouvé au « Bois Noir ». La légende de « l'artilleur qui ne trinque pas » n'est pas tout à fait exacte.

Nous sommes bombardés par avions. — A 22 h. 1/2 quatre détonations et des claquements sur le bois de nos baraques éveillent ceux d'entre nous qui sont couchés. C'est un avion boche, dont nous entendions le moteur depuis une demi-heure, qui nous envoie 4 bombes. Le ciel est clair, la lune brille. Quelques minutes passent et on nous apporte la sentinelle du camp des prisonniers, gravement blessée au crâne, et deux boches légèrement touchés ! C'est une des quatre bombes, tombée dans le chemin de ronde du camp, près du territorial de garde, qui a fait ce travail.

A 23 heures 1/2, deux nouvelles bombes tombent près de la voie du chemin de fer.

A 23 heures 40, une autre détonation nous annonce encore une nouvelle chute.

A minuit le territorial est sur le billard.

Il a une fracture de crâne, malgré son casque, qui est traversé ! On le trépane.

Pendant ce bombardement mes équipes chirurgicales

ont continué à opérer sans s'émouvoir. Ce sont les lumières du camp des prisonniers et, peut-être aussi celles qui indiquent notre route en raquette, qui nous ont valu ce bombardement. Les aviateurs ennemis auront pris ces lumières pour celles de la gare.

Vendredi 27 avril. — Les sept bombes à nous adressées, hier, sont des torpilles à ailettes qu'il nous est facile d'étudier, une d'elles n'ayant pas éclaté. Celle qui a blessé le territorial — il n'est pas mort, mais il n'en vaut guère mieux — est tombée à 150 mètres de mon bureau. Les autres sont tombées derrière le cimetière des Allemands, près du cimetière musulman, au passage à niveau — rails troués —, entre les deux voies, et près d'une meule de paille. Cette dernière n'ayant pas éclaté, je la fais signaler par un petit drapeau blanc, fait d'un chiffon et d'une baguette, planté près d'elle afin qu'un infirmier ou un cavalier distrait n'aille pas butter contre elle au risque de la faire éclater, et je téléphone au parc d'artillerie de venir l'enlever le plus tôt possible.

Gourmelon et les cantonnements voisins ont été bombardés, comme nous, par avions la nuit dernière. Comme conclusion à ce petit fait de guerre qui va coûter la vie à un malheureux territorial aux cheveux blancs, et à cette erreur de diagnostic des aviateurs boches qui ont atteint une formation sanitaire protégée par les croix rouges et un camp contenant leurs nationaux, l'état-major nous donne *l'ordre* de supprimer toutes nos lumières... il a raison.

Une mère vient me demander à voir son fils, mort de ses blessures. Il est enterré déjà. Une mère qui cherche le corps de son enfant. Quelle tristesse !

Samedi 28 avril. — Aujourd'hui est, paraît-il, le millième jour de la guerre. Quel sujet à tartinage pour les journaux en mal de copie !

On nous promet une nouvelle attaque dans deux jours. En attendant, notre petit cimetière se remplit, et une cinquantaine de tombes fraîches ont été creusées depuis le 17. O macabre ironie ! Ce sont des boches — ceux qui m'ont été prêtés, du camp de prisonniers, pour mes travaux — qui creusent nos tombes et transportent les cercueils ! Ce sont eux aussi qui assurent notre confort et notre sécurité, qui repeignent nos baraques, refont nos tranchées et nos abris ! Mais tout, sur la terre, n'est-il pas comme cela ? La nature n'est-elle pas, à la fois, une divine créatrice, une mère incomparable, et une implacable marâtre ? Le bonheur ne côtoie-t-il pas les pires misères ? Comme la lance d'Achille, qui pouvait faire les blessures et les guérir, les mêmes causes ne produisent-elles pas, souvent, la joie ou la douleur, le bien ou le mal ? Combien juste le conseil du philosophe : *Nihil mirari* !

Un poilu sur le billard. — Girod opère un fantassin qui a une balle profondément enclavée dans l'épaule gauche. C'est un homme d'âge mûr, un boulanger de Laval. Il refuse d'être endormi ; pendant toute l'opération, il ne pousse pas un cri. Le pansement fait, je le félicite de son courage et lui serre la main. Il ne crâne pas, il ne dit pas de mots à effets, mais, avec simplicité, il donne la note exacte de la guerre actuelle : « Voyez vous, Monsieur le major, il y a trop de morts Ça coûte trop cher. A ce taux là nous ne pourrons jamais aller jusqu'à la frontière ! »...

Et c'est bien ce que les boches espèrent... nous

écœurer. La prise des Monts de Champagne va nous coûter un demi-Verdun ! Additionnez : Souchez, Notre-Dame de Lorette, les Eparges, Verdun, Moronvilliers ! Calculez le prix du centimètre..... et parlez, ensuite, d'aller jusqu'à Cologne !

Dimanche 29 avril. — Belle journée peut-être ?

Le canon continue son œuvre. Les dépôts de munitions de Mouy, de Saint-Stéphan, ont été réapprovisionnés.

A *l'H. O. E.* la vie, dans chaque coin, est intensive quand ce n'est pas la mort. A certaines heures, dans nos salles de pansements et d'opérations, on voit du sang partout. Debors, des brancards qu'on vient de laver, sèchent le long des baraques, mais les larges taches brunes sont encore visibles.

Hier j'ai décoré de la médaille militaire, deux poilus, dont l'un était mourant. Je signe, chaque jour, cinq ou six propositions de médaille militaire, suivant le règlement qui prescrit de proposer, pour cette haute récompense, les soldats blessés ayant perdu un membre ou en danger de mort. Je dois donc signaler aux Etats-majors, tous les amputés, les trépanés, et les blessés graves du ventre.

La mort fauche des hommes superbes ! Nos morts sont dix fois mieux bâtis que les prisonniers boches que nous avons. Hier, je voyais un de ces prisonniers se laver, le torse nu, à un de nos lavabos. On aurait dit un squelette ambulant ! Ces gens là n'ont pas mangé à leur gré, c'est évident. Parfois je les vois fouiller dans les tonneaux où nous jetons nos détritus et les rinçures des assiettes du réfectoire. Quand ils trouvent des restes de macaroni avarié ou de riz,

dont les chiens voudraient à peine, ils se jettent dessus avec avidité ! Mais, sur les crêtes du Casque et du Téton, les mêmes boches ou leurs frères, résistent et nous tuent nos poilus avec leurs mitrailleuses !

30 infirmiers et 6 gendarmes sont envoyés en renfort.

Bombes d'avions et zeppelins. — A 22 heures 40, un avion lance deux bombes vers Mouy.

A 23 heures un bruit d'hélices particulier semble indiquer que c'est un Zeppelin qui nous survole. On lui fait les honneurs des projecteurs et d'une canonnade en règle. En admettant que le boche ne nous envoie rien, nous aurons de la chance si nous ne recevons pas quelques culots de 75 à lui destinés.

Lundi 30 avril. — Les avions ou zeppelins d'hier soir ont été à Marneville qu'ils ont bombardé, faisant des dégâts sur des casernes et des maisons. Il y aurait 10 tués et 30 blessés — 4 personnes furent tuées dans une maison mal famée.

Notre deuxième attaque. — Elle est pour tout à l'heure... midi 40.

Nous sommes prévenus que nous allons avoir du travail et, déjà, nous recevons plusieurs intoxiqués par des *obus à gaz asphyxiants*. Un pauvre petit nous arrive, mort, dans la voiture qui le transportait. Deux officiers sont assez mal en point.

Les premiers blessés de l'action nous sont amenés à *16 heures 15*. Il y a, parmi eux, des artilleurs. On annonce des prisonniers.

Les boches envoient « du gros » entre Mouy et Gourmelon où ils savent qu'il y a un parc de munitions et des pièces de fort calibre.

22 heures 1/2. — C'est l'heure des avions. Ils sont

signalés. La petite fête recommence au-dessus de nous. Les projecteurs marchent, les mitrailleuses et les canons contre avions partent tout seuls, c'est la bataille contre les invisibles qui ont beau jeu. Puis, tout à coup, l'électricité s'éteint. Est-ce le secteur qui est coupé où l'état-major qui fait éteindre ? quoi qu'il en soit nos blessés sont soignés et opérés à la chandelle ou à la lampe tempête. Nos équipes chirurgicales restent impassibles et impavides. Les hélices, en l'air, tournent toujours. Par instants le bruit d'une bombe qui éclate.

Mardi 1er mai. — La chaleur a fait son apparition depuis trois jours. C'est le beau temps !

Sur l'issue de la bataille d hier les avis sont partagés. En tous cas les hôpitaux de Mouy et de Gourmelon sont pleins et nous nous remplissons. Dans ces deux localités il y a eu une pluie de bombes d'avions. On compte des morts en quantité ! A Gourmelon dix hussards ont été tués par la même bombe.

Statistique. — Au 30 avril mon H. O. E. avait reçu 2894 blessés. Il en avait évacué 2338. Nous comptions 61 décédés dont 8 boches.

L'Amérique à Saint-Marc. — Un délégué d'une grande Société de secours américaine vient me voir pour me demander ce dont nous avons besoin. Je savais que j'allais reçevoir sa visite et que la Société qu'il représentait avait le noble désir de nous offrir ce que le Service de santé français trouvait trop onéreux pour nous l'accorder. J'avais donc préparé, en collaboration avec Girod, une liste d'objets très chers, utiles pour nos grands blessés et pour nos opérés. Le bon délégué est heureux et surpris que je lui fourmisse cette liste toute prête. C'est la première fois que cela

lui arrive, dit-il, et, comme, pour cet homme pratique « time is money », il me promet tout ce que j'ai demandé et part enchanté !

200 prisonniers sont arrivés au camp. Ils semblent plus robustes que les précédents.

Deux trains me prennent 297 blessés.

Mercredi 2 mai. — J'espérais une nuit tranquille. Il n'en fut rien. La danse des avions et des bombes continua cette nuit comme les nuits précédentes...

On s'y fait. Notre deuxième attaque nous a rapporté 400 prisonniers dont 300 sont dans le camp.

Le médecin inspecteur Lanièce vient, avec un de ses collègues, et lui fait visiter notre H. O. E. Nous sommes très sensibles à cette marque de considération.

Nervosité. — On voit du boche partout. A 8 heures on tire, à gros noirs, sur un de nos avions. Mais, chose plus triste, des blessés nous arrivent atteints par nos propres grenades dont les poilus ne savent pas se servir.

Jeudi 3 mai. — Il fait beau. Il y avait, hier, 22° à l'ombre.

Les avions boches ont été relativement tranquilles hier soir, mais ont réapparu ce matin avec le jour. Ils vont reprendre leurs petites habitudes matinales de l'an dernier ; d'un autre côté je remarque que les trains de grosse artillerie de marine passent et quittent le secteur. Tout semble indiquer que notre front va — encore — se stabiliser et que nous abandonnons toute idée de continuation d'offensive dans notre coin. Il va donc falloir rester à Saint-Marc et y passer un autre hiver ! C'est une perspective peu réjouissante !

280 nouveaux prisonniers capturés dans le « Tunnel » arrivent au camp... Certains minables, nez en belette ou trognes blondes de harengs... D'autres à l'aspect de rats gris émaciés.

Pour terminer ma journée, j'assiste à une amputation de cuisse, faite par le jeune chirurgien Chardon, avec une incontestable maîtrise. Si j'étais blessé, je réclamerais, certainement, la faveur d'être soigné par Chardon ou par Girod qui sont des chirurgiens de tout repos.

La Chambre va discuter en comité secret, dit-on, sur les batailles autour de Reims. Il semble que nous avons un peu mieux réussi sur notre secteur que sur celui qui est à l'ouest de cette malheureuse cité. Mais ce n'est pas à nous de trancher cette question ; nous avons assez à faire et à trancher dans la chair de nos petits soldats. Cela seul doit nous intéresser pour le moment...

Vendredi 4 mai. — Le beau temps continue.

Un des Généraux qui commande une des divisions qui a beaucoup donné depuis le 17 avril, vient voir ses blessés. C'est une belle figure de soldat. Je le conduis dans nos salles d'hopitalisation. Il a des mots paternels pour ses poilus.

Le communiqué boche. — Dans le journal de Genève, le communiqué boche dit qu'ils ont bombardé avec succès les gares de Mouy, de Saint-Marc, de Marneville etc.

Samedi 5 mai. — Le canon s'est réveillé et a tapé toute la nuit. Il continue ce matin. Les boches ont dû attaquer, parce qu'ils *savent* que nous faisons, en ce moment, la relève de nos divisions abîmées.

Chaleur et pluie d'orage cet après-midi.

Bataille. — A 20 heures un violent tir de barrage éclate en face : fusées, fusants, départs, arrivées, font, sur les crêtes, un superbe feu d'artifice dont les lueurs se mêlent à l'orage et aux éclairs du ciel. C'est un spectacle impressionnant dans lequel éclatent la furie des hommes et celle des éléments. On dit, déjà, que les boches ont reçu l'ordre de reprendre les crêtes du Massif de Moronvilliers à tout prix .. On verra...

Le territorial qui avait eu le crâne fracturé, le 26 avril, à 150 mètres de ma baraque, par un éclat de bombe d'avion, est mort aujourd'hui.

Lundi 7 mai. — J'expédie un train de 75 couchés, en une heure.

La Palite. — Deux pharmaciens, du centre médico-légal de Bar, nous sont envoyés pour examiner les blessés atteints par les gaz des « obus à gaz toxiques ». Nous avons eu plusieurs de ces blessés et nous en avons perdu quatre. Les boches se servent, dans leurs obus asphyxiants, de la *palite* et de la *surpalite*, gaz chlorés qui sentent le chocolat et qui tuent par congestion et œdème des poumons.

Reçu, aujourd'hui, *quatre grands blessés boches* faisant partie des « troupes d'assaut » Stormtruppen — Ce sont de forts gaillards, sélectionnés, et habillés d'une façon spéciale : leurs pantalons sont revêtus de cuir à la hauteur des genoux, de façon qu'ils puissent ramper sur la terre, dans la boue et dans les boyaux.

Un de ces blessés a le corps littéralement farci d'éclats de grenade. Je le vois, tout nu, sur la table à opérations, et ne puis arriver à compter ses blessures tellement elles sont nombreuses. Nos grenades font, cela est certain, du bon travail.

Jeudi 10 mai. — Je propose cinq de mes médecins-majors pour la Légion d'honneur.

Un régiment de zouaves passe et nous laisse ses éclopés avant de monter en ligne.

Sur le massif de Moronvilliers de plus en plus déplumé, les gros noirs tombent dru. La séance continue... violent orage dans la soirée.

Vendredi 11 mai. — 29° à l'ombre.

La permission, à laquelle j'ai droit depuis un mois, est accordée. Je serai donc à Paris du 15 au 23. Quelle joie de revoir tout mon monde!

Blessures bizarres. — Il est classique d'entendre dire qu'à la guerre toutes les blessures se voient. Dans cette guerre déjà longue, il est de fait qu'on a vu des cas tout à fait curieux. On ne compte plus les poilus qui ont eu le thorax traversé de part en part par une balle et qui ont fait un séjour très court à l'hôpital On a vu d'autres soldats recevoir une balle leur traversant la face, ou même une partie du crâne, sans grand dommage. On a vu aussi, sur des hommes blessés dans la position du tireur couché, des blessures par balles suivant l'axe longitudinal du corps.

Dans cet H. O. E. nous avons eu des cas sortant de l'ordinaire comme celui de cet homme, blessé à la face par une fléchette tirée au fusil. — Ces fléchettes portent à 500 mètres. Mais la blessure la plus invraisemblable que j'aie encore vue est celle d'un soldat, opéré par mon chirurgien Girod, et dont l'observation mérite d'être notée :

Une balle dans l'artère fémorale. — Le soldat X avait été admis dans le service de Girod pour une blessure de l'épaule droite : balle entrée au niveau de

l'angle interne de l'omoplate. Girod n'avait pas trouvé la balle dans la région blessée, mais la plaie formée par l'orifice d'entrée s'était cicatrisée, quand, au bout de quelques jours, l'état général du blessé devint mauvais et le chirurgien s'aperçut qu'il faisait de la gangrène *de la jambe gauche*. Girod examina alors, attentivement, la cuisse et la jambe gauches, et trouva une balle logée *dans* l'artère fémorale au-dessus de l'arcade crurale. Il enleva cette balle, mais le blessé mourut de sa gangrène et d'accidents péritonéaux.

L'autopsie montra que la balle extraite, par Girod, de l'artère fémorale, était bien celle qui était entrée par l'épaule droite. Elle avait fracturé l'omoplate et la cinquième vertèbre dorsale, avait pénétré dans le médiastin et dans la crosse de l'aorte, et de là, humée par le flot sanguin, elle avait suivi l'aorte thoracique, l'aorte abdominale, l'artère iliaque gauche, s'était arrêtée, *à son calibre*, dans la fémorale, bouchant la lumière du vaisseau et provoquant la gangrène du membre.

Voilà, pour une balle de mitrailleuse, une odyssée peu ordinaire, on en conviendra. Les pièces anatomiques concernant ce cas, intéressant entre tous, vont être envoyées par nos soins au Musée du Val de Grâce où elles méritent de figurer (1). Ce qu'il y a de particulièrement intéressant à noter dans cette observation, c'est que le blessé, dont la plaie aortique est très nette sur la pièce anatomique, n'est pas mort d'hémorragie, comme c'est le cas ordinaire lorsque ce gros vaisseau est touché ! Sa jeunesse, et la souplesse de sa paroi artérielle encore élastique, l'ont sauvé de l'hémorragie qui eût été fatale

(1) Et où elles figurent actuellement (avril 1924.) — Note de l'auteur.

chez un sujet âgé et artério-scléreux. La balle humanitaire, à bout pointu, est entrée, de champ, dans l'aorte, faisant un orifice étroit qui a dû se rétracter de suite ou être bouché, à temps, par un caillot. La balle une fois entrée, et au bout de sa course, car elle avait épuisé sa force de pénétration en brisant une omoplate et une vertèbre, est tombée ensuite, comme un corps étranger, dans l'aorte, et s'est arrêtée où on l'a trouvée, à son calibre, comme dans un doigt de gant.

Samedi 12 mai. — Aujourd'hui seulement je découvre, enfoncé dans le bois du châssis de la fenêtre de mon bureau, un éclat de la bombe du 26 avril qui tua le territorial. Un peu plus cela faisait deux territoriaux à l'actif, ou plutôt au passif, de la dite bombe. C'eût été excessif assurément.

Le thermomètre marque 31° à l'ombre. Ainsi, dans ce beau pays de Champagne, où nous avons eu jusqu'à — 22° en hiver, nous enregistrons une différence de 53 degrés en quelques semaines ! Il y a de quoi détraquer les hommes les plus robustes.

Nous dînons dehors ce soir.

Dimanche 13 mai. — Impossible de dormir avant 2 heures du matin à cause de la chaleur.

Une mère vient, encore, chez nous pour voir son fils blessé. Elle arrive de Montpellier et trouve son enfant enterré depuis deux jours. Quelle scène dans mon bureau ! et quelle horrible corvée pour moi qui ai, presque tous les jours, de pareilles douleurs à contempler!

Au cimetière, des croix, des cocardes, des trous, et, dans un trou prêt à recevoir un soldat mort pour la France : un crapeau mort !

Soldat mort... crapeau mort... tous pareils... tous égaux... après !

A 17 heures un grondement ressemblant à un formidable coup de tonnerre, éclate en face de nous à gauche. C'est un dépôt de munitions qui saute sur la montagne de Reims. Une énorme colonne de fumée blanche et noire s'élève. Les boches ont tapé là au bon endroit.

Lundi 14 mai. — Nuit lourde. Je fais ma cantine avec ardeur pour partir demain matin.

Une musique d'Infanterie nous donne une aubade.

Mardi 15 mai. — Après un exécrable déjeuner au buffet de la gare de Marneville et un voyage pénible dans un train bondé, j'arrive à Paris à 15 heures. Comme c'est bon de retrouver son home ! Ma maison me semble un palais !

Mercredi 23 mai. — *De grosses nouvelles* m'attendent à mon retour à l'H. O. E.. Le camp des boches est plein des prisonniers faits à la dernière attaque pendant ma permission. Il y en a plus de 800.

On nous enlève notre compagnie de territoriaux brancardiers.

Et puis le désastre :

Plus de chevaux ! On nous a fait rendre nos chevaux de selle ! *Brabançonne*, *Saint-Marc*, sont partis ! Adieu, bonnes bêtes, qui avez été pour moi un délassement et un réconfort ! Grâce à vous j'ai pu vivre un peu de la vie sportive et militaire, j'ai pu aller jusqu'aux premières lignes, m'instruire et observer. Votre départ ne va pas diminuer le cafard que je rapporte, comme

tant d'autres, de ma permission !.. N'en parlons plus.

Je me remets de suite au travail et vois les blessés intéressants des derniers combats. On dit que Hindenburg est en face et va essayer de nous reprendre les Monts ..

JEUDI 24 MAI. — Bonne nuit malgré une canonnade assez violente, mais plus lointaine qu'autrefois.

Je n'ai plus de chevaux, mais j'ai un jeune chien né à l'H. O. E. qui est plaisant et gentil ; c'est un ratier... ou presque. Je l'ai baptisé « Courtes pattes » et lui ai apporté, de Paris, un joli petit collier rouge. Je vais tâcher de le dresser et le donnerai à un de mes fils ensuite.

Inspections. — Il y a quelque temps le chirurgien Fosset, médecin-major de 1e classe et chargé d'un important service à Marneville, était venu voir l'.H. O. E. Il avait été fort aimable et devait revenir.

Aujourd'hui c'est le chirurgien Le Trapu, resté civil, mais chargé de mission auprès de notre armée, qui inspecte notre formation avec l'affable bonhommie dont il a le secret.

Mon avis personnel est que la D. S. S. a mille fois raison de demander le concours des maîtres qui ont noms Hartmann, Walther, Lejars etc. et de les prier d'aller voir ce qui se passe dans les formations d'armées. Civils et militaires n'ont qu'à gagner à la collaboration intime des grands chefs civils et militaires. Il est fâcheux que cette collaboration n'ait pas été mise en pratique dès le début de la guerre, mais il n'est pas trop tard pour bien faire et la bonne entente porte déjà ses fruits.

Vendredi 25 mai. — A 7 heures, un train m'enlève 126 blessés assis. Le départ de mes brancardiers territoriaux donne un peu plus de mal à mes infirmiers, mais ils s'en tirent tout de même avec bonne grâce.

L'exode de la prévôté suit celui des territoriaux. Je suis privé de nos gendarmes qui, je dois le dire, n'ont pas eu le service le plus fatigant dans l'H. O. E.

Une trentaine d'artilleurs nous arrivent intoxiqués par un obus à gaz. Il s'agit, cette fois, d'un *210 à retard* tombé dans un abri.

Samedi 26 mai. — *3 h. 1/2 du matin.* Nous reçevons de nombreux blessés, de deux sources : D'abord du Cornillet où nous avons attaqué hier soir. Ensuite du « Camp des Tissus » où *une ambulance a été marmitée* : trois médecins sont blessés ; l'ambulance de triage a été incendiée. L'H O. E. de Mouy est plein et nous envoie ce qu'il ne peut accepter.

Automobilistes tués. — Dans la même région un automobiliste de notre ancienne S. S. A. a été tué. Un officier de la S. S. A. américaine a été tué également.

A 6 h. du matin les avions boches arrosent notre coin. Un schrapnell tombe près de l'aide-major Morovitch, un culot de 75 près de ma baraque.

Dimanche 27 mai. — *A cheval quand même* ! A 5 h. du matin je monte à cheval sur le Canadien du M. M. Gournet qui ne s'en sert jamais et qui me prête sa monture. Clarence m'accompagne sur sa jument qu'il a gardée, parce qu'elle fait le service du fourgon. Nous allons au « Camp des Tissus » offrir notre aide aux camarades qui ont été éprouvés, s'il en en reste encore

dans ce coin peu sûr. Cette fois mon compagnon et moi avons risqué le casque et le masque. Ainsi équipé, je ressemble, de loin, à un gendarme et, de près, au général E... en plus vieux. A L... un vrai gendarme nous engage à ne pas suivre la voie ferrée, car elle est copieusement marmitée. Le train blindé qui tire, très près de là, nous casse les oreilles. Nous poussons vers le canal où nous voyons une de nos amies les canonnières, avec sa pièce de 100 de marine. Vers « Quatre-saux », trois obus boches sifflent, en passant, leur habituelle chanson.

Deux médecins tués. — Enfin nous arrivons au « camp des Tissus » qui fut bombardé, hier, par plus de cinquante obus allemands. Les trois ambulances qui formaient l'hôpital sont parties. Nous en retrouvons une installée, un peu plus loin, dans un petit bois, et le spectacle qu'elle nous offre ne manque pas de pittoresque. Sans aucun abri, les médecins vaquent à leurs ablutions matinales : les uns se font la barbe devant une petite glace clouée à un arbre ; d'autres se débarbouillent, comme ils peuvent, dans des récipients posés par terre. Le médecin-chef me dit que deux médecins ont été tués hier : Martin, le radiologiste, et Lamy ! Honneur à eux ! Un obus est tombé sur une baraque et des blessés ont été reblessés.

Nous rentrons émus et, à la fois, réconfortés par la placidité de nos confrères, nous disant : Tout cela aurait pu nous arriver... et nous arrivera peut être un jour... c'est la veine, voilà !

De nouveaux gazés nous arrivent. Les boches préparent encore une attaque. Ils ramènent de Russie divisions et divisions. nos aviateurs signalent des trains en masse. Nous faisons remonter en ligne des régi-

ments qui allaient partir. La lutte pour les Monts continue et ne semble pas devoir cesser bientôt.

LUNDI 28 MAI. — *L'attaque prévue* a eu lieu cette nuit depuis Craonne jusqu'à Maisons de Champagne.

Nous recevons beaucoup de blessés. Un régiment de ligne est esquinté. Deux campagnies sont prises ou détruites. On s'est battu comme des sauvages au « Casque » et au « Téton ». Le sous-lieutenant qui commande la S. S. A. a eu deux conducteurs tués, cinq voitures démolies. Les brancardiers d'une division ont perdu 20 % de leur effectif. Quinze médecins ont été tués ou blessés. Malgré cela les boches ont échoué dans leurs buts.

J'ai eu trois trains d'évacuation dans ma journée. Ce soir j'assiste à une amputation de cuisse pratiquée sur un boche par Chardon.

JEUDI 31 MAI. — Beau temps. — Train à 6 heures qui m'oblige à me lever de bonne heure.

L'alouette. — Notre horizon, bien monotone, et les plaines qui nous entourent, s'égaient un peu lorsque les oiseaux passent et chantent. Combien de fois l'ai-je entendu, depuis dix mois, le chant de l'alouette qui monte tout droit, très haut, sans cesser ses « tuituis », puis se laisse tomber, comme une pierre, lorsqu'elle a fini de chanter et de monter ! Elle semble tomber épuisée par son ascension et par son chant, mais elle ne se fait pas de mal. Elle ne brise pas ses ailes, dans sa chute, comme le fait un aéro ! Ah ! les oiseaux, quels beaux échantillons des êtres ! Comme il est dommage de les mettre en cage et présomptueux de vouloir les imiter.

Les émouchets, les éperviers, sont superbes dans leur vol plané et dans leur immobilité. Nous en voyons des quantités, et souvent, on les prend pour des avions, même à la lorgnette. J'ai vu, aussi, des hérons et un pellican. On vit, ici, un peu la vie du naturiste, petite compensation à la mélanconie qui, parfois, vous étreint !

Les Tirailloux. — Un curieux spectacle nous est donné par une Compagnie de Tirailleurs indigènes qui passe, en revenant de faire des exercices de lancement de grenades : Les Tirailloux marchent en chantant des airs traînards et en tapant des mains d'un geste rythmique. Un grand diable marche devant la Compagnie en agitant un mouchoir de chaque main. L'officier monté suit sa Compagnie avec le sourire.. .. Tableau de guerre ou tableau de kermesse?... Ce qui est certain, c'est que plusieurs de ces êtres qui chantent aujourd'hui seront pantelants, demain, sur le billard.....

Vendredi 1er juin. — *Statistique*. — A la date du 31 mai l'H O. E. a eu :

Entrants : 5814 blessés.
Evacués : 5482.
Décès : 101 dont 4 officiers et 10 boches.

Samedi 2 juin. — *Guynemer* est par ici et fait un travail admirable, inoui ! Quel homme et quelle énergie : Le même jour il a descendu 4 avions dont deux en deux minutes. Cela lui fait un total de 43 avions détruits.

Lundi 4 juin. — *Encore des bombes d'avions*.
Hier soir à 23 h., et pendant toute la nuit, des avions

boches nous ont survolés très bas et ont jeté cinq à six bombes dans notre voisinage. Une est tombée à Saint-Marc, sur le bord de la rivière, dans le jardin de Monsieur le Maire. Elle a fait un entonnoir énorme de 6 à 8 mètres qui s'est rempli d'eau, et a déraciné deux arbres.

Rien de cassé à l'H. O. E. pour cette fois.

Ce matin Chardon, qui continue à faire de la bonne chirurgie, a opéré un artilleur atteint d'une perforation du colon transverse par éclat d'obus. Le pauvre artilleur avait mangé et a failli rester sous le chloroforme.

Mardi 5 juin. — Il n'y a pas eu moyen de dormir cette nuit : avions, explosions de bombes, coups de mitrailleuses, balles tapant sur nos baraques, canonnade lointaine et proche, sifflets de chemins de fer et, par dessus le marché, cris de blessés dans nos salles d'opérations..... tout s'en est mêlé et je n'ai pu fermer l'œil avant quatre heures. Ah ! elles sont agréables les belles nuits à clair de lune à Saint-Marc !

C'est Marneville, Epernay, Château-Thierry, qui ont pris des bombes cette nuit. Il y a eu des morts.

Jeudi 7 juin. — La glorieuse S. S. A. 87 nous quitte. Je la regrette. Elle a fait du bon travail et a été chercher les blessés jusqu'au pied des Monts, jusqu'aux postes de secours de première ligne. Elle a eu des morts et des blessés dans son personnel. Son chef, qui est un brave, me racontait encore, dernièrement, qu'il fut poursuivi un jour, sur la route, par un avion boche qui, descendu très bas, lui tirait des coups de mitrailleuse. Ce fut miracle qu'il ne fût pas touché. Je puis dire que nombre de blessés, opérés à mon H. O. E., doivent la vie

à la rapidité avec laquelle ils nous ont été amenés par la S. S. A.

Mouy bombardé. — *7 h. 1/2* — En ce moment Mouy est bombardé. C'est le parc aux munitions qui est visé. S'il est atteint, l'H. O. E. est bien compromis. Il tombe un obus toutes les trois ou quatre minutes.

10 h. — L'H. O. E. de Mouy a été encadré par les obus et en a reçus sans avoir de grands dégâts, mais on l'évacue et nous allons recevoir ses blessés.

16 h. — Nous avons reçu tous les blessés de Mouy, 300 environ, dont 24 boches parmi lesquels deux officiers aviateurs capturés Dimanche. C'est avec du 240 de marine que les boches ont arrosé la région — ils ont envoyé 30 à 40 projectiles dont 40 °/₀ n'ont pas éclaté, heureusement pour l'H. O. E. qui en a reçu quatre ou cinq. —

Vendredi 8 juin. — *Au Mont-Haut.* — Un médecin auxiliaire qui vient du Mont-Haut nous dit que, dans ce coin là, c'est plus dur qu'à Verdun. Un bataillon de la Garde boche a été anéanti.

Maintenant nous avons vraiment toutes les crêtes du Massif.

Nous évacuons 146 couchés en moins d'une heure.

Donnons leur tout de même... un savon. Un officier aviateur boche me dit qu'il est bien ici, mais qu'il ne peut se laver, faute de savon. Je lui en fais porter un pour lui, et un autre pour ses camarades de captivité. Le porteur de mes petits cadeaux y ajoute, malicieusement, un numéro du « Petit Parisien » qui relate la victoire des Anglais à Messines, en Belgique, où ils ont fait 7000 prisonniers. Le geste n'est pas très noble, mais combien humain !

Dimanche 10 juin. — Le général C^t la N^me division vient voir ses blessés à l'H. O. E. Il les embrasse tous. C'est un bon chef certainement, et un homme d'une courtoisie remarquable.

Décorations in extremis. — Je continue à décorer des blessés de la médaille militaire quand cela m'est demandé et quand les médailles m'arrivent à temps — et je dois dire que les états-major font diligence. — Certaines fois les chefs de corps délèguent un officier, porteur des insignes, avec mission de les remettre, eux-mêmes, aux intéressés. C'est parfait, mais je ne sais pour quelle cause, les officiers décorateurs arrivent toujours très tard à l'H. O. E. Il fait souvent nuit quand ils se présentent. Il faut, alors, les conduire, avec une lumière, dans la salle du blessé, réveiller celui-ci quand il dort, et cette procession de l'officier décorateur suivi d'un porteur de fallot, dans une salle obscure, ressemble, pour le blessé mal réveillé ou obnubilé par la fièvre, bien plus à une parade d'enterrement qu'à une parade de décoration. C'est pour le coup que le malheureux entrevoit, derrière la croix d'honneur, la croix de bois ! Quand je décore moi-même, je procède tout autrement ; c'est en plein jour, et après m'être assuré qu'il est bien réveillé, que je remets au poilu sa récompense, et je me fais toujours accompagner par un ou deux de mes camarades pour lui faire honneur.

Lundi 11 juin. — Il pleut « cats and dogs » comme disent les Anglais, et le Médecin-Inspecteur Laniece, qui est en visite à l'H. O. E., est bloqué, avec moi, dans une baraque inondée et entourée d'eau de tous côtés. Il se sauve sur des planches.

Le calme ? Notre front redevient relativement calme.

Les blessés diminuent. On va nous retirer des infirmiers, et, probablement aussi, des équipes chirurgicales, et il faudra... attendre, toujours attendre... les événements et... la fin !

Il est plus dur de tenir contre *rien* que contre les obus !



Période d'inactivité

Jeudi 14 juin. — Nous sommes informés que les boches ont l'intention de nous envoyer des avions en grand nombre. Madon, qui est dans notre secteur, va avoir du travail. En attendant, on établit, tout près de nous, des postes de canons et de mitrailleuses contre avions.

On s'intalle ! — Ceci est navrant ! Notre excellent Médecin-Inspecteur nous pousse à faire des travaux dans notre hôpital comme si nous allions y rester des années ! Et la marche en avant, bonnes gens,

pour quand est-ce ? Si on parlait un peu de faire ses paquets, au lieu d'installer le chauffage central pour l'hiver ?

VENDREDI 15 JUIN. — *Enervement et lassitude.* — Il est évident qu'il y a, en ce moment, des signes d'énervement et de lassitude parmi les gens de l'intérieur, et aussi chez les poilus. Il y a même plus, et l'incident suivant donne la note du mauvais esprit de certains soldats :

Un train passe, bordant notre hôpital. C'est une batterie de 155 court d'artillerie lourde qui est transportée en Argonne. Le train est arrêté. Je cause avec les artilleurs. Je donne une poignée d'herbe fraîche à leurs chevaux. On sent que les hommes en ont assez, mais il sont *encore* disciplinés. Ils m'appellent : mon commandant...

Un autre train suit. C'est un train de permissionnaires. Quelle différence ! On sent le relâchement de toute contrainte. Ils sont avinés. En passant l'un d'eux me crie : « Eh ! vieux frère, viens boire un verre ! » Un autre me jette : « Eh ! vieux c.. ! »

Je ne commente pas, mais je pense à mon fils, qui est parti pour se battre, volontairement, à dix sept ans ; je me revois, moi-même, simple chasseur au 12e en 1880, parlant à un maréchal des logis les mains dans le rang et les talons joints !

Quantum mutati... !

Je fais demi-tour ; je tire de ma bouffarde de grosses volutes de fumée que j'envoie rageusement vers le ciel. Dans notre Salle d'opérations n° 1, un boche, auquel Girod allait amputer la cuisse et qu'il prévenait de son intention, répond simplement : « *C'est pour la patrie* ! »

SAMEDI 16 JUIN. — *Mouy rebombardé.* A 17 heures les marmites recommencent à tomber sur Mouy. Le village en reçoit sept, près de la mairie et près du Q. G., rien sur l'hôpital.

Un vieux territorial — encore — brancardier au poste de secours, est touché par un éclat au crâne. On nous l'amène, Girod l'opère, il ne s'en tirera pas. On me montre l'éclat qui le frappa, un gros éclat de 240 sur lequel restent attachés des fragments de tissu osseux, du sang, des cheveux blancs, de la brique et de la marne !

DIMANCHE 17 JUIN. — J'ai besoin de briser mes nerfs. Je monte à cheval à 5 h. 1/2 ; je rentre à 8 heures. Il fait une chaleur torride : + 32° !

Les Américains tiennent leur promesse : ils nous envoient une Caisse contenant pour plus de 3000 francs d'instruments.

Avion boche à 14 heures.

MARDI 19 JUIN. — Grosse canonnade toute la nuit. Ce matin je distribue *trois croix de guerre* à des blessés légers avant de les embarquer dans le train d'évacuation. J'ai déjà accroché, moi même, depuis le 17 Avril, aux blessés de l'H. O. E. : 29 médailles militaires et 1 légion d'Honneur. D'autres médailles ont été remises par des officiers d'Etat-major délégués par leurs généraux.

« *Avé le masque* ». — Je fais faire aux Infirmiers des conférences et des exercices sur les gaz. C'est le Pharmacien Bézieux qui parle sur ces sujets brûlants « avé l'açent » du midi qui caractérise son verbe. Les hommes passent, tous, dans la chambre chlorée « avé

le masque » bien ajusté. Je passe le premier pour leur donner l'exemple, et il est certain qu'avec un bon masque on ne sent rien. Mais surtout, clame Bézieux, « ne *posez pas* le masque avant d'être sorti de la chambre à *gasss*. » C'est le masque Tambuté, modèle n° 2, que nous avons, et il est bon tant que la compresse intérieure n'est pas devenue « rouge brun ».

Vendredi 22 juin. — La pluie a repris, le temps est devenu presque froid. Nous passons de 35° à 12°. La voilà bien la logique des choses !

Des blessés nous arrivent du Téton où le combat a été rude.

Dimanche 24 juin. — *Un avion boche tombe en flammes sous mes yeux. Son pilote flambe comme une torche.* C'est un tableau de guerre impressionnant qui s'est déroulé aujourd'hui devant mes yeux :

A cheval à 5 h. 1/2 avec Clarence, mon fidèle co-équipier, et Regins un bon gros aide-major, bon vivant, accoucheur à Paris et chirurgien consciencieux d'équipe B à Saint Marc. Nous avons l'ambition de pousser le plus près possible des lignes dans la direction de Souain. A 8 heures, sur la route de Souain, nous sommes presque seuls. Cela tape en l'air de tous les cotés. Des tirs contre avions, français et boches, font éclater des blancs et des noirs à droite et à gauche de la route. Tout à coup nous entendons, sur notre gauche, le tac-tac des mitrailleuses Il y a, en l'air, un combat d'avions et, de suite, *un avion en flammes* descend en vrille, semblant encore guidé par une main vivante. Nous le voyons nettement, brûlant lentement, malgré la clarté du soleil.

Mais quelque chose se détache de l'avion qui tombe. Est ce une partie de l'appareil ? — Non ! c'est un aviateur qui se jette dans le vide, flambant, lui aussi. Et nous nous demandons : Est-ce un français ? Est-ce un boche?...

Cruelle énigme... bientôt résolue : C'est un boche, car un autre avion suit, dans sa chute, celui qui tombe et l'observe en faisant des ronds... et celui là ne peut être qu'un français, puisqu'il cherche à atterrir pour contempler son œuvre...

Nous avons vite fait de changer d'itinéaire, et, nous guidant sur la fumée de l'avion boche, qui est tombé derrière un petit bois et qui continue à brûler, nous piquons droit sur ce point de repère à travers les champs... nous passons devant l'entrée des boyaux qui montent aux lignes, d'autres tirs contre avions semblent nous suivre de près ; sur la route de Rougery nous rencontrons des poilus ramenant six boches qu'ils viennent de cueillir. L'avion boche est tombé plus loin que nous le supposions ; il est, nous dit-on, derrière le bois 107, et il continue à brûler... Les deux aviateurs sont à cinq ou six cents mètres l'un de l'autre et à la même distance de l'avion...

Et, en effet, nous trouvons le premier aviateur en avant du petit bois. Il est tombé mort ou est mort en tombant. C'est un beau gars ; sa figure conserve un aspect calme et ne manque pas de noblesse. Il est sur le dos, le bras gauche étendu, la main crispée. Sa jambe droite est raccourcie de trente centimètres ; son fémur a dû lui rentrer dans le ventre. Nous remarquons qu'il n'a plus un poil sur la figure, qui a été grillée tout en restant rosée. Nous admirons ses bottes de cuir rouge et ses fausses bottes de fourrure. Il est vêtu comme en hiver...

En dedans de moi je salue cet homme qui, certainement, était un brave... et nous allons vers l'avion qui brûle encore et qui faillit tomber sur une baraque du camp des Echelons. De l'avion il reste bien peu de chose ; nous recueillons, cependant, quelques reliques : un bout detoile, un bout d'aile...

Nous sommes bombardés. — Mais nos aventures ne sont pas terminées : pendant que nous contemplons l'oiseau néfaste, entourés d'une centaine de poilus accourus du camp... pour voir, nous entendons un éclatement : pschiiii...t...flac ! Et, instantanément, nous voyons des poilus s'aplatir et d'autres prendre leurs jambes à leurs cous. Nous sommes tous les trois à cheval. Pensant que c'est une bombe, non utilisée, de l'avion, qui éclate, nous nous écartons un peu... Mais un second éclatement se produit dans le petit bois et nous voyons la fumée... Plus de doute, ce sont les boches qui nous envoient des obus... Alors nous comprenons. Ces gens là pensent à tout : Il y avait plusieurs avions boches en l'air; voyant tomber un des leurs, l'un deux a télégraphié, par sans fil ou par signaux, à une batterie boche, de tirer sur l'endroit où le camarade était tombé, pensant, avec raison qu'il y aurait, là, un rassemblement de ces cochons de français !

C'est le coup du photographe... Nous, cochons de français, n'y aurions pas pensé !.....

Les obus continuent à tomber sur le bois 107 et l'heure passe... Nous prenons la route et rentrons avec nos trophées. A 10 heures 1/2, nous sommes à l'H. O. E. = 40 kilomètres parcourus, cinq heures de cheval sans fatigue, et une matinée inoubliable dans sa triste grandeur.

Lundi 25 juin. — *Flots d'harmonie.* — Après le dîner l'infirmier Boré, qui est un violoniste distingué, nous régale d'une heure de violon. Il joue fort bien et a une mémoire musicale extraordinaire, car il joue tout ce qu'on lui demande, sans musique. Un autre de nos infirmiers, le caporal Beydts de Bordeaux, est aussi un musicien de bon goût. Il chante agréablement et, surtout, spirituellement, et s'accompagne au piano.

Enfin nous possédons encore un artiste, et un très bon artiste, en la personne de Lacan, l'aide radiologiste, ancien acteur à l'Odéon.

Avec de tels éléments nous allons pouvoir organiser des divertissements musicaux et artistiques pour nos blessés et pour nous, et cela rompra un peu la monotonie des longues soirées et des longs Dimanches.

Mardi 26 juin. — *Jusqu'où peut aller la soif d'un poivrot* : Un soldat ivre, qui entre dans notre Bureau d'évacuation, regarde autour de lui : « Y a rien à boire ici ? » — Il voit un flacon rempli de colle, le saisit et l'ingurgite... !

Mercredi 27 juin. — *L'H. O. E. nouvelle formule.* — Je transforme encore l'organisation de mon H. O. E. Nous nous installons pour faire l'hospitalisation de malades et de blessés tout en restant prêts à faire, instantanément, de la grande évacuation, si besoin était. C'est la formule nouvelle. Le Général en chef désire avoir des formations sanitaires prêtes à fonctionner immédiatement au point de vue matériel, et organisées de telle sorte qu'il n'y ait que du personnel à y envoyer. Cela répond, évidemment, aux besoins et aux nécessités du moment dans cette guerre longue où l'on

a eu le temps de fabriquer du matériel-objet, pendant que le matériel-humain fondait sans pouvoir être numériquement remplacé.

L'heure des avions. — De 6 à 7, le soir, au moment où nous nous dirigeons vers la popote, c'est l'heure des avions. A ce moment nous en voyons des quantités : chasseurs, cages à poules, coucous, rentrent dans leurs camps et passent au dessus de nous, les uns très haut, les autres, ceux de Mouy dont le camp nous borde presque, très bas.

Ceux qui rentrent des lignes et vont au repos — les as, les chasseurs Nieuport ou les S P. A. D. — font, généralement, avant de rentrer, des galipettes dans l'air, et manifestent ainsi, surtout lorsqu'ils ont descendu du boche, leur satisfaction aux camarades. Ce soir, j'en ai vu un qui faisait des séries de loopings, des virages sur l'aile, des retournements en tonneau, des feuilles mortes. C'était fantastique.

Les cages à poules, avions lourds de réglage ou d'observation, sont, généralement, plus calmes.

Vendredi 29 juin. — Pluie et orage. — *Mouy* a été rebombardé, hier, et a reçu six gros obus. Il n'y a pas eu de blessés. Je persiste à croire que les grosses marmites sont moins dangereuses pour le personnel que les bombes d'avions.

Départs. — Un de mes plus jeunes et de nos meilleurs chefs d'équipe chirurgicale nous quitte.

Totland va partir, aussi, sur sa demande, comme médecin de régiment. Je l'approuve ; si je n'avais que trois galons, je ferais comme lui. Totland est courageux; il fera certainement un bon médecin de régiment. Mes effectifs se réduisent, mais l'H. O. E. compte encore

32 Officiers, et comprend 4 Ambulances et 3 Sections d'hospitalisation.

DIMANCHE 1er JUILLET. — Le temps est gris et frais. Il fait + 16° et il y a eu 33° au mois de Mai ! La logique continue à régner partout !

Les premières troupes américaines ont débarqué en France le 28 Juin. Qui peut douter de la victoire aujourd'hui ? Les Yankees vont remplacer les Russes déficients. En attendant, les boches font un gros effort sur la Meuse à Avocourt, à 304 et au Mort-Homme. Ils se pressent pour nous démolir avant l'arrivée des Américains.

Nous recevons plusieurs « *blessés par accidents* » : doigts enlevés par explosions de détonateurs, coup de pied de cheval etc... Le roi Pinard ne me semble pas étranger à ces accidents.

Concert. — Après dîner séance de chant et de violon. Nous avons découvert un nouvel artiste : le caporal infirmier Féroux, brave garçon très allant et très gai, qui chante des chansons Montmartroises. Il a une façon tout à fait drôle de laisser tomber son calot en se trémoussant et il nous amuse franchement. Un autre infirmier chante des morceaux de Mireille et de Carmen avec un succès moindre.

JEUDI 5 JUILLET. — *Notre théâtre* ! Toujours dans le but de divertir nos blessés, nos malades, et aussi nos infirmiers, j'ai autorisé la transformation en Salle de concert et de théâtre d'une de nos baraques inutilisée en ce moment. C'est une baraque Adrian. Elle a été rapidement ornée, avec les drapeaux des Alliés. Les blessés assis, et même les blessés couchés, pourront

assister aux spectacles, un plan incliné pouvant supporter des brancards ayant été aménagé sur les côtés par nos menuisiers. Des bancs, dans le milieu, seront réservés aux autres spectateurs.

L'inauguration a eu lieu aujoud'hui par un Concert, donné avec le concours d'une musique d'Infanterie, par notre troupe d'artistes qui devient, dejour en jour, plus homogène sous l'impulsion intelligente de Beydts secondé par Boré.

Vendredi 6 juillet. — 15 heures — Ce qui tombe sur le *Mont-Haut*, en ce moment, est formidable. La crêteet le versant sud disparaissent sous les nuages d'une fumée grise, jaune et noire. Des gerbes énormes s'élèvent vers le ciel. Je crois que nous recevrons des blessés cette nuit.

Cantonnements. — Le grouillement d'un cantonnement de vrais poilus qui « en descendent » est toujours curieux à observer. Je me disais cela, ce soir, en revenant d'une petite promenade pédestre, par le village de Saint-Marc, où cantonne, en ce moment, un excellent régiment de Bretons qui revient des lignes et tient le secteur de Champagne depuis longtemps.

On voit, tout de suite, dans un cantonnement, si le régiment qui l'occupe est discipliné ou ne l'est pas. Les hommes de ce régiment saluent (! !) ; on ne voit pas d'ivrognes. Les poilus sont gais, mais modérément bruyants. Beaucoup sont groupés dans les granges, ou sous les hangards, avec les paysans. D'autres lisent le journal à côté des vaches dans lesétables... Certains sontcouchés surl'herbe, au bord de la rivière, et dans les champs voisins, par groupes de trois ou plus.

D'autres enfin, déambulent dans le village les mains dans les poches... tous ont un aspect propre.

Voilà le tableau d'un bon régiment.

Samedi 7 juillet. — Nuit fraîche — Belle journée, soleil. —

Échange de petits cadeaux. — Le lieutenant colonel du régiment cantonné à Saint-Marc vient me voir. C'est un charmant homme. Je lui offre... *un bain*, cela lui paraît appréciable. Il m'offre sa *musique*... Échange de petits cadeaux...

Dimanche 8 juillet. — *Les hirondelles et les chevaux.* Dans le cours d'une promenade à cheval, ce matin avec un camarade, nous avons été suivis pendant plusieurs kilomètres, par toute une compagnie d'hirondelles, volant, tournant autour de nos chevaux et leur passant sous la tête avec des mouvements du plus gracieux effet. Les hirondelles aiment les chevaux et les suivent. Cela tient, peut être, à ce que beaucoup de ces oiseaux ont leurs nids dans des écuries. Une autre explication, cependant, m'a été donnée, qui me paraît très vraisemblable, sur les causes réelles de *l'accompagnement* des chevaux par les hirondelles pendant les journées chaudes de l'été, dans les champs et à la campagne : On a remarqué, qu'autour de la tête des chevaux, de nombreux moucherons voltigent, suivant, eux aussi, les nobles bêtes pour se poser sur leurs naseaux et près de leurs yeux, surtout quand il fait chaud. Eh bien ! les hirondelles font la chasse aux moucherons, tout simplement, et s'en régalent. Ce qui prouve une fois de plus, que les plus gracieuses actions des bêtes, comme celles des hommes, sont presque toujours commandées par un intérêt personnel C. Q. F. D.

Mercredi 11 juillet. — *Encore bombardés* !

La nuit dernière fut superbe et agitée : par un splendide clair de l'une, de minuit à 3 heures, des bombes d'avions sont tombées autour de nous. Quel vacarme ! La voie du chemin de fer qui était, très probablement, le but cherché, a été copieusement encadrée. Le terrain situé entre Saint-Marc et Grandpierre a reçu cinq ou six torpilles faisant des entonnoirs de 5 mètres de diamètre sur 1 m. 50 de profondeur.

A Marneville deux pharmaciens ont été tués par une bombe d'avion.

A 19 heures la D. S. S. nous téléphone d'avoir à nous préparer à recevoir des blessés demain. Dès 23 heures il nous en arrive venant du « Casque ».

La nuit est claire. Des avions à nous, éclairés avec une lanterne à feux bleu et rouge, patrouillent et ressemblant à des étoiles ambulantes.

Jeudi 12 juillet. — *S. S. A. Russe*. — Une S. S. A. russe nous arrive : petites voitures Ford que j'aime moins que les nôtres, mais qui passent partout.

Vendredi 13 juillet. — *Une nouvelle nuit de bombardement*. — Vers 23 heures, hier soir, cela a commencé : projecteurs, avions français faisant des signaux dans le ciel, mitrailleuses tirant de Mouy, 75, de Marneville, bombardant la lune... puis ronflement d'hélices suivis d'éclatements tout proches.

A 23 heures 1/2, la gare nous téléphone pour nous demander si nous n'avons pas « pris », car on a vu des éclatements dans notre coin.

Trois grosses détonations secouent nos lits. Il y aurait une bombe éclatée au passage à niveau de notre

front sud, une autre près du petit bois, et deux non éclatées près du dépôt mortuaire.

Hier c'était à notre droite ; aujourd'hui c'est à notre gauche.. .. à la prochaine !

Pour demain 14 Juillet nous organisons une fête dont voici le programme :

1° Le matin, distribution de divers objets utiles et agréables, aux poilus.

2° Concours de décoration de Salles. — Prix aux infirmiers-majors des Salles les mieux décorées —

3° A 14 heures Concert et Théâtre, par toute la troupe des infirmiers et artistes.

Et maintenant les boches sont invités... à nous, f... la paix demain. Mais je pense qu'il feront le contraire.

Samedi 14 juillet. — *Saint-Marc bombardé.*

Nuit agitée. A 22 heures 1/2 hier soir, un avion boche volant très bas et très vite, nous charge et lance 3 bombes sur le village.

On nous amène six soldats d'un régiment qui était arrivé à 20 heures, plus un gendarme et deux civils blessés. Deux soldats meurent le crâne ouvert. D'autres bombes tombent autour de nous. C'est un charivari formidable.

Pendant ce temps les canons tirent sur les avions dans le demi-noir. Nous entendons les bombes et les obus siffler, les mitrailleuses crépiter.

Des malades s'engoufrent dans nos tranchées, d'autres fuient vers le petit bois. L'équipe Girod continue à opérer dans la baraque de la radio. Puis Girod opère les blessés amenés de Saint-Marc. Je l'aide et fais la compression de la sous-clavière à un soldat qui a le bras broyé et l'humérale coupée.

Nous allons et venons dans le noir, les salles d'opérations étant seules éclairées. C'est le bombardement par avions le plus impressionnant que nous ayons eu à ce jour.

Couché à 2 heures du matin.

Un aviateur tué. — Cette nuit une bombe d'avion a tué un aviateur au parc d'aéros de Mouy. J'ai vu la bombe éclater de mon bureau. Cet aviateur était un de *nos clients* et venait souvent faire des loopings au-dessus de l'H. O. E. pour nous témoigner sa sympathie. Il a été tué étant aux W. C. !

Nos divertissements. — Malgré les bombes et malgré les deuils, malgré les plaies, les crânes ouverts et les morts, il faut fêter le 14 Juillet ! Nous n'y manquons pas : le rire et la bonne humeur succèdent vite aux larmes, et c'est encore là l'image de la guerre.

Le programme arrêté a donc été scrupuleusement suivi :

1° Ce matin à 9 heures j'ai donné, aidé de Thibault, à chaque Infirmier-major, un lot de petits cadeaux pour tous les blessés et malades. On tirera au sort, dans chaque salle, les pipes, couteaux, peignes, brosses à dents, blagues à tabac, etc. et les hommes pourront échanger leurs lots, ensuite, si une pipe échoit à un non fumeur etc. Des cigarettes et du papier à lettre sont de plus, distribués à tous ceux qui en veulent.

2° Après le déjeuner nous avons eu le concours de décoration des salles. Les infirmiers ont décoré très gentiment leurs salles, intus et extra, avec des fleurs des champs. Nous donnons des prix : porte-cigarettes, porte-feuilles, stylos, achetés avec l'argent d'une collecte faite auprès des officiers, de l'H. O. E.

3° Le Spectacle — concert et comédies — donné dans

notre Salle de théâtre a été très réussi. Sous l'impulsion de mon gestionnaire Thibault, qui s'entend à dénicher les compétences et qui a trouvé : Architecte, brosseur de décors, perruquier, artistes etc. nos infirmiers ont installé un *vrai Théâtre*, avec scène, décors, rideau, coulisses, rampe électrique, et même souffleur !

L'orchestre est composé d'un piano et d'un violon. Et *notre troupe* a joué deux pièces, tout simplement : *M. Badin*, de Courteline, et *Loriot*, de Devilliers. L'interprétation a été bonne pour un début. Lacan a remporté, bien entendu, le plus gros succès, et ce fut justice. Un programme, illustré, corsait l'intérêt de la fête qui ne manqua de rien, pas même du bruit du canon lequel tapa très fort pendant toute la représentation, donnant à nos réjouissances l'estampille guerrière dont elles étaient dignes. Pour clore officiellement la journée, l'aide-major Pontet chanta, d'une voix chaude et sympathique, une Marseillaise que n'aurait pas désavouée Chenal..... ...

Après quoi nous reçûmes des blessés d'artillerie, car les boches, ainsi que je l'avais prévu, tiennent à ce que notre jour de fête ne manque pas d'être, comme tous les autres, un jour ensanglanté !

Dimanche 15 juillet. — D'assez nombreux blessés, dont deux boches, nous sont arrivés dans la nuit qui a été calme, à part cela, grâce au temps couvert et à la pluie. On a pu dormir un peu. C'est encore sur le Téton que s'est porté notre effort.

A 16 heures, nous avons reçu 200 blessés dont 79 boches qui sont de très beaux hommes.

A 21 heures, il y a 500 prisonniers allemands au camp ; parmi eux plusieurs officiers gourmés et arrogants.

Lundi 16 juillet. — *L'H. O. E. de Marneville bombardé.* — Des avions ont passé au-dessus de nous cette nuit se dirigeant vers Marneville qu'ils ont bombardé

L'H. O. E. 38 n'a pas été épargné. Il y aurait des morts et des blessés. Les avions boches deviennent plutôt gênants. Mon personnel s'énerve un peu, les blessés et les malades aussi. Un de mes aide-majors, qui crânait le plus, commence à dire qu'il est plus malsain d'être ici qu'en avant ou en arrière. En avant il y a des abris partout. Ici, en fait d'abris, nous n'avons pour nous protéger, que le toit de nos baraques recouvert de carton bitumé. Les artilleurs et les poilus craignent plus les bombes d'avions que les marmites. L'officier qui commande la S. S. A., qui est brave et qui va souvent dans les lignes, voulait, l'autre soir, faire coucher tout le monde à plat-ventre, à la popote, parce qu'il y avait du boche en l'air !

J'ai fait la remarque que, pendant les bombardements auquel nous avons été exposés depuis quelque temps, les officiers les plus « émus » étaient les jeunes. Quant aux boches qui sont dans nos salles, en traitement, c'est bien simple : quand ils entendent leurs propres avions passer au dessus de nos têtes, ils sont pris d'une frousse épouvantable : éteignez les lumières, clament-ils ; tirez-leur des coups de mitrailleuses ! On voit qu'ils connaissent leurs frères et qu'ils ne pensent pas être à l'abri de leurs coups, parce qu'ils sont dans une formation sanitaire couverte par la Croix de Genève !

Trois Saucisses en flammes. — 13 heures 15. — Une de nos Saucisses vient de tomber en flammes sous nos yeux. Je n'ai pas vu l'observateur descendre en parachute.

13 heures 45 — C'est la série ! une deuxième Saucisse à nous, qui était à gauche de la première, tombe en flammes elle aussi. Je ne vois pas de parachute s'en détacher.

Quelques minutes après une troisième Saucisse est atteinte également. Je vois le parachute blanc descendre, lentement, dans la fumée du ballon qui brûle.

Ainsi donc, en 35 minutes, un aviateur boche, le même probablement, nous a incendié trois ballons d'observation. C'est du bon travail que les prisonniers du camp contemplent — hélas — avec le sourire !

Mardi 17 juillet. — Le bataillon de Chasseurs à pied qui nous envoie des blessés est l'ancien bataillon de Driant. Les officiers disent que Driant était... épatant ! Il a voulu rester, sur la position qu'il défendait, le dernier. Ces mêmes officiers, qui s'y connaissent, disent : « Moronvilliers est bien plus dur que la Somme, mais un peu moins dur que Verdun, guère moins ! »

Evacuations. — Nous avons repris nos évacuations et avons eu, en deux jours, trois trains qui nous ont pris 400 blessés. Cela a flotté un peu, faute de méthode. J'ai grogné.....

Vendredi 20 juillet. — Je reçois ma permission nouveau-modèle : papier vert pour la province, rose pour Paris. J'espère rejoindre ma famille en Bretagne mardi.

Lundi 23 juillet. — Nombreux avions cette nuit au-dessus de nous. Mais que m'importe. Je fais ma valise avec entrain. C'est à peine si j'écoute Thibault m'infor-

mant qu'un médecin a été tué, hier, à l'Ambulance 92/72 au Petit Gourmelon, et que cette Ambulance nous envoie tous ses blessés. Je passe le sceptre à Clarence. Demain je reverrai Paname !

Vendredi 3 août. — Me voici de retour à Saint-Marc où je trouve tout, à peu près, comme je l'ai laissé. Il a plu et il y a de la boue... déjà.

En mon absence le Médecin-Inspecteur Laniècee st venu et a trouvé nos jardins à son goût.

On nous enlève nos derniers tringlots et je perds mon ordonnance Touzé auquel j'étais habitué. Je vais le remplacer par un auxiliaire qui était tisserand près de Cholet. Il a l'air propre et doux.

Samedi 4 août. — *Mes officiers*. — Un aide-major, parti en permission, deux jours avant moi, rentre un jour après moi. C'est dans l'ordre... Je le lui fais, aimablement, remarquer.

Le Q. G. américain s'installe. Les Yankees vont prendre le secteur Saint-Mihiel-Wœvre. Pauvre France qui es dans l'obligation d'être secourue ! Quel poids auras-tu dans le monde lorsque tu auras été sauvée par les Anglo-Américains ? Et quel mélange de sang et de races suivra ton occupation par les amis et alliés ! Mais n'est-ce point ta faute, et n'as tu pas été perdue par le roi-pinard et par le Dieu-Malthus ?...

Ce soir, le pluie continue. Jacquet avec Clarence pendant qu'on répète à *notre* théâtre.

Dimanche 5 août. — *Notre théâtre*. — A 14 heures grande représentation à notre Théâtre dont la scène a été agrandie. Changements de décors comme au

Châtelet. Un décor représentant l'entrée de l'H. O. E. eut un succès des plus mérités. La représentation fut très réussie et comprit deux pièces de Courteline.

Lacan, Beydts et Féroux s'affirment comme nos meilleurs interprètes. La prochaine fois que nous jouerons, nous inviterons le M. I. Lanièce.

Vendredi 10 aout. — Il fait presque froid ce matin. — On revoit, aujourd'hui, les Saucisses boches, nombreuses, et quelques unes des nôtres moins nombreuses.

Les Monts ! C'est ainsi qu'on nomme, maintenant, dans les communiqués et dans les journaux, la chaîne des crêtes du Massif de *Moronvilliers* depuis le *Cornillet* jusqu'au mont *Sans-nom*. Partout on chante « La gloire héroïque des Monts » ! Eh bien ils sont jolis, « Les Monts », maintenant ! Jusqu'en Avril ils étaient verts, boisés et riants. Maintenant c'est le chaos, c'est l'Enfer ! Lorsqu'un rayon de soleil les éclaire, c'est, à l'œil nu ou à la lorgnette, la ruine, la désolation qne l'on perçoit ! Des entonnoirs et quelques manches à balais sur les crêtes ! Voilà tout ce qui reste de ces collines verdoyantes sur lesquelles les Boches s'acharnent comme des Vampires !

Les Monts !!!

Samedi 11 aout. — Pluie toute la nuit — Tirs de barrage en face.

Mutations. — On parle du départ possible du M. I. Lanièce, Je regretterai, certainement, cet excellent chef quand il s'en ira. En attendant, je perds un de mes meilleurs chirurgiens, Chardon, qui fit, avec Girod, le plus efficace travail chirurgical à l'H. O. E. depuis les journées d'Avril.

Quatre de mes officiers d'administration, sur huit, sont envoyés dans des formations de C. A. Parmi eux, Lechauve me manquera beaucoup, car c'était un excellent officier d'approvisionnement et un bon camarade au caractère loyal et franc.

Le M. major Cobrat. bon méridional, lettré aimable homme, heureux de vivre, s'en va aussi pour commander une ambulance en Argonne.

Ces vides seront comblés en partie, mais il est certain que l'activité de notre secteur diminue et que nous allons connaître les longues journées d'attente et de cafard, ce qui n'a rien de réjouissant.

Dimanche 12 aout. — Pour me dégourdir, je m'offre, à 6 heures du matin, une chevauchée de 38 kilomètres sur le bon Canadien que le M. major Gournet, qui est parti, a laissé à son remplaçant le M. major Bitherlen.

Or, comme Bitherlen n'est pas plus cavalier que Gournet, c'est moi qui profite du bon Canadien, cheval peu élégant, mais qui a du fond, et qui saute admirablement.

Simple et touchant. — La femme d'un de nos poilus envoie à l'aide-major qui a opéré son mari, un billet de vingt francs, dans une lettre naïve et reconnaissante. Bien entendu l'aide-major remet au blessé les vingt francs de sa femme. Mais n'est-ce pas touchant ?

Mutation sur place. — Je demande à mon M. I. de me muter sur place et de me faire passer de l'Ambulance 47/29, dont je suis toujours médecin-chef, à la 37/63 pour faciliter la paperasserie, cette dernière Ambulance étant, officiellement, gestrice de l'H. O. E.

Ainsi la 37/63 possédera en ma personne, le Médecin

chef, et, en la personne de Thibault, le Gestionnaire de l'H. O. E.

Ma demande est comprise et accordée de suite.

Le médecin-major de 2e classe Moreau devient Médecin-chef de la 47/29 et reste notre distingué syphiligraphe éventuel, doublé d'un chef d'équipe de football de premier ordre et d'un cavalier très convenable.

Théâtre. — Boré et Beydts organisent des chœurs. Le 15 aout nous allons jouer « l'Asile de nuit » de Max Maurey. J'invite Laniѐce et Lanoix à nos prochaines représentations.

Mardi 14 aout. — *Pauvres toutous.* — J'ai un gros chagrin ; mon petit-chien « Courtes pattes » qui commençait à être bien dressé, qui couchait sous mon lit sans salir ma chambre, qui accourait à mon appel, a été mordu par une chienne errante.

J'ai donné l'ordre de l'abattre d'un coup de revolver dans la tête, car je dois donner l'exemple de la discipline et les règlements sont formels. Mais Le Balch, qui est si adroit pour monter des théâtres et des baraques, a raté « Courtes pattes » qui, blessé seulement s'est sauvé vers le village. J'en suis tout bouleversé. Thibault a fait tuer sa petite chienne aussi. Je fais abattre tous les chiens suspects.

Mon pauvre chien a été retrouvé à Grandpierre et ramené ici. Il a été tué, pour de vrai cette fois, et ne souffre plus.

Preuve que, sur cette bête de terre, on passe son temps à donner de la vie et à la retirer....... comme les Corneilles abattent les noix ! !

On répète, au son du canon, les chœurs, qui vont bien. Plusieurs de nos choristes sont des infirmiers ecclé-

siastiques. Ils font d'excellents choristes et entraînent les autres. Ils chantent avec beaucoup d'entrain : « Dis moi quel est ton pays ». Ce chœur, avec l'accompagnement du canon, est d'un très bel effet. Voilà une audition que ceux de l'intérieur ne goûteront pas.

Mercredi 15 août. — A 14 heures, la représentation de « l'Asile de Nuit » de Max Maurey nous est offerte. Lacan et Roure tiennent les rôles, l'un avec maîtrise, l'autre en y mettant toute sa bonne volonté. Et c'est désopilant !

Une Revue digne des Boulevards à l'H. O. E. — Mais nos premiers succès musicaux et théâtraux ont stimulé le zèle et l'ardeur de nos artistes. Après la représentation de cet après-midi, Beydts me fait demander de le recevoir dans mon bureau. Il y vient avec Thibault et me confie qu'il travaille et prépare *une Revue* pour notre Théâtre, revue qui pourra être jouée avec l'aide de nos seuls moyens, c'est-à-dire par notre propre troupe, avec des décors brossés chez nous, des accessoires fabriqués à l'H. O. E. etc. Tout cela avec mon agrément, bien entendu, étant prêt à faire toutes corrections que je jugerais utiles, quand il m'aura lu sa pièce.

Je remercie Beydts de son désir de vouloir distraire ses camarades et nos blessés, au prix de son travail et de son sommeil, et je lui donne rendez-vous à 20 heures après le dîner, pour la lecture du premier acte de sa revue qui doit s'appeler « C'est Marant » puisque c'est la revue de Saint-Marc !

A 20 heures donc, le comité de lecture et de réception du Théâtre de l'H. O. E. composé de l'officier gestionnaire Thibault et de moi-même, auquel s'adjoint

le comité des censeurs composé des mêmes personnages, se réunit dans mon bureau, et le jeune auteur nous lit le premier acte de sa revue.

Je suis tout simplement surpris et charmé : surpris de trouver tant d'humour, d'esprit et de talent chez mon jeune infirmier dont j'avais, cependant, apprécié déjà la manière dans ses couplets sur la Porte du réfectoire ; et charmé par la facilité qui, je le sens, a présidé à la mise en chantier de ce travail important.

Je constate de suite, que tout, dans la revue, est gai, spirituel et bien amené. Il y a des couplets sur tous les faits divertissants qui se sont passés à l'H. O. E. depuis six mois, il y en a sur le bombardement de la Maison *d'Agrippine* à Marneville, bien entendu. Je fais des réserves sur un sketch ayant trait à un de nos camarades à trois galons et sur lequel j'exige des retouches, mais l'ensemble me paraît digne d'un grand succès. Beydts sera un revuiste de marque, je le lui prédis. Quant à nos grands chefs, il ne seront pas de trop pour venir goûter, s'ils en ont le loisir, ce petit régal littéraire et musical que nous allons préparer avec entrain.

Vendredi 17 aout. — Temps gris et frais. Quel drôle de mois d'août !

Les idées du Pape. — Le Pape Benoît XV a adressé aux puissances un nouvel appel à la Paix. Il est dans son rôle, mais quand il dit que *l'honneur* des armes est sauf, je ne comprends plus. Comment le chef de l'Église peut-il parler « d'honneur des armes » après les gaz, les sous-marins et les bombes de zeppelins lancées sur des villes ouvertes ?

Deux poésies. — Il vient de me tomber sous les yeux

deux poésies à l'usage des poilus. L'une est une « *Ode aux soldats de la 4e armée* » signée Comtesse de Noailles. Qu'il y ait de superbes vers et des idées sublimes au-dessus d'une telle signature, nul ne s'en étonnera moins que moi. Mais, mon Dieu, que la poésie est donc traîtresse et contraire à toute réalité quand elle s'y met ! Voyons ce que dit Madame de Noailles de nos combattants du Cornillet et du Mont-Haut :

Ils ont vingt ans. C'est l'âge ébloui et sublime
Où l'être dans l'azur est pris.
Ces corps adolescents ignorent nos abîmes :
Il font la guerre *avec l'esprit !*

... *et avec les crapouillots*, Madame la Comtesse, sans oublier les grenades et les couteaux de tranchées !

Ah ! si vous aviez vu nos salles de pansements et d'opérations le 18 avril ! !

L'autre poésie est de Paul Farnèse ; elle a pour titre « *Ode à la godasse* ». Oh ! je ne veux faire aucune comparaison entre ces deux pièces de vers écrites avec le même cœur, avec le même désir de rendre hommage à nos chers combattants, mais je retiens, quand même, comme combien exactes et combien conformes à la réalité vraie, ces lignes écrites par Paul Farnèse que je ne connais pas :

O croquenots boueux, ô mes vieilles godasses,
Héroïques sorlots, ô mes chers compagnons,
Je vous aime, et pourtant, à travers vos crevasses,
Le gel, cette nuit même, a mordu mes arpions !

Je vous aime, et pourtant vos semelles immenses
Ont l'atroce lourdeur de deux pavés de fer.
Mais que vous épargnez à mes pieds de souffrances
Quand l'âpre vent du Nord aboie après mon blair !

O mes chers ribouis, témoins de mes campagnes,
O mes « souïers » de cuir, ô mes vieux godillots,
Que ce soit les assauts à travers les parpagnes
Ou bien le patrouillage au profond des boyaux,

Vous préservez mes pieds des mille meurtrissures,
Des traîtres barbelés et des cailloux bourreaux...
Les souliers des civils sont tous des roustissures,
Mais les sorlots guerriers sont presque des héros !

. . . .

Ah ! Qu'en termes *vivants* ces choses là sont dites ! Je ne puis m'empêcher de vous applaudir, M. Paul Farnèse. Les sabots que nous avons chaussés, l'hiver dernier, ne sont que des parents pauvres des godillots de nos poilus, que vous chantez si bien, mais ils sont, tout de même, de la même famille, et ils vous remercient.

Dimanche 19 août. — *L'aide-major Ivanhoë.* — Un nouvel officier nous arrive, c'est l'aide-major Ivanhoë, bactériologiste, médecin civil au Maroc, venu en France sur sa demande, et qui est furieux d'avoir été extrait de son régiment pour être envoyé chez nous. C'est un type, grincheux, bizarre, mais un type à cran. Dès son arrivée il a grogné ; je l'ai rembaré comme je devais le faire, mais nous nous entendrons tout de même... et fort bien.

La D. S. S. me l'envoie comme bactériologiste officiel, pour faire les examens de pus que lui demanderont les chirurgiens, la suture des plaies, après nettoyage et épluchage, étant le grand dada du moment. Mais il va falloir que je lui fasse construire un laboratoire, et cela n'est pas une petite affaire.

Mardi 21 aout. — Belle journée — Un avion boche est en l'air, on lui tire dessus et un culot de 75 siffle aux oreilles de notre jardinier qui se couche et est manqué de peu.

A minuit Girod opère un artilleur ; c'est un solide gaillard qui a reçu un éclat d'obus dans la fesse. L'éclat a pénétré, de là, dans le petit bassin, perforant la vessie et l'intestin : péritonite, résection intestinale, bouton de Murphy... si le pauvre bougre s'en tire, il aura de la chance !

Mercredi 22 aout. — A onze heures 1/2, au moment du déjeuner, un avion boche sorti inopinément d'un nuage descend une de nos Saucisses sous nos yeux. Nous voyons, distinctement, le parachute blanc planer, tel un énorme albatros. C'est très beau, même de loin, mais il est clair que le *spécialiste* boche qui opère si bien est toujours dans notre secteur.

Samedi 25 aout. — Je reçois aujourd'hui dix Américains pour mes autos de la S. S. A. Je leur souhaite la bienvenue dans la langue de leur pays, ce qui semble leur faire plaisir.

Dimanche 26 aout. — Les H. O. E. et les hôpitaux situés au sud de Verdun ont été copieusement arrosés par les boches : 43 infirmières, infirmiers ou soldats en traitement ont été tués, 55 ont été blessés.

Nos américains sont, fréquemment, sur l'observatoire-réservoir d'où ils lorgnent « les Monts ». Ils promènent leurs dents dorées dans les allées de l'H. O. E. et semblent rêvasser. La baraque que je leur ai réservée comme campement n'est pas très bien tenue ;

il y règne un beau désordre qui ne me semble pas être un effet de l'art !

Parmi eux il y a un excellent pianiste qui joue des airs d'opéra avec le violoniste Boré. Je vais les entendre dans la salle du Théâtre ; je les félicite, puis leur fais jouer « Yankee Doodels » et leur air national. Ils sont très joyeux et me déclarent qu'ils sont mieux ici qu'à l'H. O. E. où ils étaient antérieurement.

Gaspillage et débrouillage. — Le gaspillage, dans cette guerre, fut formidable... C'était fatal. Ce qui me surpasse, c'est la quantité de choses que l'on commence et qu'on ne finit pas :

Des tranchées sont creusées ; on apporte du ciment et des cailloux pour faire du béton... les régiments s'en vont et on laisse le ciment se perdre à la pluie, et les sacs de cailloux en désordre près des sacs de ciment.

Heureusement, tout n'est pas perdu pour tout le monde. D'autres poilus passent et ramassent ce qui peut leur servir. C'est le système D... ! Toute une route de mon hôpital a été faite avec des sacs de cailloux abandonnés qu'un de nos sergents a été chercher près des tranchées ! Honnêtement, nous avons mis de côté les sacs vides et je les ai fait renvoyer au matériel. C'est du bon système D... Mais, à côté de cela, que de pertes, et que d'argent ayant filé sans rendement !

Dimanche 2 septembre. — A cheval à sept heures en compagnie de Clarencé, nous allons d'une traite, par le camp national et la voie Romaine, jusqu'à la Pyramide de B..., à trois kilomètres de nos anciennes lignes. Nous laissons nos chevaux au Camp de la Pyramide n° 1 où nous visitons les *Cagnas*. Très curieuses, les petites Cagnas enfouies dans la terre, avec leurs cou-

chettes en treillages et fils de fer, nids à *totos*, et leurs cheminées de fortune. Des bouts de chandelles, des détritus de toutes sortes traînent encore dans les coins. Le Camp est entouré de trous d'obus. C'est aussi réel qu'au Cinéma !

Nous allons à pied jusqu'à la Crête. Nous voyons la Pyramide démolie et renversée par les boches. Sur la pierre nous distinguons encore l'Aigle impériale et deux Inscriptions : sur une face on lit :

« Chaussée Romaine réparée en 1861 »

sur l'autre :

« Quartier Impérial à 5 kilomètres, 1. »

Le quartier impérial est le Camp national actuel.

De ce point nous avons une vue superbe : à notre gauche s'étale la Montagne de Reims avec ses villages enfouis dans la verdure. A nos pieds la vallée, avec, dans le fond, Reims et la Cathédrale qui s'estompe dans la brume du matin. Vers la droite nous voyons le piton de Nogent l'Abbesse qui est, encore, hélas ! le grand observatoire des boches sur notre secteur. Enfin très rapprochés, le Cornillet, le Mont-Blond, le Mont-Haut, nous offrent, à l'œil nu, leurs entonnoirs, leurs pistes et les lignes de tranchées.

Devant nous les bois abritent notre artillerie qui nous donne une petite sérénade. Nous avons dépassé la ligne des Saucises qui sont, maintenant derrière nous. Un de nos avions fait des ronds autour d'elles pour les protéger. Les boches le canardent « au noir ». Mais le temps passe, nous reprenons nos chevaux et abattons nos quinze kilomètres de retour en 1 h. 20.

Lundi 3 septembre. — Temps frais et brumeux.

Nouveaux gaz. — Après nous avoir envoyé des gaz

chlorés et bromés : *Palite*, *bromacétone*, *chloropicrine*, gaz lacrymogène, oxyde de carbone etc., les boches nous servent, maintenant, du *Sulfure d'éthyle dichloré* contre lequel les masques sont, dit-on, impuissants Ce gaz s'attache aux vêtements, à la peau, aux muqueuses, et c'est tout un nouveau traitement qu'il faut instituer pour le combattre. J'ai dû préparer 200 lits, dans mon hôpital, pour recevoir des gazés éventuels. On s'attend, sur notre secteur, à une attaque par les gaz et notre artillerie cherche à détruire les appareils installés dans les tranchées boches. Plusieurs batteries de 155 vont s'occuper de ce travail. Quant à moi je prépare mes salles et mes appareils à oxygène, ainsi que les solutions de bicarbonate de soude destinées aux lavages de la peau et des muqueuses, sans oublier les pulvérisateurs à eucalyptol.

Ce soir, à 22 heures, la nuit est claire et des tirs contre avions se déclenchent pendant qu'au Théâtre notre troupe répète la Revue « C'est marant ». Le voilà bien « le Théâtre de la guerre » ! Nous l'avons réalisé sans tralala, pour nous distraire, tout simplement, et, comme insecticide, comme anti-cafard, nous pouvons le dire : Notre théâtre est un peu là !

Mercredi 5 septembre. — On nous a amené, cette nuit, un lieutenant boche gravement blessé, pris au Téton. Il a un petit éclat intra-crânien qu'enlèvent très adroitement deux de mes jeunes chirurgiens.

Décès sous chloroforme. — Un pauvre gosse de la classe 17, amputé de la cuisse, est mort, ce matin, sous le chloroforme. C'est le premier cas de ce genre qui nous arrive ; puisse-t-il être le dernier ! Le chirurgien qui opérait est navré, mais il n'a commis aucune faute

et je lui montre que j'en suis convaincu par une bonne parole.

Le Général en Chef tient beaucoup à ce que tout soit prêt, dans les formations sanitaires, pour recevoir les gazés et il nous envoie un Médecin Principal, spécialiste ès-gaz, pour inspecter notre installation. Nous sommes fin-prêts depuis plusieurs jours et le Médecin Principal se déclare très satisfait. Il m'affirme, en s'en allant, que les masques que nous possédons sont efficaces contre les nouveaux gaz.

Lundi 10 septembre. — En relisant « la Veine » d'Alfred Capus, je trouve que c'est une des plus belles pièces qui soit. Il n'y a pas un seul personnage qui mérite l'épithète de « dégoûtant ». Quelle exception ! Et il y a des choses qu'on voudrait avoir écrites soi-même tellement « On les pense », comme cette perle : « Il y a une certaine catégorie d'actions que, pour arriver à un but, quel qu'il soit, je ne pense pas que je commette jamais. Ce sont celles qu'on n'ose pas discuter avec soi-même, dont on ne peut pas se tirer avec de la blague, et qui pourrissent au fond de nous en nous laissant, toute la vie, une sale odeur ». Ah ! si tous les hommes faisaient leur cette maxime et cette pensée !

Les boches continuent à bombarder les formations sanitaires. A *Vadelaincourt*, l'H. O. E. a été détruit et le Médecin-chef tué avec un de ses chirurgiens.

Trois des équipes chirurgicales qui m'avaient été enlevées pour aller dans la région de Verdun me reviennent. Voir la joie de ces six jeunes chirurgiens est un plaisir dont je me régale. Certes, disent-ils, le pays dont nous venons est plus beau que le bled de Saint-Marc,... mais le reste ! !

MERCREDI 12 SEPTEMBRE. — Je m'y attendais ! Je reçois l'ordre de réinstaller 200 lits pour le traitement



PÈRE ET FILS.

de la syphilis, de la gonococcie compliquée et de la peau. 200 lits de spécialités, 200 lits pour les gazés plus la médecine, plus la chirurgie, c'est beaucoup. Je

ne dis pas que c'est trop. Cela ne fait rien, du reste, bien que mes baraques en bois ne soient pas élastiques « on étalera » !

Agréable visite. — Mon cher petit aspirant, retour de permission et en route pour son secteur, vient me voir. Il descend du train de Marneville, bien portant et joyeux. Je suis heureux !

Je lui fais visiter l'H. O. E. Il admire les fleurs, notre théâtre. Mes camarades lui font un accueil charmant ; nous dînons gaiement à la popote. Après le dîner il assiste à l'arrivée de plusieurs blessés du Casque, puis à une répétition de notre Revue qu'il trouve désopilante. Il apprécie le lit que je lui offre et nos baraques plus confortables que le tunnel du Mort-Homme et les trous d'obus de la cote 304 dont il fut dernièrement locataire. Je le crois sans peine...

Jeudi 13 septembre. — J'ai confié mon fils à deux camarades qui lui ont fait faire une petite promenade d'exploration dans les bois environnants. Il s'en va maintenant vers son devoir. Nous avons, en nous quittant, lui l'enfant, moi le vieux, les mêmes pensées.

Dimanche 16 septembre. — Brouillard, temps froid et humide dans la matinée. A onze heures le soleil se lève et daigne éclairer notre fête. Nous lui en savons gré, car c'est aujourd'hui, que nous donnons, à 14 heures, la première de notre Revue : « C'est marant ».

Une première à l'H. O. E. — A treize heures 1/2 tout est prêt à notre Théâtre, et la Salle sera trop petite pour contenir nos invités. Les blessés couchés ont été amenés sur des brancards et installés sur le lit de

camp latéral. Notre fête est leur fête. Les autres malades s'entassent sur les bancs du milieu. Quelques bancs sont réservés aux officiers de l'H. O. E. et aux invités de marque, parmi lesquels le Médecin Principal Lanoix et un Médecin divisionnaire occupent les deux et seuls fauteuils que nous possédons, extraits de mon bureau.

Un nombreux groupe d'officiers et de médecins des formations voisines, des employés de la gare, des civils du village, des femmes et des enfants de Saint-Marc, complètent le lot imposant des spectateurs. Notre salle est pleine à craquer, nous allons être obligées de refuser du monde. Quelle recette, grands Dieux, si, au lieu d'être à portée du canon des boches, nous opérions sur les Boulevards, à Paname, ou à la Canebière !

Ce fut un succès « Kolossal » ! Lacan fut exellent dans tous ses rôles. Grimé est habillé en femme sous les traits de *Madame Agrippine*, il souleva l'enthousiasme unanime, et les bravos crépitèrent comme les tactacs des mitrailleuses pendant les soirées à avions.

Féroud, bien que malade, fut très bon. La vérité est que le second acte de la Revue de Beydts pourrait être joué sur n'importe quelle scène d'un Théâtre des Boulevards à Paris. Il y a, dans ce second acte, des scènes sur la Fontaine, sur Boubouroche, sur le Comte Zeppelin et sur Von Tirpitz, qui ne dépareraient aucune revue à succès de la Capitale. Bien entendu, après la représentation, l'auteur fut félicité congrument et je dois aller à Marneville inviter M. Laniècе pour notre deuxième représentation.

Lundi 17 septembre. — A la représentation d'hier, nous avions parmi nos auditeurs, un Infirmier du

génie qui semblait très intéressé et applaudissait, avec entrain, les couplets si bien troussés par Beydts. Ce simple Infirmier est, dans le civil, un des chefs d'Orchestre de l'Opéra-comique de Paris. Il a, paraît-il, fort apprécié notre Revue.

En Russie, Kerensky a fait proclamer la République.

Nous reçevons plusieurs blessés du « Téton », la plupart touchés par des éclats de torpilles ou d'obus.

Jeudi 20 septembre. — *Foot-ball.* — Les séances de foot-ball, que je permettais deux fois par semaine et qui avaient été interrompues pendant notre fonctionnement intensif, ont repris, aujourd'hui, corsées par la présence des Américains. Neuf d'entre eux ont joué avec nos hommes. Les Américains semblent peu connaître « l'Association ».

Canonnade habituelle sur les Monts toute la journée. Ce soir il pleut à verse.

Vendredi 21 septembre. — *Roulement.* — Quatre de mes équipes chirurgicales vont s'en aller et reviendront probablement. C'est « le roulement » pour les coups de main. C'est le même système que celui des petits paquets de combattants qu'on déplace suivant les besoins et cela montre la pénurie des effectifs. Nos équipes vont vers la gare régulatrice du Bourget, c'est-à-dire vers le Nord, vers Saint-Quentin peut-être. Les Anglais ayant attaqué, ces jours-ci, à l'est d'Ypres, il est possible que nous organisions quelque chose dans ce secteur pour les soutenir.

Le médecin répartiteur, qui siège à la gare régulatrice et qui « répartit », entre les H. O. E. du front, les trains demandés par ces formations, vient me rendre

visite. Profitant de ce que j'ai un train d'évacuation qui doit prendre des blessés à 15 heures, il vient se rendre compte de la façon dont nous faisons les embarquements. C'est un médecin à quatre ficelles et un homme aimable. Il admire les fleurs et la propreté de mon hôpital.

Dimanche 23 septembre. — *A Prosne.* — Depuis longtemps je caressais le désir d'aller jusqu'à Prosne dernier village, au pied des Monts, qui marquait la limite de nos anciennes lignes, point extrême où les voitures de notre S. S. A. s'aventuraient pour aller chercher nos blessés et d'où elles ne revenaient pas toujours.

Ces jours derniers nous avions décidé, Clarence et moi, de tenter l'aventure. Donc, ce matin, à cheval à six heures, nous quittons l'H. O. E. casqués et munis du masque, mais aussi, d'une provision de pain et de chocolat pour parer à toutes éventualités. Il fait un brouillard intense, salutaire à nos projets. Notre voyage à l'aller se passe sans encombre ; mon Canadien, qui trotte sec et qui est bien moins fin que Saint Marc, est bon pour faire de la route. La jument de Clarence fait tous les métiers. En deux heures nous avalons nos 17 à 18 kilomètres. Nous voyons, en passant, au camp d'aviation de Mouy, un de nos avions qui capota et se renversa en atterrissant, hier soir. A Mouy nous rencontrons un régiment d'Infanterie qui descend du Téton, et des artilleurs parmi lesquels un de mes clients, qui me reconnaît et m'arrête pour me serrer la main. Plus loin nous doublons des compagnies qui montent aux lignes. Arrivés à la Pyramide où nous étions à notre dernière randonnée, nous

prenons le chemin de Prosne, à travers bois, et passons au milieu des cagnas des artilleurs. Toujours à cheval nous cotoyons les boyaux, les tranchées et les fils de fer. Nous ne rencontrons pour ainsi dire personne, sauf quelques isolés à pied ou à bicyclette qui se hâtent et qui se défilent. Nous trouvons cependant, un lieutenant d'artillerie assis sur un tertre et lui demandons si on peut aller jusqu'à Prosne à cheval?

— Ça n'est pas très prudent, dit-il, mais grâce au brouillard, vous pourrez, peut-être, arriver sans trop de risques.

Et nous continuons à travers bois, puis dans la plaine découverte, qui est un vrai champ farci de trous d'obus, paysage lunaire, où les casques troués et abandonnés, les douilles de 75, les culots de 75 et de 77, les chevaux morts et non enfouis, nous donnent un aspect de champ de bataille non truqué.

Le moulin de Prosne, réduit à un tas de pierres, nous apparaît, puis, dans un rideau d'arbres hachés Prosne la morte, Prosne la nécropole, se dessine, et c'est un spectacle poignant qui serre le cœur et nous arrête, pensifs ! c'est horrible et beau.

Les ruines de Prosne, démolie par l'artillerie, ne ressemblent en rien aux ruines de Saint-Stéphan ou de Lépine détruites par l'incendie. C'est autre chose... Nous avançons ; il ne reste plus rien, que quelques pignons ou amas de pierres. Nous sommes là à six cents mètres des anciennes lignes de Mars et à deux mille mètres des boches à l'heure actuelle.

Avant l'entrée du village, sur le ruisseau de Prosne, un pont et une affiche :

« *Traverser le pont rapidement, ce point étant constamment marmité.* »

Et la preuve est là ; car, de chaque coté du pont, de gros arbres sont coupés ou renversés par les obus. Ceux qui tiennent encore debout sont couverts de blessures. Nous donnons nos cheveaux à tenir au seul poilu présent, qui garde une petite voiture du S. S. régimentaire d'un régiment qui vient de monter, et nous traversons le pont à pied.

Nous sommes dans le village : l'Eglise n'existe plus. Elle est représentée par un petit pan de mur d'un mètre cinquante à peine. Par terre, des débris, des morceaux de fonte qui furent une grille.

Dans le village, une tranchée encore à peu près perméable porte le nom de « Boulevard des Italiens » ; à la sortie nous trouvons *le poste de secours* où furent tués, le jour du bombardement des ambulances, un médecin et cinq brancardiers. Nous y entrons. On voit encore, au plafond, le trou de l'obus homicide. Un médecin sous-aide-major, qui a bien mauvaise mine, et deux américains, à figure joviale, attendent des blessés. Par terre : des compresses et du sang.

Nous retournons à nos chevaux : des batteries françaises tirent à notre gauche ; des obus boches sifflent et tombent à notre droite, le brouillard se dissipe, des avions gratifient les routes de quelques coups de mitrailleuses. Nous retraversons l'espace libre, entre Prosne et les bois, en mangeant le pain et le chocolat que j'ai apportés. Maintenant les obus semblent tomber derrière notre dos. Arrivés à la Pyramide : Stop ! Une cigarette, la lorgnette pour revoir Reims, la Cathédrale, pour voir, aussi, le Cornillet dont les pentes commencent à Prosne et que le brouillard seul nous cachait.....

A onze heures et demi nous sommes de retour à Saint-Marc où le déjeuner nous attend.

Mon casque ne m'a pas semblé trop lourd pendant cette randonnée à cheval, mais j'ai été content, tout de même, de reprendre le calot.

A 14 heures, *le Cinéma ambulant* de l'Armée donne une représentation à notre théâtre — séance bien falotte et ratée, l'appareil marchant mal, et qui nous semble peu intéressante à côté des séances organisées par *notre* troupe.

Mardi 25 septembre. — *Grande inspection.* — A 8 heures du matin, le Médecin Inspecteur général Prieur, généralissime des Médecins, arrive pour nous inspecter. Lanoix m'avait informé, hier soir, de cette visite, par un coup de téléphone. Très correct et amène comme je l'avais connu à Paris, le Médecin Inspecteur visite tous mes services et mes salles. Les salles préparées pour les gazés l'intéressent particulièrement, et il me pose des questions sur les appareils que j'ai fait préparer pour que plusieurs gazés puissent respirer, ensemble, l'oxygène des bouteilles. Il estime, comme tous les grands chefs qui nous ont visités, que le voisinage de la voie ferrée, du dépôt des tubes d'Hydrogène, sont déplorables pour la sécurité de l'Hôpital, et il pense que nous sommes destinés à recevoir des bombes d'avions..... comme les camarades, dit-il. En somme il trouve tout bien. Seul Ivanhoë, qui est un naïf et un sincère, dépouillé de tout artifice, lui déplait par ses réponses maladroites. Je vous enverrai dans un régiment, lui dit-il...

Je ne demande que cela, répond mon rustre ! Malgré cet incident, Prieur remonte dans son auto en me témoignant sa sastifaction.

Une catastrophe. — Une vraie catastrophe, mais qui

n'aura pas, Dieu merci, d'influence néfaste sur la terminaison de la guerre :

Ma pipe, ma bonne pipe, ma G. B. D. (1). est tombée dans les W. C. ! !... Plusieurs sauveteurs se sont offerts pour la tirer... de ce mauvais pas ! Héroïquement j'ai refusé.

Mercredi 26 septembre. — Beau temps. Je vais à Marneville où je dois déjeuner avec Lanoix qui m'a invité. Je vois, d'abord, le Médecin inspecteur Lanièce et lui demande à nouveau, de venir assister à une représentation de notre Revue. Il me le promet aimablement.

Au 4e Bureau. — Le 4e Bureau de l'État-major, dans un Q G. d'Armée, est un bureau très important puisqu'ils s'occupe de tous les services : santé, génie, transports, chemins de fer etc. Les médecins chefs d'H. O. E. sont en communication continuelle avec le 4e bureau. C'est-là que siège le médecin Principal Lanoix pour faire la liaison entre le Q. G. et la D. S. S. de l'Armée. Lanoix est donc l'intermédiaire entre le général Commandant l'Armée et le Médecin inspecteur Lanièce, position délicate qui convient admirablement à mon vieux camarade doué des meilleures qualités nécessaires à cet emploi. A midi précis je suis au 4e Bureau où Lanoix m'attend : présentation en règle, puis nous allons déjeuner à la popote qui se tient dans une honnête salle à manger d'une Villa correcte avec jardin. Table propre, toile cirée à petits carreaux bleus et blancs, bon déjeuner de ménage : boudin, veau et

(1) Pour cette fois ces trois lettres ne doivent pas être traduites : « groupe de brancardiers divisionnaires ».

pommes frites, fromage, pêches et poires, Champagne Moët en mon honneur, café. Convives aimables, aussi corrects que la Villa, moins déboutonnés, et cela se conçoit, qu'à la popote de l'H. O. E.

Le déjeuner terminé, Lanoix me fait les honneurs de son home. Il est confortablement logé chez une vieille dame très pieuse dont la Villa fait presque vis à vis à celle occupée par le Général en chef. Et de fait, des fenêtres du logement de Lanoix, nous plongeons dans le jardin de notre glorieux Chef. Nous voyons la petite table sur laquelle le Général vient prendre son café après le déjeuner. Des boîtes à cigares, ouvertes encore, sont, en permanence, sur la petite table qu'elles ne quittent jamais — même quand il pleut, dit Lanoix. Le Général va beaucoup mieux et marche, maintenant, sans canne. La quatrième armée est en bonne main.

Je quitte Lanoix après une agréable causerie pendant laquelle nous nous sommes remémorés nos souvenirs d'étudiants.

Jeudi 27 septembre. — A 15 heures et demi notre équipe de foot-ball, conduite par Moreau et renforcée par les Américains, joue un match contre l'équipe d'un bataillon de chasseurs cantonné à Saint-Marc. Le Commandant du bataillon, beau soldat, blessé trois fois, assiste au match à mes cotés, et dînera avec nous ce soir, ainsi que ceux de ses officiers qui ont pris part au jeu.

Les chasseurs gagnent, par 2 buts, après une belle défense des nôtres. Leur musique nous offre une sérénade. — Belle journée de sport qui ne fait pas regretter la stupide Dame de pique ni le plat Valet de carreau.

Après le dîner Boré, Beydts et Féroud nous offrent une soirée musicale très appréciée par nos camarades du N^{me} Chasseurs, qui partent à dix heures et demi, enthousiasmés du talent de Boré et des couplets de Beydts. Les chasseurs à pied ont une renommée qui n'est point surfaite ; leur commandant m'a raconté des folies héroïques accomplies par eux, belles à faire frémir.

Dimanche 30 septembre. — *Lazaret* ? — Lanoix vient voir, ce matin, notre camp de prisonniers.

On va y faire passer tous les prisonniers de l'Armée « pour observation », car il paraît qu'il y a de la dysenterie et du typhus chez les boches... Merci du cadeau...

La deuxième de notre Revue. — A 14 heures nous donnons, au Théâtre, la deuxième représentation de notre Revue. Monsieur Lanièce arrive à deux heures moins cinq et reste pendant presque tout le premier acte. Il apprécie beaucoup le violon de Boré et la Revue elle-même. Le Commandant des Chasseurs assiste, lui aussi, à notre représentation. La salle est pleine ; on refuse du monde.

Mardi 2 octobre. — *Un soldat assassin.* — On nous a amené, hier soir, de Saint-Stéphan, un sous-lieutenant qu'un de ses soldats — un anarchiste, étudiant en pharmacie — a tenté de tuer d'un coup de stylet dans la région du bulbe. Le blessé a une paralysie du bras droit. Le meurtrier a été à demi assommé par ses camarades.

Samedi 6 octobre. — Temps froid et humide.

La maison du bon Dieu. — C'est notre H. O. E. et il

mérite bien cette appellation : nous logeons, à la nuit et à la journée, à pied et à cheval, les officiers sans gîte ; nous invitons à notre table les médecins égarés à la recherche de leurs formations. Aujourd'hui nous faisons mieux : nous prêtons du linge, nous prêtons six paires de drap à un Etat-major qui va cantonner à Saint-Marc, au château. Vous êtes notre providence, me dit le Commandant chargé du cantonnement !

Monsieur Lanièce fait à l'H. O. E. sa visite dominicale et va voir le camp boche. Entre temps il approuve le cimentage que je continue à faire faire, inlassablement, dans nos salles de blessés et de malades, dans le laboratoire d'Ivanhoë, qui est presque achevé, et dans notre allée centrale, où un caniveau enduit du précieux ciment remplace le ruisseau nauséabond qui servait à l'écoulement des eaux et de la boue dans toute la longueur de l'H. O. E.

Le fait est qu'on s'organise pour passer l'hiver.

Ce sera mon deuxième hiver à Saint-Marc ! Le bon Monsieur Lanièce me dit : « Nous faisons des formations qui pourront encore tenir deux ou trois ans, et, *quand nous marcherons*, les pays où nous irons étant dévastés, il nous faudra dormir dans nos fourgons !. » *Quand nous marcherons* ! ? !

Mercredi 10 octobre. — Un section de territoriaux vient se mettre à notre disposition pour les travaux de l'H. O. E. Une autre gardera les prisonniers du camp.

Un train d'évacuation me prend des blessés guéris.

Je remets trois croix de guerre à des poilus avant leur départ.

Parmi les évacués un sergent boche, qui se montre

particulièrement doux et docile, est l'objet de manifestations ouvertement sympathiques de la part de l'Infirmier de sa salle qui lui serre les mains avec effusion. Ah ! ces Français ! !

Dimanche 14 octobre. — Nous recevons des ordres nous enjoignant de nous *protéger* contre les avions, car on prévoit une activité formidable, de l'aviation ennemie prochainement. Les boches, en effet, ne veulent pas attendre les Américains et augmentent le nombre de leurs avions, puisqu'on a eu soin de les prévenir.

Pendant que notre Théâtre joue, un Commandant du génie vient s'entendre avec nous sur les dispositions qu'il faut prendre : Croix-rouges, abris, sacs de terre pare-éclats, nouvelles tranchées ?

A quoi bon ! Ça tombe ou cela ne tombe pas !

Mardi 16 octobre. — *Anniversaire.* — Il y a aujourd'hui un an que je suis médecin-chef du C. H., devenu H. O. E., de Saint-Marc l'Eglise. Un verre de champagne offert à mes camarades à la popote, souligne cet anniversaire, et me vaut un toast affectueux des dits camarades.

Les malades et blessés de Mouy vont, encore une fois, être évacués chez nous, le village ayant été bombardé hier et ce matin.

Nombreux avions et combats à la mitrailleuse en l'air.

Lundi 22 octobre. — Brouillard très épais qui dure depuis plusieurs jours et qui a favorisé un raid colossal de nombreux Zeppelins sur l'Angleterre et sur la France. Il paraît que nous avons été survolés, nous

mêmes, par un Zeppelin de passage, au retour d'Angleterre, l'avant dernière nuit. Il fut congrument canonné dans le brouillard. On annonce, tout de même, 4 Zeppelins pris ou détruits, et un se baladant en détresse au-dessus de la Méditerranée.

Jeudi 25 octobre. — Tempête de pluie et de vent toute la nuit. Ciel gris ce matin.

Mon officier gestionnaire, *Thibault*, vient de recevoir, sur ma proposition, son troisième galon. J'en suis très heureux, car je ne saurais avoir meilleur collaborateur.

Deux de mes aide-majors de première classe passent aussi au grade supérieur. Nous allons fêter tout cela, Dimanche, au poulet rôti et au champagne.

Douze prisonniers boches arrivent au camp, pris aux derniers combats d'en face.

Dimanche 28 octobre. — Cinéma et foot-ball à 14 heures.

Abris et sécurité. — Le Lieutenant-colonel du génie chargé de notre *protection* m'informe qu'il va faire entourer nos baraques d'hospitalisation, de tranchées et de pare-éclats. Mais toutes nos plates-bandes, qui entouraient, si joliment, nos maisons en bois, vont être démolies. Adieu les fleurs et les jardins..., la sécurité (?) avant tout ! Nous allons être affreux ! Il faut que tout le travail soit fait pour le premier Décembre. C'est l'ordre. Un lieutenant et des sous-officiers du génie vont nous être affectés dans ce but.

Mardi 30 octobre. — Clair de lune hier soir et avions boches cette nuit. Ceux-ci déroulent leurs bandes de mitrailleuses sur un train qui passe près de nous.

Les baraques en bordure de la voie recueillent quelques balles. — Je pars en permission pour Paris demain.

Lundi 12 novembre. — Je trouve, à mon retour à Saint-Marc, un gros changement dans mon personnel : l'Ambulance 18/96 est partie pour l'Italie ! Heureuse 18/96 ! mais je perds, en son médecin-chef, Clarence, un très bon collaborateur et un excellent cama-



Les tranchées et les pare-éclats autour de nos baraques

rade que je regrette. C'est la guerre ! Je voudrais bien aller en Italie, moi aussi, pourquoi pas ? Cela me changerait un peu des boues de Champagne qui ne vont pas tarder à faire leur réapparition.

Mais il n'y a pas que mon personnel qui se soit modifié ; mon village nègre, lui-même, me semble transformé, je ne le reconnais plus : *les tranchées et les*

pare-éclats faits par le génie autour de nos baraques, les caillebotis — enfin ! — posés dans nos allées, nous font ressembler à une forteresse plus qu'à un hôpital. Quand il y aura de la neige là dessus, on se croira à Sébastopol.

Mercredi 14 novembre. — Brouillard.

Les souris deviennent insupportables. Elles continuent à manger mon nouveau papier. J'en prends une par nuit dans ma souricière, mais c'est insuffisant.

Volontaires pour l'Italie ? Je vais à Marneville à 10 heures. Je mets le Médecin Inspecteur Lanièce au courant des travaux effectués à l'H. O. E. et lui dis, en même temps, que, s'il a besoin d'une autre Ambulance pour l'Italie, la 37/63 est là et prête à marcher. Mon grand chef me répond textuellement : « J'aime mieux entendre cela que de voir renacler ceux à qui on demande de faire quelque chose », mais il ne me promet rien, et je vois que nous serons encore les hôtes de Saint-Marc l'Eglise pendant l'hiver qui approche.

Mercredi 21 novembre. — Je reçois de *Milan*, une carte signée par Clarence et par tous les camarades de la 18/96. Ils n'oublient pas l'H. O. E. même sous le beau ciel d'Italie !

Clemenceau vient de lire à la Chambre la déclaration du gouvernement : Elle est admirable. « Messieurs, nous avons accepté d'être au gouvernement pour conduire la guerre avec un redoublement d'efforts en vue du meilleur rendement de toutes les énergies. Nous nous présentons devant vous dans l'unique pensée d'une guerre intégrale... »

Cela me suffit, je n'ai pas besoin d'en lire plus long pour crier : vive Clemenceau !

Et maintenant, est-ce notre vieux Confrère, est-ce « le Tigre » qui va réveiller les énergies et nous conduire *vers* la Victoire? Je n'en serais pas plus surpris que cela.

Vendredi 23 novembre. — Grosse canonnade et tirs de barrage dans un temps à brouillard et à pluie fine.

Labo. — Pour me distraire et m'instruire, je fais de fréquentes visites à Ivanhoë et à son laboratoire où il est définitivement installé ! Notre bactériologiste officiel est un travailleur et un brave cœur qui gagne à être connu. Il me montre, aujourd'hui, de très jolies préparations de *trépanozomes* et du microbe de la malaria.

L'H. O. E. a, maintenant, 1500 mètres de *caillebotis* et des *tranchées* autour de toutes les baraques servant de salles de malades ou de blessés.

Mardi 27 novembre. — Première neige de la saison. Ce matin le rideau blanc est étalé.

Les bruits de la bataille. — Est-ce dû aux conditions atmosphériques, au froid, à la neige, mais, cette nuit, les bruits de la bataille (il y a eu un fort coup de main dans le secteur) ont été perçus à l'H. O. E. avec une netteté toute particulière : Après le canon qui se tait, le roulement des éclatements de grenades suivi du tac-tac et du battage de tapis des mitrailleuses, arrive à nos oreilles comme s'il nous était transmis par un téléphone perfectionné.

Encore de nouveaux gaz. — Les gaz asphyxiants bromés et chlorés, les gaz lacrymogènes, l'oxyde de carbone qui tue, ne suffisent pas aux Boches. Ils nous envoient, déjà depuis quelques temps, des gaz vésicants

sous forme de *sulfure d'éthyle dichloré ou Ypérite*. Ils viennent de trouver autre chose : *le chlorure de diphénylarsine* ou *Arsine*. C'est un gaz à base d'arsenic... et la série n'est probablement pas finie...

Bombardement. — A partir de dix heures, ce matin, douze arrivées de gros se produisent dans la région, à deux minutes d'intervalle en moyenne, sans que nous puissions localiser les lieux de chute à cause du brouillard.

Superficie de l'H. O. E. — Je m'étais demandé plusieurs fois, depuis que je suis logé gratuitement à l'H. O. E. de Saint-Marc l'Église, quelle superficie occupaient nos baraques et nos dépendances dans cette grande pleine située entre la voie ferrée et les bois de Saint-Marc.

Un travail que fait mon gestionnaire Thibault, pour l'Officier d'administrtion principal, fixe à *six hectares*, *seize ares*, sans qu'il soit tenu compte des trois cimetières ni du camp boche, la superficie du terrain occupée par l'H. O. E. En tout, cela doit faire, environ, huit hectares. Cela représente un grand Village, n'est-il pas vrai.

A propos du *Camp des prisonniers*, un bruit court que je trouve ridicule : Il serait question de le supprimer... *parce qu'il est trop près du front* ! Vraiment ! Trop près du front ! On a peur que les pauvres boches soient atteints par leurs propres projectiles — ils l'ont été en effet, mais peu sévèrement — ! On a peur qu'il y ait des protestations, par voie diplomatique, venant des neutres !

Quelle misère au moment où nos implacables ennemis cherchent encore de nouveaux gaz qui tuent mieux !

SAMEDI 1er DÉCEMBRE. — On s'arrache nos artistes et notre Théâtre. Les médecins-chef des H. O. E. voisins, de Mouy et de Widowville, m'écrivent des lettrse tout miel pour me demander d'autoriser notre troupe à jouer la Revue et l'Asile de nuit dans leurs formations, devant leurs blessés et leur personnel.

Bien que nous ne soyons pas un « Théâtre ambulant » je me laisse faire ; je pense au plaisir qu'auront les poilus des autres hôpitaux à voir jouer nos artistes, et aussi à la joie, mélangée d'un tantinet d'orgueil, de ces derniers à sentir qu'ils sont demandés et appréciés.

MARDI 4 DÉCEMBRE — Le froid s'accentue : — 2° à 8 heures. Grosse canonnade toute la nuit.

Un aviateur, ami d'un de nos malades, vient, à dix heures, sur son Nieuport, nous dire bonjour à sa façon : il passe, plusieurs fois, à 160 kilomètres à l'heure, à quatre mètres au-dessus de nos baraques. Je tremble pour nos cheminées et nos fils télégraphiques, mais il semble très maître de son appareil qu'il redresse aisément. Dans ces vols bas, la vitesse semble fantastique.

MERCRDI 5 DÉCEMBRE. — Temps clair et soleil. Température : — 7°. C'est l'hiver.

Deux héros de l'air. — Ce sont le caporal F... et le sergent K... Ils sont là, dans mon dépôt mortuaire, pauvres gosses victimes de la tueuse. On me les a apportés dans un fourgon, télescopés, en bouillie ! Leur avion protégeait un autre appareil qui prenait des photographies au-dessus des lignes. Les artilleurs boches ne les ont pas ratés ! à coups de canon ils ont cassé une aile à leur avion qui est tombé près de Mouy,

pas très loin de nous, pendant notre déjeuner. Les deux aviateurs vont aller dans notre cimetière où je me ferai un honneur de les conduire.

Vengés ? Un quart d'heure, à peine, après ce drame, un des nôtres descend, aussi, un avion allemand presque dans le même coin. F... et K... sont vengés... et puis, après, la boucherie continuera...

K... est le fils d'un Lieutenant-colonel d'artillerie qui va, probablement, venir voir les restes de son pauvre enfant !

Jeudi 6 décembre. — *Signalisation*. — La visite quotidienne des avions ennemis sur notre secteur a déterminé l'Etat-major à installer un *Service de signalisation* qui, par un coup de téléphone, préviendra toutes les formations du front lorsqu'un avion suspect se dirigera vers nos lignes. Le service fonctionne à partir d'aujourd'hui et, ce soir à dix huit heures, la nuit étant déja noire et le ciel étoilé, cela ne rate pas :

La sonnerie du téléphone éclate dans le bureau de l'administration... j'écoute. On nous téléphone, de l'observatoire d'armée, avec la mention « priorité ».

On nous signale qu'un avion boche est en l'air et on nous ordonne, en même temps, d'éteindre toutes les lumières. Nous obtempérons, mais notre voisine, la gare, qui laisse ses signaux allumés, rend bien illusoire notre extinction des feux.

Vendredi 7 décembre. *Imposante cérémonie*. — Comme je l'avais prévu, le Lieutenant colonel K... arrive à midi pour assister aux obsèques de son fils. Il est accompagné de sa femme et de ses trois filles.

Je les reçois, tous, dans mon bureau — triste privi-

lège du médecin chef — puis les fais restaurer à notre popote. C'est ensuite la cérémonie religieuse à notre dépôt mortuaire transformé en chapelle ardente, cérémonie bien simple, mais grande dans sa simplicité. Un de nos Infirmiers, prêtre, a revêtu des vêtements sacerdotaux et lit les prières pour les morts devant les deux cercueils recouverts du drapeau.

Puis c'est le départ pour le Cimetière. Un de nos fourgons transporte les deux corps unis dans la même gloire. Nous suivons au pas. Presque tous les Médecins et Officiers de l'H. O. E., toute l'Escadrille de Mouy avec un piquet d'honneur, sont là. De nombreux malades en bonnet de coton se joignent au cortège.

L'allocution du lieutenant de chasseurs, chef de l'Escadrille, sur la tombe des deux aviateurs, fut brève et noble. Pendant qu'il parlait, le canon faisait entendre sa voix grave, qui nous semblait, à tous, plus grave encore qu'à l'ordinaire. Le Lieutenant colonel K... sa femme et ses filles eurent une attitude des plus dignes et me remercièrent en termes émus. .

Triste, mais grande fut cette tranche de vie et ce spectacle de mort dans notre coin de Champagne ! De tels moments vécus ne s'oublient pas !...

..... Non, ces moments ne s'oublient pas et ceux qui les ont vécus en ont l'esprit frappé pendant de longues heures. Toute la journée j'ai eu, devant les yeux, le tableau de cet enterrement des deux jeunes aviateurs, et ce soir, avant de me coucher, j'ai jeté, sur le papier, ces réflexions rimées :

L'ENTERREMENT DES DEUX AVIATEURS

Ils étaient jeunes, tous les deux,
Pourtant ils sont portés, sans vie, à l'ambulance !
Voici le dernier lit des sauveurs de la France :
Un cercueil de bois raboteux !
Je les vois, tous les deux, couchés,
Dans un état si lamentable,
Qu'aucun ami n'est plus capable
De mettre leur vrai nom sur leurs fronts ravagés !
Ils sont là, les vainqueurs du boche !

*
* *

O vous ! héros aux cœurs de roche,
Survivants des drames de l'air,
Qui voyez, tous les jours, tomber vos camarades,
Et qui gardez un regard clair,
Simplement, bellement, sans chercher la parade,
Devant la même mort qui guette et vous attend,
Soyez glorifiés ! Je veux qu'on vous admire,
Car vous êtes les grands dans un peuple très grand,
Vous, dans les yeux de qui la Victoire se mire !

*
* *

Qui donc, parlant de vous a parlé de frondeurs ?
D'enfants un peu gâtés, amoureux du panache ?
Mais, nos anciens, n'avaient-ils pas la sabretache,
Le bonnet sur l'oreille, et l'air toujours vainqueur ?
Et qu'étaient leurs combats à côté de vos actes ?
Vaillant tambour d'Arcole, héroïque d'Assas,
Sans vous diminuer et sans qu'on me rétracte,
Je le dis : qu'êtes-vous à côté de nos As ?

*
* *

Aux mânes des deux morts je devais cet hommage !

Je poursuis mon récit :

En fait de sarcophage,
Nos deux héros sont là, couchés dans le sapin
De modestes cercueils, et, près du bois de pins,
C'est un simple fourgon, leur servant de litière,
Qui va, tout cahotant, les mettre au cimetière.
La foule recueillie des amis les conduit.
Comme un beau carillon dont on goûte le bruit,
Le son lourd du canon berce leurs funérailles.....
Et c'est moi qui ressens, du fond de mes entrailles,
Monter un long frisson d'Espérance et de Foi :

*
* *

Quand, au temps de jadis, près de la défaillance,
Les Chrétiens criaient : « Jésus est mort pour moi » !
Ils allaient à la mort, joyeux, les Chrétiens... !
Aujourd'hui, des héros qui sont morts pour la France,
Je me dis : quel beau sort, s'il doit être le mien !

DIMANCHE 9 DÉCEMBRE. — *Croix rouges.* — Le Q. G. nous fait supprimer les croix rouges peintes sur les toits de nos baraques, inutiles parce que invisibles à la hauteur où volent les boches. On les remplacera par des croix en gazon ou en mâche-fer sur fond blanc et sur le sol. Nous en avons déjà.

Alerte. — Ce soir à 20 h. 45, alerte d'avions suivant la nouvelle formule : *Priorité — Eteignez.* Sonnerie d'extinction des feux au village, chenilles en l'air, tout y est.

A 23 heures : téléphone : « alerte non confirmée »
A 23 heures, 20 : Re-téléphone : « alerte confirmée »
Barvo pour le service de renseignements !

Mercredi 12 décembre. — Canonnade toute la nuit. Il gèle modérément : — 2°.

Avertissement. — Les boches nous envoient, fréquemment, des ballonnets en papier rouge, porteurs de journaux chargés de nous démoraliser tels que la « Gazette des Ardennes », ou des factums, plus ou moins ironiques ou vantards, nous annonçant la prise prochaine de Marneville, notre imminente extermination etc. Plusieurs de ces ballonnets sont tombés chez nous ou dans notre voisinage depuis un an. Aujourd'hui on m'en apporte un recueilli près du cimetière, avec un petit papier nous informant que Gourmelon serait enlevé avant quinze jours et que nous pouvions préparer nos hôpitaux.....

Merci, Messieurs ; que de délicatesse dans vos messages, et que d'esprit ! !

Les tranchées que le génie nous a construites et qui n'ont pas embelli notre hôpital sont faites pour nous protéger, évidemment ; peut-être nous rendront-elles service un jour ; en attendant elles nous occasionnent des accidents. Le M. M. Bitterlen est tombé, la nuit, dans l'une d'elles et s'est fortement contusionné l'épaule.

A. B. descendu. — Un avion boche a été descendu vers 15 heures entre Mouy et Champerly. Les deux aviateurs sont tués. La prévôté nous demande si on a apporté les corps à notre H. O. E.

Alerte ce soir à 19 heures. — A 23 heures des avions tournent au-dessus de nous, on les entend pendant près d'une heure.

Vendredi 14 décembre. — Deux prisonniers Alsaciens arrivés au camp, et qui ont fait « Kamarade » par principe, disent qu'ils viennent de Riga où les Boches et les Russes ont fait la nouba ensemble. D'après eux il y aurait 32 divisions allemandes sur notre front près de notre secteur. On pense bien que ces Alsaciens vont être soigneusement interrogés par nos interprètes d'Etat-major.

Les tirailleurs. — Le bataillon d'instruction des Tirailleurs Algériens, qui comprend de jeunes Arbis de la classe 17, vient se faire doucher chez nous.

Ces jeunes Algériens sont bien bâtis, peu gras et en muscles. Leur peau est couleur café au lait, leurs cheveux sont noirs et coupés ras. Ils ont bon aspect ; 70 sont morts de maladie au début de leur incorporation. Ils feront de bons soldats pour l'attaque, mais ils ne valent pas les nôtres pour la tranchée. Je leur donne des cahiers de papier à cigarettes dont je suis abondamment pourvu.

Je reçois une touchante lettre de remercîments du Lieutenant colonel K... qui me prie d'exprimer sa reconnaissance à tous ceux qui lui ont manifesté leur sympathie le jour de l'enterrement de son fils.

Samedi 22 décembre. — Il fait froid ; — 6° et nous n'avons plus que de la poussière de charbon qui ne brûle pas. Je gèle dans mon bureau où il me faut écrire pour donner des notes de fin d'année à mes Officiers médecins, pharmaciens et officiers d'administration, sur leurs carnets de campagne. J'ai 32 officiers à noter en ce moment, travail fastidieux, mais qui doit être fait avec attention.

Féroud. — Le pauvre garçon est mort cette nuit

après quelques jours de maladie, et nous en sommes, tous, attristés. D'un caractère à la fois gai et mélancolique, il avait su nous distraire par sa verve un peu gavroche et il était excellent, comme comique, dans notre revue, et dans la chanson légère. C'était, aussi, un bon caporal-infirmier, dévoué à ses malades. Pauvre Féroud !

Combat d'avions. — Alerte. — Bombardement par avions. Tout est aux avions en ce moment. Cet après-midi : *Combat d'avions* sous nos yeux.

Résultat : un avion boche forcé d'atterrir avec ses deux aviateurs qui sont cueillis par les nôtres.

A 17 heures, 20 — *alerte d'avion* pour changer. On dit qu'un officier a été tué au camp Berthelot, parce qu'il avait laissé de la lumière dans sa cagna.

Enfin Marneville a reçu, hier, deux bombes : une en plein jour, l'autre la nuit.

Dimanche 23 décembre. — Froid intense : — 10° L'eau de ma cuvette est gelée dans ma chambre.

Labo. — Ce matin Ivanhoë, à son laboratoire, me montre d'intéressantes préparations où l'on voit des amybes et des Trichomonas de la dysenterie trouvés dans des selles d'un de nos Annamites.

Ces protozoaires sont vivants et se meuvent sous le microscope. Les amybes changent de forme souvent en se mouvant. Le Trichomonas garde plus sa forme, qui est celle d'un ballon d'association, avec trois flagelles à son extrémité.

Hangars Bessonneau. — La Direction nous informe qu'on va nous envoyer un hangar Bessonneau pour augmenter nos places de *blessés assis*. Le montage d'un hangar Bessonneau est une opération délicate. Pour

monter ce hangar, on nous enverra une équipe spéciale, mais il faudra que nous suivions le travail de cette équipe de très près, car nous sommes avertis que, si d'autres hangars semblables nous étaient envoyés par la suite, nous aurions à les monter, nous-mêmes, par nos propes moyens.

Nuit claire et froide — alerte d'avion — priorité comme chaque soir.

Lundi 24 décembre. — Température : — 13° dehors. Violent tir de barrage à 6 h. du matin.

Enterrement de Féroud. — A 14 heures nous portons en terre le pauvre Féroud. Beydts lui dit adieu au nom de notre « troupe ». Je dis, moi-même quelques mots à la mémoire du bon caporal Infirmier.

Ce soir : neige, pluie glaciale, verglas, vrai temps de Noël.

Sur la demande d'un Capitaine, ecclésiastique en traitement, nous aurons une Messe de minuit. Boré jouera un air religieux sur son violon.

Mardi 25 décembre. — Noël ! Temps plus doux, mais humide et gris. La Messe de minuit n'a pas manqué de pittoresque ; dans notre baraque de théâtre, devant un décor champêtre, l'autel bien éclairé, se dressait. Le « Noël d'Adam », le « Crucifix de Faure » furent chantés convenablement, par un infimier, avec accompagnement d'harmonium et de violon...

La neige tombe toute la journée...

Triste Noël, malgré le déjeuner somptueux que nous a fait servir notre popotier.

Samedi 29 décembre. — Le froid continue : — 13°. L'emprunt a donné 10 milliards 276 millions.

Cadeau de fin d'année. — Une nouvelle me parvient qui, je l'avoue, ne me cause aucun désagrément : A 16 heures, le pharmacien Zest et Thibault frappent à la porte de mon bureau et me montrent, avec un bon sourire, un Numéro de l'Echo de Paris de ce jour, donnant une liste de promotions dans le Corps de Santé. Je vois que j'ai été gratifié d'un cinquième galon. Je ne m'attendais, certes pas, à passer Médecin-principal à cette promotion. J'enregistre — tout de même — la nouvelle avec satisfaction... en attendant l'Officiel qui me fixera sur la réalité du fait.

Dimanche 30 décembre. — Pendant le déjeuner, à midi, Lanoix me téléphone, de Marneville, pour me féliciter de ma promotion qu'il vient de lire à l'Officiel du 29 Ct. Je suis donc fixé... officiellement. Il ne me reste qu'à abreuver de Champagne mes camarades de la popote et mes infirmiers. Les honneurs coûtent, même à la guerre, et mon budget va se ressentir cruellement de cette promotion. J'apprends que Clarence a eu, lui aussi, son petit cadeau, et a reçu un quatrième galon. Le beau ciel d'Italie lui a été propice et j'en suis bien content.

Au dîner, Moreau, au nom de tous ses camarades, m'adresse les félicitations d'usage. Je suis bombardé de toutes les qualités ! Je réponds comme il sied, et vais faire ma partie de jacquet, avec Bitterlen, comme devant.

Lundi 31 décembre. — Temps plus doux, mais gris.

Dans la soirée le froid revient, le canon recommence à taper en face. Voilà encore une année d'envolée dans l'immensité des siècles. ... L'année qui vient sera-t-elle, au moins, pour nous, l'année de la Victoire ?

1918

TOUJOURS LA GUERRE DE POSITIONS

MARDI 1er JANVIER. — Il a tombé de la neige toute la nuit. Il fait froid. Dehors : — 4°.

Inauguration. — Ce matin j'inaugure mes cinq galons en or dont deux en argent. Le défilé des « bonne année » commence dans mon bureau et j'active l'absorption du café au lait matinal.

Mais des ordres arrivent : L'Ambulance 45/66 doit se tenir prête à partir dans les 24 heures ainsi que deux de nos Equipes chirurgicales. Si on m'enlève tout ce monde là, je ne pourrai plus fonctionner.

Théâtre. — A quatorze heures, puisque c'est jour de fête, nous donnons, à notre Théâtre, la première du « Train de 8 h. 47 » de Courteline. Les décors brossés par nos artistes sont tout à fait réussis. Celui de la Caserne et de Bar-le-Duc est l'objet de l'admiration générale. Les interprètes, Laçan en tête, obtiennent un succès plus que mérité.

Cette première journée de l'année 1918, qui, certainement, sera une des années terribles de l'histoire de la planète « Terre », finit paisiblement. Il semble probable que les Boches ne pourront rien tenter de gros par ce temps de neige. La confiance renaît, on se prépare à résister... Espérons !

Mercredi 2 janvier. — Un jeune aviateur de 20 ans qui a sept boches à son actif, et dont l'avion de chasse porte, en vignette, une branche de houx avec, comme devise, « qui s'y frotte s'y pique », vient faire, au-dessus de nous, des virages fantastiques.

Vendredi 4 janvier. — Gros froid ce matin : — 14°. Je vais à Marneville faire à mon Médecin Inspecteur la visite que tout nouveau promu doit à son chef et lui demande ce qu'il compte faire de moi. Monsieur Lanièce me fait, comme toujours, un accueil charmant : « Je suis heureux que vous ayez été récompensé. L'H. O. E. de Saint-Marc est assez important pour comporter, à sa tête, un Médecin Principal. Tout a bien marché, chez vous, pendant les attaques d'Avril dernier ; si vous vous retrouvez dans une situation semblable, tout marchera bien encore. Il vaut mieux ne pas changer la direction des H. O. E. »

Me voilà donc rivé à Saint-Marc où je suis déjà depuis dix huit mois. Certes un changement de fonctions, un autre commandement, m'auraient probablement intéressé, mais, au fond, je ne me sens pas plus fâché que cela d'être obligé de garder mon poste. Mon village nègre, malgré l'hiver, malgré la neige, malgré la boue, me tient, et mes camarades m'ont exprimé, si franchement, le désir de me voir rester !

Mardi 8 janvier. — Couche épaisse de neige succédant à une pluie diluvienne. Cela nous promet une belle épaisseur de boue pour plus tard.

Abréviations. — Cette guerre pendant laquelle on aura cherché à « gagner du temps » par tous les moyens — le temps travaille pour nous (! ? !) disent nos bons

plumitifs — aura fait travailler aussi le cerveau des chercheurs de rébus. Quelques abréviations resteront typiques à ce point de vue, telle celle-ci : J. S. P. qu'il ne faut pas traduire par « Jour sans pain », mais qui signifie : « Juments supposées pleines » !

Je viens d'en voir une autre, sur une lettre que j'ai reçue d'Angleterre et qui porte comme en tête : *W. A.*



Notre nouvelle salle d'opérations

A. C. S., ce qui peut se traduire par « Corps des femmes anglaises qui travaillent aux besognes de l'arrière de l'armée anglaise ». Ce corps de femmes anglaises opère dans un coin du Nord de la France. Tout le monde connaît, maintenant, la YMCA, *Young Men Christian Association*, « l'Association chrétienne de jeunes gens », mais le W. A. A. C. S. est moins répandu.

A propos des Anglais, on me demande, de la Direction, si j'ai des médecins parlant la langue de Shakespeare. J'en désigne trois qui iront à Bouleuse suivre un cours avec lés médecins américains. Si c'est pour tenir compagnie à nos confrères Yankees et leur faciliter leur nouveau genre de vie, l'intention est louable.

Nouvelle salle d'opérations. — Le M. I. Lanièce veut que nous ayons une nouvelle salle d'opérations dernier cri, avec radiateurs, salle de conditionnement et étuve adjacentes, ripolin partout etc. etc. Cette salle doit être prête dans quinze jours... seulement !

On va s'en occuper.

Des Italiens arrivent sur notre front.

Samedi 12 janvier. — Un peu de soleil ce matin, c'est merveilleux ! Les Saucisses remontent, mais les boches veillent, et une des nôtres est incendiée à 10 h. juste en face. Deux parachutes descendent lentement canonnés sans pitié.

Nous avons déjà des soldats italiens malades à l'H. O. E. Tous les alliés, sauf les Portuguais, ont passé dans nos baraques à l'heure actuelle.

Samedi 13 janvier. — Neige ! Neige ! — Un peu de soleil à midi. —

Dans la matinée je suis inspecté par le M. I. général Prieur et le M. I. Lanièce. Courte visite à ma nouvelle salle d'opérations dont les travaux marchent activement. La molesquine, les baguettes ripolinées, tapisseront les parois ; le sol sera cimenté ; de fortes lampes électriques éclaireront deux tables à opérations. Bref, tout sera ultra-moderne et nous pourrons fonctionner *comme dans un hôpital modèle* !

Ma parole ! nous raisonnons tous et nous agissons comme si la guerre allait durer encore quelques années ! !... Suis-je bien éveillé !

MERCREDI 16 JANVIER. — Grosse tempête de vent toute la nuit. C'est miracle que nos baraques soient encore debout. Toutes nos tranchées sont effondrées et dans un état déplorable.

Abris et cantonnements du front. — Il est intérressant de noter la progression de confort qu'on trouve dans les abris et dans les cantonnements en allant des premières lignes vers l'arrière.

En première ligne, après les fils de fer, il y a les simples trous des guetteurs, qui ne sont guère plus confortables que les trous d'obus.

Dans les tranchées de première ligne, il y a des abris creusés dans le corps de la tranchée même où l'on entre en rampant, et qui sont des endroits charmants dans lesquels on risque d'être enterré vivant.

Entre les tranchées de première, deuxième et troisième lignes, il y a *les boyaux* et, parfois, quelques villages détruits — comme Prosne. —

Ces trois échelons de l'avant peuvent être réunis, au point de vue « abris » sous la dénomination de *Zône souterraine*, car, dans cette zône, tout être vivant *qui ne se terre pas* est mort ou à peu près. Un peu plus en arrière, à trois kilomètres environ des fils de fer, on commence à voir les *Cagnas* à moitié enterrées, avec un petit toit émergeant du tertre et à l'intérieur desquelles on trouve des rudiments de lits faits de cadres en bois et de treillage de fils de fer, comme au Camp du bois de la Pyramide, par exemple.

C'est la zône des Cagnas, *la zône demi-souterraine.*

Un peu plus en arrière encore on trouve des formations sanitaires et des cantonnements de repos installés dans des baraques en bois de différents modèles — baraques Adrian, type génie ou autres. —

Dans ces baraques il y a des lits de fortune en bois, et aussi des lits de fer comme chez nous.

C'est la zône des baraques en bois, où l'on trouve aussi des Villages plus ou moins abîmés comme Saint-Marc, Mouy, Saint-Stéphan etc.

Enfin derrière ces trois zônes on trouve, dans les villes du front, des hôpitaux en pierre de taille ou en briques, avec tout le confort moderne, comme à Marneville.

Samedi 19 janvier. — La température est plus douce, il fait presque un temps de printemps. — De nombreuses escadrilles de nos avions passent allant vers les lignes. L'activité semble reprendre avec la chaleur. Partout, dans le secteur, on organise la résistance ; les Italiens font des tranchées à notre droite sur le Mont Gravone, on pose des fils de fer en avant de Mouy, de Santenay.

Nos *automobilistes américains* nous quittent et vont être remplacés par des Français.

Je vais aux Gaz. — Une nouvelle agréable me parvient de la Direction : Le M. I. m'a désigné pour aller à Paris suivre « *le cours pour les gaz* ». Ce cours a lieu à l'Ecole de Pharmacie pour la partie théorique, et au Camp de Satory pour la démonstration et les expériences pratiques. Le cours complet dure cinq ou six jours qui ne comptent pas comme jours de permission. Cela va donc me permettre un petit supplément de séjour auprès des miens. C'est une vraie joie pour moi.

Je dois partir le 30 de ce mois.

Ce soir, à cause du demi beau-temps : alerte d'A. B. Priorité — Extinction —

Lundi 21 janvier. —

L'œil du maître. — Une bonne histoire qui pourrait être intitulée : « L'œil du maître » vient d'arriver à l'Oculiste d'un H. O. E. voisin du nôtre. Hier matin notre illustre Confrère et Maître, Clemenceau, dont l'activité est admirable, a visité deux secteurs du front dont le nôtre. Il est passé, dans son train, près de nous, sans s'arrêter, mais il a été obligé, ayant reçu un petit morceau de charbon dans l'œil, de descendre à l'H. O. E. voisin et de faire demander l'Oculiste du dit H. O. E. pour se faire extraire le corps étranger.

Or le bon Oculiste, lorsqu'on lui a dit que *Clemenceau* le faisait demander pour son œil, a cru que c'était une blague ; il s'est fâché tout rouge et a refusé de se déranger ! Il a fallu le traîner de force devant le Tigre !.. Tableau ! !...

Conseil de guerre. — Je crois, j'espère avoir sauvé la vie d'un pauvre bougre de soldat qui aurait été fusillé en vitesse, si je n'avais montré un peu de fermeté : trois de nos malades, du service des vénériens, avaient été faire la bombe à Saint-Marc chez un débitant. L'un deux, ivre, frappa un sergent qui voulait lui faire payer de la bière qu'il avait commandée..... Rapport du commandant du C. I. D... Fureur du général commandant la Division qui me téléphone de lui adresser, à lui même et d'urgence, mon rapport — le délinquant étant sous mes ordres — afin... de faire un exemple.

Que devais-je faire en pareille occurrence? Le cas était tragique et délicat. Je sentis que je devais, d'abord,

gagner du temps, afin que la juste colère du Général se calmât. Et pour cela j'avais la partie belle, car j'avais pour moi... *le règlement* ! « Oui, mon Général, — car ce fut ma réponse au Général — *le règlement* qui m'oblige à envoyer tous mes rapports à mon supérieur hiérarchique, c'est à dire au Médecin d'armée. Et je ne doute pas — ajoutai-je — que mon Médecin-Inspecteur ne vous communique mon rapport dans le plus bref délai ». D'ici là, avais-je envie d'ajouter, j'espère que votre bienveillance triomphera de votre *ire* et que mon pauvre poivrot de malade ne sera pas fusillé !

Et j'espère bien qu'il en sera ainsi !

Jeudi- 24 janvier. — Temps humide. Brouillard — Température douce. —

Nouvelle ambulance. — On m'annonce l'arrivée d'une nouvelle Ambulance, la 33/62. Une Section d'hospitalisation vient nous renforcer avec elle. Mon H. O. E. va donc, de nouveau, comprendre quatre Ambulances. Depuis que je suis à Saint-Marc, c'est la sixième ambulance que je vais voir défiler pour venir se ranger sous notre bannière.

Perplexités. — Clemenceau vient de décréter le *rajeunissement des cadres* pour l'active et pour les réserves. Pour les réserves, les Colonels et Lieutenant-Colonels ayant dépassé 56 ans seront rappelés à l'intérieur et remis à la disposition du Ministre, *sauf s'ils sont proposés par leur Commandant d'armée pour être maintenus*. Je devrais donc être envoyé à l'intérieur... et je ne le désire pas encore.

J'espère, du reste, que ce décret ne vise que les armes combattantes et qu'un autre décret réglera le sort du Service de santé.

Dimanche 27 janvier. — Temps froid, mais beau — 4° à 7 h. Un peu de brouillard.

Les Italiens. — Je monte à cheval à 9 heures avec le Sous aide-major Séan pour aller inspecter l'Infirmerie de cantonnement installée à Santenay pour les Italiens dont mon H. O. E. a la charge au point de vue santé. J'ai confié l'installation de l'Infirmerie à Séan et je vais voir comment il s'en est tiré. Mon Canadien est très en forme et saute, avec entrain, les tranchées qu'on vient de creuser autour du Village.

A Santenay, je suis reçu par le Capitaine qui commande la Compagnie des Italiens et par son Lieutenant — deux hommes aimables. —

Après ma visite de l'Infirmerie, bien tenue, le capitaine Italien, qui a fait réunir toute sa Compagnie sur la place, en face l'Eglise, me demande *de lui faire l'honneur* de l'inspecter !

Je n'étais certes pas venu pour cela et ne m'attendais point à cet excès de courtoisie du sémillant capitaine allié, mais je ne puis décliner son offre si courtoisement exprimé... et me voilà passant devant les rangs des poilus Italiens... comme une grosse légume.

Les Italiens de Santenay n'ont pas plus de 38 ans et, bien qu'ils soient, tous, des récupérés, ils ont bon aspect et sont très propres. Je fais mes compliments aux deux Officiers qui paraissent enchantés, et je salue la Compagnie, divisée en trois sections, en criant : vive l'Italie. Je remonte à cheval pour rejoindre Saint-Marc non sans avoir invité à déjeuner les deux camarades Italiens qui ont le sourire.

A 14 heures, notre Théâtre joue : « Un jeune homme pressé » de Labiche, « Un client sérieux » de Courteline

et deux piécettes très bien interprétées par notre troupe qui a encore progressé.

Nous avons, à notre Théâtre, un rideau saumon, payé par la Coopérative, du plus bel effet.

Lundi 28 janvier. — Lanoix me téléphone que le M. I. est tout disposé à me garder, si le décret sur le rajeunissement des cadres n'est pas draconien.

Encore des victimes. On nous amène les corps de deux aviateurs de l'escadrille de Mouy tués ce matin à Saint-Marc-Le-Grand. Leur avion a été descendu par le canon boche. Un des deux, le Lieutenant F... est venu chez nous, bien vivant, et assistait, le 7 Décembre dernier, à l'enterrement de ses deux camarades qui reposent dans notre Cimetière.

Il va les y rejoindre. Combien encore le suivront ?

Un autre aviateur qui est en traitement à l'H. O. E. et qui vient de voir le corps de son camarade, en bouillie, me dit d'un ton tranquille, les mains dans ses poches : « Voyez-vous, Monsieur le Médecin-chef, nous savons que nous y passerons tous, mais, heureusement, on n'y pense pas quand on est en l'air, et on s'illusionne sur sa veine ! »... Braves gens !

Je termine mes petits préparatifs de départ pour partir demain matin, en route pour... les gaz !

J'aurais pu partir aujourd'hui, mais je n'ai pas osé m'en demander la permission.

La Direction me questionne pour savoir combien j'ai exactement *de lits et de places* dans mon H. O. E. Ma situation à l'heure actuelle, est la suivante : J'ai 339 lits pour hospitalisation, 269 lits pour blessés à évacuer soit : 603 lits, plus 930 places pour petits blessés assis. Mais, avec les hangars qu'on va m'en-

voyer, ce chiffre pourra devenir beaucoup plus gros.
21 heures. — Nuit claire — alerte d'A. B. priorité.

Mardi 29 janvier. — Gelée blanche — température — 5° à 9 h. 54. Je prends le train pour Paris.

Lundi 4 février. — Parti, ce matin, de Paris, mon Cours sur les gaz étant terminé, je suis arrivé à Saint-Marc à midi, grâce à une auto de l'H. O. E. qui m'attendait à la gare de Marneville.

Je reviens, nanti d'un Certificat qui constate que j'ai suivi « *le cours* », et me sacre « *spécialiste ès-gaz* » ! De fait je ne regrette pas d'avoir eu l'occasion de me documenter, aussi complètement que possible, sur la question des gaz et sur tout ce qui tourne autour de cette question. Je sais, maintenant, ce que nos ennemis ont fait, et ce que nous avons tenté, de notre côté, pour nous protéger et pour riposter avec les mêmes armes que celles employées contre nous. Les cours théoriques faits à l'Ecole de Pharmacie m'ont vivement intéressé. Le passage dans la chambre aux gaz chlorés, avec le masque, m'a coûté une vareuse, car mon vêtement neuf, mes boutons, mes galons neufs ont été très abîmés.

Les exercices pratiques du Camp de Satory, où nous fûmes conduits par train spécial et voitures automobiles, ont été, eux aussi, instructifs. J'ai traversé, sans incidents la vague de gaz, j'ai vu les pauvres toutous asphyxiés par la petite vague à l'acide cyanhydrique, j'ai vu les exercices de lance-flammes. Bref je reviens ayant appris quelque chose et, certainement, mieux armé pour soigner des gazés ou guider mes subordonnés chargés de ces soins.

De plus, mon séjour à Paris pendant ces six jours, m'a permis d'être avec les miens au moment du bombardement de la Capitale pas les avions boches.

A l'H. O. E. j'ai trouvé tout en ordre en arrivant.

Les travaux sont en bonne voie. Notre Salle d'opérations sera superbe. Monsieur Laniéce est venu Dimanche et a trouvé tout à son goût. Il a dit à mon Officier gestionnaire qu'il ne me lâcherait pas et ferait ce qu'il faudra pour me garder.

Les hangars Bessonneau pour les gazés sont arrivés. On va les monter. Nous aurons ainsi trois hangars, ce qui augmentera notre *capacité* dans des proportions notables.

Un autre travail est amorcé : On fait des tranchées entre notre Cimetière et l'hôpital. C'est la troisième position des troisièmes lignes. Espérons, grands Dieux, qu'on aura pas besoin d'y avoir recours, à la 3e position des 3e lignes, car, dans ce cas, nous serions frais, et anéantis ou déguerpis depuis longtemps !

Mardi 5 février. — Temps froid — 2°.

Notre Secteur semble relativement tranquille en ce moment. Les trains d'A. L. G. P. sont partis ce matin vers Marneville.

Nouvelle parade de décoration. — Ce matin à 11 h. 15, prise d'armes à l'H. O. E. pour la décoration de Moreau. Je suis heureux d'avoir obtenu, pour lui, la croix que son oncle, le général G... est venu lui accrocher, lui-même, sur la poitrine, après avoir déjeuné avec nous.

L'Ambulance 47/29, dont j'ai été Médecin-chef en arrivant à Saint-Marc, et que Moreau commande depuis mon passage à la 37/63, était réunie, en Casque, dans

l'allée centrale de l'H. O. E.. Ce fut le même cérémonial que celui suivi pour la décoration de Coiffard.

Jeudi 7 février. — Je vais à Marneville voir M. Lanièce pour le remercier de bien vouloir me garder, malgré la limite d'âge que j'ai dépassée de trois mois.

Comme d'habitude il me reçoit fort aimablement. Il me dit de faire une Conférence sur les gaz à mon personnel, de la faire taper et de la lui envoyer. Ce sera fait.

Je vois aussi mon ami Lanoix qui va quitter le 4e Bureau pour aller à la Région comme directeur adjoint. En revenant à Saint-Marc, dans le train je rencontre un vieux camarade d'escrime, le Lieutenant-colonel Foldus, qui commande un parc d'artillerie dans le secteur et qui m'invite à aller déjeuner avec lui un Dimanche matin. Je tâcherai d'aller le voir à cheval.

Vendredi 8 février. — Pluie et temps gris.

Conférences. — A 14 heures, Moreau fait une Conférence aux stagiaires sur le traitement de la Syphilis aux armées.

A 17 heures je fais, moi-même, une Conférence sur les gaz, et sur le traitement des gazés, à mon personnel officiers et aux étudiants. Je leur dis tout ce qu'il est permis de dire sur les vagues de gaz, les obus à gaz employés par les Allemands et par nous-mêmes, et j'insiste sur le traitement des gazés dont nous avons, maintenant, hélas, une expérience assez grande pour l'instituer avec méthode et efficacité.

Dimanche 10 février. — A onze heures je monte à cheval pour aller déjeuner à L... avec le Lieutenant-Colonel Foldus qui m'a invité.

La popote du Colonel est toute proche de la ferme où

je cantonnais, avec le 12[e] chasseurs à cheval, en Septembre 1881, il y a trente-six ans !

Comme on se retrouve !... ai-je failli dire à la vieille cour de la sus-dite ferme en la revoyant et en la reconnaissant. J'ai *failli* dire cela, mais je n'ai rien dit, car si je l'ai reconnue, *elle*, la vieille cour ne m'a sûrement pas reconnu *moi*. Elle ne pouvait pas, à moins d'avoir une mémoire extraordinaire, se remémorer le jeune brigadier de Chasseurs à cheval sous les traits du médecin à cinq galons, aux cheveux rares et blancs, à la grande moustache poivre et sel...

Voilà pourquoi je n'ai rien dit, *tout haut*, à la vieille cour, mais, *tout bas*, je lui ai parlé tout de même, je lui ai murmuré mon souvenir ému, et j'ai senti, sous ma vareuse, que mon cœur battait un peu plus vite, plus vite certainement que celui du jeune brigadier de 1881 orsqu'il descendit de cheval, là, dans ce coin, il y a trente-six ans, harrassé, après une longue étape...

A la popote du Colonel Foldus le déjeuner fut aimable. On y parla médecine beaucoup plus que guerre et je rentrai à Saint-Marc aussitôt le café pris, à vive allure, un peu nerveux.

Au dîner à l'H. O. E. nous avons, comme convive, un capitaine chef d'escadrille à Mouy. Il y a trois escadrilles au camp d'aviation de Mouy. La sienne fait du réglage et la liaison d'Infanterie. Il a, de plus, à dresser des officiers américains et portugais. Les officiers aviateurs américains ont des soldes fantastiques : un sous-lieutenant touche 800 fr. par mois, un capitaine 1200 ! Heureux Américains !

JEUDI 14 FÉVRIER. — *Nouveau masque.* — On commence à distribuer un nouveau masque à groin, à cap-

sule, comme celui des Boches, mais n'ayant pas les inconvénients de ce dernier. La capsule du nôtre, grâce à une soupape d'expiration, ne se colmate pas. Ce masque est meilleur que le M² paraît-il.

Neurasthénie. — Un soldat d'infanterie s'est suicidé, hier, en se tirant un coup de fusil sous le menton. La balle est sortie par le sommet du crâne.

Je n'ai pas vu beaucoup de suicidés au front, heureusement, mais les neurasthéniques sont nombreux et on en compte beaucoup parmi les officiers.

Un train d'A. L. G. P. servi par des Américains passe devant nous ; canons camouflés à neuf, Américains en kaki et en chapeaux ronds, à bords larges, ayant bonne allure. Les canons sont des canons de côte montés sur plates-formes.

Un Boche blessé nous est amené. C'est un Silésien qui en est à sa deuxième blessure. Il paraît enchanté d'être pris et lâche de nombreux « kamerades » pendant qu'on panse son bras.

Dimanche 17 février. — Temps froid — 0° dans ma chambre. — Violent tir de barrage à 2 heures cette nuit. Une ambulance a été incendiée à Somme-Suippe par des bombes d'avions dont nous avons entendu les éclatements.

A. B. en l'air toute la journée.

Cinq alertes d'A. B. — Incendie à Santenay. — Depuis 18 heures 1/2 jusqu'à 22 heures nous avons été alertés quatre fois. Les A. B. profitant du clair de lune ont dû faire plusieurs voyages d'aller et de retour.

Pendant le dîner, de nombreuses bombes sont tombées sur notre droite. A vingt heures et demie un gros incendie éclaire la région de Saint-Marc. Je crois que le

feu est au village ou sur les bords de la rivière, mais la gare nous téléphone que c'est à Santenay. Pendant ce temps le canon tape.

A 23 heures et demie, cinquième alerte. Cette fois les avions passent juste au-dessus de nous et on entend leurs hélices très distinctement. Les projecteurs fouillent le ciel... L'orage est passé encore une fois.

Lundi 18 février. — *L'ambulance 33/62* que j'attendais arrive, ce matin, par chemin de fer, à 7 heures et demie. Son médecin-chef est le Médecin-major de première classe Massenet, un territorial, médecin d'un hôpital dans une ville du centre.

Quarante officiers sont, actuellement, inscrits sur les contrôles de l'H. O. E.

Jeudi 21 février. — Il a plu cette nuit et la température redevient plus douce, mais la boue refait son apparition. C'est une vieille camarade avec laquelle il faut bien nous entendre... puisque nous ne pouvons faire autrement.

M. Laniėce vient nous rendre visite. Il est nerveux comme en Avril avant les attaques. Il veut que tout soit prêt instantanément. Il nous dit que quatre-vingt-dix territoriaux peuvent arriver chez nous, en trois heures, pour faire le brancardage. Tout cela sent la poudre, et ma permission de Mars pourrait bien être compromise. — Alerte d'A. B. à 21 heures par nuit claire.

Samedi 23 février. — Temps brumeux, pluvieux et humide.

Travaux. — Mon H. O. E. est un vrai chantier. La nouvelle salle d'opérations est terminée. Un chemin couvert, qui permettra le brancardage, à l'abri de la

pluie et du vent, des salles de triage et d'opérations vers les salles d'hospitalisation, est en train. C'est un gros travail de menuiserie qui va coûter cher. En ce moment une équipe spéciale monte le premier de nos trois *Hangars Bessonneau*, en face de mon bureau. Ce hangar est destiné aux blessés assis. Les deux autres, qui



DANS LES TRAVERSES LES HOMMES ONT L'AIR D'OISEAUX.

devront être montés par nos propres moyens, seront destinés aux gazés. Ils occuperont un grand quadrilatère nous flanquant sur notre gauche au delà de notre jardin potager. Chaque hangar coûte à l'état : 20.000 francs, le prix d'une petite propriété à la campagne. C'est coquet. Et cela ne servira peut-être pas, ou cela servira quelques jours à peine. C'est fou, mais c'est nécessaire... C'est la guerre.

Le montage d'un hangar Bessonneau n'est pas une mince affaire. Il comprend trois temps : on prépare d'abord le terrain et on monte les fermes soigneusement numérotées. *Dans les traverses les hommes ont l'air d'oiseaux* sautant de bâton en bâton comme dans une cage.



ON PLACE LES TOILES SUR LA CARCASSE.

Le deuxième temps consiste à placer les toiles sur la carcasse. C'est le temps le plus énervant, si non le plus difficile.

Enfin on installe les fenêtres en mica, les accès et les portes, on place le doublage intérieur avec le velum blanc, on termine le nivellement du sol, et on installe le chauffage. *Le hangar terminée a un aspect* vraiment *imposant et confortable.*

Un officier d'administration de ma nouvelle ambulance, qui est entrepreneur de travaux, suit, avec une attention constante, la manœuvre de l'équipe spéciale qui monte notre premier Bessonneau. Je le vois sourire... il a compris, et sera un guide excellent pour le montage des autres hangars. Jusqu'à présent j'ai tou-



LE HANGAR TERMINÉ A UN ASPECT IMPOSANT.

jours trouvé, dans mon personnel, l'unité qu'il fallait pour accomplir un travail quelconque. Qu'il me faille un menuisier, un cimentier, un monteur de hangars, un électricien, ou un acteur comique, j'ai, sous la main, l'homme nécessaire. Heureux médecin-chef ?... Mais Oui...

Le M. I. Lanièce parle de nous envoyer, si nous avons à fonctionner d'une façon intensive au prochain coup

de torchon, onze équiqes chirurgicales, et je ne sais combien de médecins et d'infirmiers ! Où vais-je mettre tout ce monde là ? Il faudra que je loge les médecins en dortoir dans une grande baraque ou dans un Bessonneau. Adieu les petites chambres, minuscules, mais combien précieuses ! Quels grognements vais-je entendre ! J'en frémis d'avance.....

Lundi 25 février. — Le Médecin-major Massenet auquel j'ai donné un service important de médecine avec la direction de l'installation des services de gazés, lorsque les hangars destinés à ces services seront montés, est, comme je l'avais prévu, un bon camarade. Comme les autres médecins-chefs d'ambulances que j'ai eus — à part Clarence et Moreau — il a un cheval, mais s'en sert à peine. C'est un néo-cavalier de la guerre. Sa monture, grande jument alezane de demi sang, répond au doux nom de « Philippine ».

Importante décision. — Clemenceau supprime le port des képis bleu-horizon pour les officiers et sous-officiers. Ils n'ont pas de raison d'être, puisque, à l'avant, on a le casque, et ils empêchent le soldat de diagnostiquer le supérieur et de saluer. Adoncques le képi rouge va reparaître pour aller en permission.

A 22 heures, alerte d'A. B. Je sors et j'entends siffler, sous mon nez, un culot d'obus ou un éclat quelconque. Cela vient, probablement, d'un de nos projectiles tiré de Mouy sur le boche.

Mercredi 27 février. — Pluie abondante cette nuit.

Un de nos aviateurs s'est tué en faisant des acrobaties sur un Morane. Pauvres gosses qui n'ont pas assez des risques courus en combattant l'ennemi, et qui cher-

chent la mort, tous les jours, par bravade... inlassablement.

Je viens de voir *le nouveau masque* à groin qui va remplacer le M². Il ressemble à celui des boches que nous imitons après l'avoir critiqué, en le perfectionnant toutefois.

Mouvements. — Les mouvements commencent, ou, plutôt, continuent : L'Ambulance 45/66 vient de recevoir l'ordre de se tenir prête à partir au premier coup de téléphone ainsi qu'une équipe chirurgicale. On m'en prend, on m'en donne suivant les besoins. Ce sont les « mouvements » auxquels il faut s'attendre de plus en plus.

Des Américains vont venir sur notre secteur : On écrit, en Anglais, le nom des boyaux...

La neige a refait son apparition depuis 18 heures. C'est bien l'incohérence de la nature unie à celle des humains.

SAMEDI 2 MARS. — La neige continue à tomber. Une grosse attaque a dû avoir lieu cette nuit, malgré le mauvais temps, car la canonnade fut sévère. Les Boches nous tâtent. On s'attend à une action importante sur notre secteur sans en être certain. Cela explique les préparatifs qu'on nous ordonne de faire. La Direction me demande, encore ce matin, de prévoir l'évacuation très prochaine de toutes nos spécialités, afin que nous puissions refonctionner comme H. O. E.

A 14 heures. L'ordre m'arrive d'évacuer, dès demain, tous les malades des spécialités, de ne garder que les intransportables et les malades n'ayant pas besoin de plus de huit jours de traitement. Nous redevenons donc H. O. E. tout court.

Des troupes arrivent et de nombreux trains ont passé, aujourd'hui, bondés de poilus. Le Boche fait-il une feinte, ou est-ce le début de la ruée sur nous et sur Reims pour gagner Paris ? La question est plutôt angoissante.

DIMANCHE 3 MARS. — *Journée d'évacuation dans la boue.* — Ce matin nous avons évacué par la navette, 80 guéris. A 17 heures un train nous prend 130 assis et 43 couchés pour Z E. Nous avons commencé le montage des hangars Bessonneau pour les gazés *dans la boue, toujours dans la boue.* Je dois partir en permission Samedi, à moins que je ne reste...

LUNDI 4 MARS. — De la neige, partout. Reims est complètement évacuée. A Marneville, on fait partir les réfugiés Ardennais pour diminuer les impedimenta.

Les Boches ont annoncé, dès Janvier, qu'ils prendraient Marneville. Ils n'y sont pas encore, mais il faut tout prévoir. On me dit — sous toutes réserves — que si les Boches font une grosse attaque sur les Monts d'en face, nous ne les défendrons pas, mais nous résisterons sur nos deuxièmes lignes qui sont nos anciennes lignes et qui passent par Prosne et la voie Romaine. Dans ce cas Gourmelon serait sacrifié et nous risquerions bien d'être obligés de déménager. A Saint-Marc nous sommes dans les troisièmes lignes chargées de couvrir Marneville. S'il y a un coup de chien par ici, je crois que mon H. O. E. en verra de dures... En attendant, je vais avoir une formation pouvant recevoir plus de 2000 blessés : 2023 exactement.

MERCREDI 6 MARS. — Alerte d'A. B. à 4 h. du matin. Il se confirme qu'on croit à une attaque des Boches, de

Craonne à l'Argonne, ayant pour but la prise de Reims, de Marneville et la marche sur Paris.

Ils envoient, maintenant, sur Reims même, des obus à gaz.

Ce soir, à la nuit, des *tanks* débarquent à la gare de Saint-Marc. Des troupes d'Algérie sont attendues. Un train blindé est revenu remiser à Grandpierre.

Jeudi 7 mars. — Le train du Généralissime vient de passer. Pétain a déjeuné à Saint-Marc et est reparti en auto. Son train a l'air très confortable et bien aménagé. Il comprend un wagon-salon, un wagon restaurant et des fourgons pouvant contenir des autos.

Samedi 9 mars. — Je prends le train pour Paris à 16 h. 48. J'arrive, à l'heure, dans la capitale qui vient, pour la quatorzième fois, d'être bombardée par avions. Il y a eu 13 tués et 50 blessés.

Jeudi 21 mars. — Je suis de retour à Saint-Marc après un séjour délicieux à Paris, malgré qu'il m'ait fallu assister au quinzième bombardement de ma ville natale par les avions du kaiser, mais j'y suis habitué : chaque fois que je vais en permission, Paris est bombardé. Cela me permet de constater la vaillance des chers miens qui restent tranquillement dans leurs lits alors que toute la maison est dans la cave.

A l'H. O. E. on a bien travaillé pendant mon absence. Les hangars Bessonneau pour les gazés sont montés. Des ordres m'arrivent, m'indiquant ce que je dois faire, toutes les hypothèses possibles à la guerre étant envisagées : avance, recul etc. Si j'entre en action, je dois recevoir 250 infirmiers et 25 médecins. *Si les Boches*

avancent, je sais ce que je dois faire et où je dois aller...

J'ai reçu l'ordre de refaire une conférence sur les gaz à Saint-Marc et à l'H. O. E. de Mont-Grenier.

On reparle du départ du *M. I. Lanièce* atteint par la limite d'âge. S'il s'en va, je regretterai cet excellent chef qui est si bienveillant à mon égard.

Alertes d'A. B. et bombes. — A 18 heures plusieurs avions boches nous survolent. On leur tire dessus. Thibault entend un culot de 75 passer en sifflant près de lui.

A 20 heures, nouvelle alerte. D'après un nouveau règlement on doit nous téléphoner tous les trois quarts d'heure, si l'alerte n'est pas passée.

A minuit, troisième alerte, les avions sont au-dessus de nos baraques, ils font jouer leurs mitrailleuses et *lâchent trois bombes* dans notre voisinage. On les canonne copieusement. Il n'y a pas moyen de dormir même en revenant de permission !

Vendredi 22 mars. — Ce soir encore deux alertes d'A. B. l'une à 20 heures, l'autre à 21 heures 20. A 23 heures, c'est encore un tintamarre infernal : les avions passent et repassent au-dessus de nous, très bas. De tous les côtés les schraphnells éclatent, les mitrailleuses crépitent. On s'attend à chaque instant, à recevoir sur la tête, un culot de nos obus, une bombe boche ou une balle de mitrailleuse. Ils ont dû aller à Marneville, ce soir, certainement, et font la navette. Plusieurs bombes éclatent, secouant ma baraqué comme une simple feuille de tôle. Les nerfs sont agacés. Combien on aimerait mieux se battre au grand jour ! Je viens de faire plusieurs parties de jacquet avec Bitterlen pendant la danse ; j'ai gagné trois parties simples et

perdu deux turcs, mais on ne peut jouer au jacquet toute la nuit, et cela continue... alors on va se coucher.

Samedi 23 mars. — *Marneville bombardée.* —

Marneville a été très abîmée, hier soir, par les avions boches. Deux maisons ont été descendues ; l'hôtel d'Albion n'a plus un seul carreau. Des bombes sont tombées dans le jardin public. Une famille est enfouie dans une cave et non encore sortie. Dans la ville, c'est la fuite... on déménage.

Conférence à Mont-Grenier. — A dix heures et demie je monte à cheval et je vais à l'H. O. E. de Mont-Grenier pour y faire ma conférence sur les gaz.

C'est un peu délicat, pour moi, simple territorial, d'aller faire une conférence didactique dans un H. O. E. commandé par un médecin de l'active. J'espère m'en tirer cependant. Il fait un temps superbe et chaud. Sur mon chemin se trouve l'Ecole des Saucisses qui instruit, en ce moment, des Américains coiffés, comme les Anglais, du casque « plat à barbe ». Arrivé à l'H. O. E. je suis reçu très aimablement par le médecin-chef, le Médecin-major Chaufrin qui m'offre un déjeuner appréciable arrosé d'un doigt de Bourgogne et d'une coupe de Champagne. L'H. O. E. a été gratifié, comme nous, hier soir, de quèlques balles de mitrailleuses, petit cadeau sentimental des A. B.

A 13 heures et demie je fais ma conférence devant un auditoire composé de médecins et d'infirmières. Le médecin-major Chaufrin a la courtoisie de me dire que je lui ai appris plusieurs choses des plus intéressantes. Il me témoigne sa sympathie en m'offrant de me reconduire, à cheval, jusqu'à Saint-Marc, offre que j'accepte avec empressement. Botte à botte nous tra-

versons une partie du Camp qui sépare nos formations respectives ; Chaufrin a un cheval de sang qui saute les tranchées et les buissons admirablement. Mon Canadien, qui est un bon sauteur lui aussi, piqué au jeu, se surpasse et montre au cheval de sang ce que peut un brave canaçon, monté par un territorial au poil blanc qui a conservé des muscles jeunes. Chaufrin apprécie mon Canadien comme il sied ; moi je ne dis rien à la bonne bête, mais ma main qui la flatte lui fait comprendre qu'elle aura du sucre en rentrant.

A 21 heures ce soir la danse des A. B. recommence, l'électricité s'éteint. Je fais donner l'ordre à tout mon personnel de ne pas sortir des baraques sans mettre le casque, plus à cause des petits éclats de projectiles et des culots, qu'à cause des bombes. Le canon tape dans toutes les directions et on entend de nombreux éclatements de torpilles. Marneville doit avoir été sérieusement arrosée encore une fois.

Jusqu'à deux heures et demie du matin la séance continue.

Dimanche 24 mars. — Beau temps. C'est aujourd'hui le dimanche des Rameaux ! A quand les rameaux de paix ?

Poignée de nouvelles. — Nous recevons, ce matin, deux blessés boches dont un sous-officier.

C'est le Médecin-Inspecteur *Bourotte* qui doit remplacer Monsieur Laniéce.

Des mitrailleuses pour tir contre avions viennent d'être installées tout près de nous, à côté du camp de prisonniers et à la gare.

Pendant ma permission un aviateur américain s'est tué à Mouy. Il est dans notre cimetière qui contient, à l'heure actuelle, au moins huit aviateurs.

Du vrai Jules Verne. — Paris serait bombardé par canon ! — Cela paraît invraisemblable, mais on l'affirme. Un de mes secrétaires, qui revient de Saint-Germain et de Paris, dit que ce sont des obus de 240 qui sont tombés sur Paris dans le quartier de la Gare de l'Est, hier. Et cela continue encore aujourd'hui !

J'attends la confirmation de cette nouvelle avec angoisse à cause des miens. Si les boches ont fait cela, ils sont vraiment ad-mi-rables !

17 heures. Les journaux arrivent. C'est vrai, le fait est confirmé ! On dit, maintenant qu'on peut tirer, avec le canon, à 120 kilomètres, et, même, que ce serait une invention française ! Naturellement ! Quoi qu'il en soit, voilà du nouveau, et mes jeunes enfants, ma femme, sont exposés, maintenant, presque autant que moi-même !

A Marneville, hier soir, il y a eu beaucoup de dégâts : sept immeubles par terre, plus de trente personnes enterrées dans une cave et dont on ignore le sort.

Ce soir, la même expédition recommence du reste. Du front sud de l'Hôpital nous voyons les lueurs d'éclatements des bombes qui tombent sur la ville, suivies du fracas de la détonation.

Lundi 25 mars. — Réveillé plusieurs fois cette nuit par des éclatements de bombes d'avions dans le voisinage de la gare. Une d'elles a dû tomber près de nous, car nos baraques ont reçu une pluie de terre.

Paris continue à être bombardé par canon. Les marmites tombent tous les quarts d'heure.

A Marneville deux Officiers d'administration de la Direction du S. S. ont été tués par le bombardement

d'hier. La rue Garinet est détruite. La Cathédrale est touchée.

La bataille sur la Somme. — Les heures graves sont revenues : Les Anglais ont été enfoncés ; les Boches ont franchi la Somme au sud de Péronne, dit le communiqué. Ils ont fait 40.000 prisonniers et pris 400 canons. Si cela est exact, c'est sérieux. Mais, après Charleroi il y a eu la Marne... Espérons !

Mardi 26 mars. — Temps frais, gelée blanche. Grand vent cette nuit qui obligea les oiseaux de Guillaume à nous laisser dormir.

Les caves. — A Paris les caves sont, quelquefois, de bons abris en cas de bombardement. A Marneville elles sont néfastes, parce qu'il n'y a guère que de petites maisons. Une maison touchée s'effondre tout entière sur sa cave où ceux qui y ont cherché refuge sont ensevelis. Ainsi a été tué l'Officier d'administration C... que je connais bien. Ainsi périrent, dit-on, plus de quarante personnes, femmes et enfants !

Les lettres de Paris ne sont pas arrivées aujourd'hui.

Les communiqués sur la *Bataille de la Somme* qui, en réalité, comprend trois grandes batailles, celles de Bapaume, de Combles et de Noyon, semblent indiquer que le combat tend à se stabiliser.

Ce soir la Lune est presque pleine, et, à 21 heures, les A. B. recommencent à passer, allant, pour la cinquième fois en huit jours, bombarder la malheureuse cité de Marneville. Nous assistons au combat ou plutôt à la boucherie, car les centaines de coups de canons et les coups de mitrailleuses que nos soldats envoient dans la Lune ne servent à rien.

Nous suivons, à l'œil nu, le chemin des A. B. qui

vont, tranquillement, jeter, chacun, leurs trois torpilles sur la ville : lueurs, éclatements et retour allégé. Nous contemplons tout cela, impuissants hélas !

Mercredi 27 mars. — *Les procédés de bombardement des Boches* sur Marneville sont simples et pratiques : Le premier avion jette, d'abord, une bombe incendiaire afin que les autres avions soient guidés, dans leur travail, par les lueurs des incendies. — Ces messieurs pensent à tout. — Les habitants partent, le soir, de la ville, en longues théories, et vont coucher dans les champs, avec leurs couvertures.

Hier, Marneville reçut une cinquantaine de bombes. Résultats : La voie du chemin de fer serait coupée en plusieurs endroits. Les trains de permissionnaires ne purent partir. Les magasins Mielle sont détruits. Notre ligne téléphonique avec la ville est coupée.

Perplexités. — Ce matin je suis informé que les permissions sont réduites à 5 °/₀ pour les hommes et à 3 °/₀ pour les officiers. Je reçois, de plus, l'ordre de faire rentrer, par dépêche, mes chirurgiens absents. Tout cela semble présager une action importante et prochaine sur notre secteur. . . . .

Cependant j'apprends, dans la soirée, que le Nme Corps doit quitter nos lignes pour aller vers Noyon ; mieux encore, une Ambulance du voisinage, qui doit partir avec lui, vide ses malades et blessés chez nous ! Ainsi, et par un raisonnement logique, je conclus que la bataille, que nous attendions en face, semble s'éloigner... pour le moment du moins.

Vendredi 29 mars. — Un train sanitaire nous enlève 160 malades.

Les permissions sont complètement supprimées. *Le Général Foch* est nommé généralissime des armées alliées. Pétain commande en chef nos armées, et Douglas Haig l'armée anglaise. Et déjà les nouvelles sont meilleures : la route de Compiègne et de Paris semble barrée.

Foch et *Pétain*... voilà deux noms qui vont donner confiance à nos poilus !

Saint-Marc l'Eglise renforce Paris. — Combien j'avais raison de penser que les prévisions de grande bataille sur notre secteur s'éloignaient : A 20 heures la D. S. S. me téléphone d'envoyer, d'urgence, trois équipes chirurgicales... à l'hôpital Saint-Martin, *à Paris* ! C'est évidemment, pour soigner les blessés de la Somme qu'on nous demande ce renfort. Amiens et Compiègne étant menacés, il est logique que les blessés de ces secteurs soient dirigés vers la capitale. Je ne m'attendais pas, tout de même, à ce que Saint-Marc vînt au secours... de Paris. Mes équipes partiront ce soir même.

LUNDI 1er AVRIL. — Temps gris. — A 3 heures du matin *deux bombes d'avions* tombent sur le village de Saint-Marc — Pas de blessés.

A Widowville, une bombe tue le chef de gare de la Station et blesse une personne.

Pétain lance un ordre du jour énergique aux soldats de France : « *Cramponnez-vous au sol* » !

Un nouveau Chef. — A 14 heures le Médecin-Inspecteur *Bourotte* qui remplace Mr Laniėce comme Médecin de notre armée, vient, accompagné de ce dernier, prendre le contact. Le bon Mr Laniėce me dit qu'il est atteint par la limite d'âge. Je lui exprime ma gratitude pour

sa bienveillance. Il m'en remercie et me dit qu'on se reverra à Paris.

Le M. I. Bourotte, qui revient de l'armée d'Orient, a l'air d'un brave homme parlant peu. Il est étonné de voir tout le matériel que nous possédons. A Salonique ils n'étaient pas aussi bien pourvus, « à cause des bateaux qui allaient *sur l'eau... et sous l'eau.* »

Avec M. Bourotte je vois mon troisième M. I. d'Armée.

Jeudi 4 avril. — *Quatre infirmières* me sont imposées et arrivent demain. Je ne sais où les loger.

Vendredi 5 avril. — Les quatre Infirmières annoncées arrivent à 8 heures. Ce sont des Infirmières de la S. S. B. M. L'Infirmière-major Madame, de V... est une femme à cheveux blancs d'une grande distinction. Elle a les meilleurs notes comme infirmière de chirurgie. Les trois autres sont, également, très bien notées et pourront nous rendre des services, si notre activité chirurgicale trouve à s'employer. Je loge ces dames dans une baraque de sous-officiers que j'ai fait déménager, et je tâche de les mettre à l'aise.

Le train blindé d'A. L. G. P. qui remise à Grandpierre a été éprouvé dûrement. Un obus boche a fait sauter un de ses wagons de munitions et a tué 30 soldats. Le train blindé, ça n'est pas toujours le filon... !

Alerte d'A. B. ce soir comme d'habitude.

Dimanche 7 avril. — Je reçois la première visite d'inspection de mon nouveau M. I. M. Bourotte est simple et bienveillant sans nervosité.

A 14 heures *notre Théâtre,* pour sa réouverture, joue « la Peur des coups » de Courteline et « le Chauffeur »

de Max Maurey. Les dames infirmières assistent à la représentation. « Le chauffeur » est très drôle et nous avons, sur la scène, une « auto » fort bien réussie.

Notre camp de prisonniers est désaffecté comme trop près des lignes. Désormais on enverra les prisonniers du secteur à Vitry-le-François.

Lundi 8 avril. — Je vais à *Marneville* pour voir mon nouveau grand chef que je ne trouve pas. Je me rends compte des dégâts produits par les bombardements d'avions ; ils sont sérieux : soixante maisons par terre, à la gare plus de carreaux. La réserve de la Croix rouge américaine n'existe plus, et l'on voit des bandes et des pansements pendre lamentablement sur les branches des arbres et sur les fils téléphoniques du voisinage. La Cathédrale est largement trouée. Tous les magasins sont fermés, la désolation est partout. A l'Hôtel où je déjeune, quelques Officiers italiens et américains qui me saluent avec grâce.

Déception. — Une grosse et désagréable nouvelle m'attend à mon retour à Saint-Marc : Mon H. O. E., pour le moment, ne doit plus fonctionner comme centre chirurgical ! Girod, mon principal chirurgien, est appelé à Widowville. Alors ma belle installation chirurgicale, ma salle d'opérations toute neuve, mes chemins couverts qui ont coûté tant d'argent, tout cela va être inutilisé ! tout cela va dormir ! Quel réveil viendra nous secouer ?

On sent que de grands événements se préparent. En attendant, nous n'avons plus qu'à nous tourner les pouces et à cultiver l'essence de cafard !

Vendredi 12 avril. — *Mon H. O. E. se vide.* C'est

logique après la décision prise. L'Ambulance 45/66 a l'ordre d'embarquer demain soir à minuit. Avec elle je vais perdre mon camarade de jacquet, le M. M. Bitterlen, et mon cheval, c'est-à-dire son cheval, le bon Canadien.

Samedi 13 avril. — A 14 heures les huit voitures de la 45/66 quittent l'H. O. E. pour embarquer dans le train, qui est prêt, à la gare de Saint-Marc. Elles éviteront ainsi l'embarquement de nuit. Je caresse le museau du vaillant petit cheval que j'appelais mon Canadien et qui s'appelle, en réalité, Alcion. Je ne puis oublier que c'est sur le dos de ce brave animal que j'ai fait quelques unes de mes meilleures randonnées. Me voilà sans cheval, pour le moment, et c'est ma seule distraction qui s'en va.

Au dîner je dis adieu à Bitterlen et aux camarades de la 45/66. Combien en ai-je fait de ces toasts, depuis vingt et un mois ?

Dimanche 14 avril. — Dimanche triste ; il fait un vent du diable et je gêle, malgré le feu dans mon bureau. Heureusement j'ai trouvé un « Testut » et je fais de l'anatomie pour me distraire et pour « tuer le temps »... Tuer le temps ! Voilà une expression inexacte, car c'est bien le temps qui *nous* tue et non pas nous qui *le* tuons !

Jeudi 18 avril. — Soupçon de Soleil dans le brouillard — canonnade toute la nuit.

Sur des rats énormes pris cette nuit, dans nos baraques, Ivanhoë fait une prise de sang et me montre, au milieu des globules rouges, des quantités de *trépanozomes* non pathogènes grouillant, comme des anguilles,

dans les espaces inter-globulaires. C'est très net et très intéressant.

Les lettres qui me viennent de Paris mettent, actuellement, quatre ou cinq jours pour m'arriver ; celles qui viennent de mon fils, pour le moment en Picardie, mettent sept jours.

L'H. O. E. de Mouy est désaffecté depuis plusieurs mois. On démonte, en ce moment, ses baraques. A la réflexion, et en rapprochant les décisions prises par la D. S. S. à l'égard de Mouy, désaffecté parce que trop exposé aux bombardements, et à notre égard, je ne puis m'empêcher de penser que les mêmes raisons ont décidé nos grands chefs à ne pas encombrer l'H. O. E. de Saint-Marc de matériel humain pour la prochaine affaire.

Nos infirmières vont s'en aller. C'est très naturel, puisque nous n'avons pas de travail chirurgical à leur offrir. Je leur ai fait soigner quelques gazés pour les occuper.

Samedi 28 avril. — Ronde d'avion cette nuit. Temps froid... Brouillard.

Nos dames infirmières partent à dix heures. Elles sont restées quinze jours à l'H. O. E. et ont fait preuve d'un très bon esprit.

Visite de M. Bourotte cet après-midi.

Lundi 22 avril. — *Nos Américains.* — Nous en avons des quantités à l'H. O. E., presque tous noirs.

Hier l'un d'eux m'exprima, en langage américain nègre, son avis sur la guerre. Il me dit qu'il pensait que la guerre serait finie dans deux ou trois mois, et, qu'au mois d'Août il serait de retour en Amérique où il avait sa femme et sa fille...

Si tous les Américains pensent de même, ils pourraient avoir quelques désillusions.

A 20 heures et demie, malgré la nuit noire : priorité !

Vendredi 26 avril., — *Babel* ! — En ce moment, dans mon H. O. E. on se croirait rue du Caire, de fameuse mémoire, lors de l'Exposition de 1889. On ne voit que des nègres, des sidis et des arbis. On n'entend que des mélopées traînantes, des chansons de Bamboula ou des claquements de mains, comme à la danse du ventre ! Marocains, Arbis, Américains, quelques Italiens et de rares Français, voilà ce qu'on frôle toute la journée. Pauvre France, obligée, pour ne pas périr, de se mettre entre les mains de toutes ces races ! Bien peu intéressants, en général, les noirs Américains, et combien on trouve d'excuses aux yankees qui méprisent les « coloured men ». A voir les soldats noirs que l'Amérique nous envoie douillets, tireurs au flanc, on reste perplexe sur leurs qualités militaires. Il faut, cependant les attendre au combat avant de les juger définitivement.

Ce que je puis dire, c'est que les vrais Américains n'ont pas, tous, les mêmes illusions sur la fin de la guerre, que celles du soldat noir auquel je causai dernièrement.

Un yankee, blanc celui-là, me dit aujourd'hui : « Nous en avons, peut-être, pour deux ans, mais quand les Américains commencent quelque chose, ils vont jusqu'au bout ».

A 22 heures : priorité, extinction... C'était prévu, la lune est pleine.

Jeudi 2 mai. — Le M. M. Charpin rappelé à l'intérieur est remplacé par l'A. M. Foureau.

Celui-ci, qui fit partie, en 1915, du corps expéditionnaire envoyé en Egypte, à Alexandrie et au Caire, au moment où l'Egypte était menacée par les turco-boches, nous raconte un curieux épisode de l'occupation de la terre des Pharaons par les alliés : il y avait des Canadiens campant aux pieds des pyramides. Il y en avait aussi au Caire. Ces derniers brûlèrent un quartier de la ville où les Egyptiennes les avaient gratifiés de maladies indésirables. Au Caire et à Alexandrie il y a des rues où l'on voit les tableaux — toujours les mêmes — décrits dans l'Aphrodite de Loüys. Les mœurs, en Egypte, n'ont guère changé... A la vérité c'est bien la même chose en Europe...

Vendredi 3 mai. — Un de nos aviateurs s'est tué accidentellement ce matin. Les ailes de son avion se sont cassées.

— Pour passer mon temps utilement, j'étudie *les champignons*, dans l'atlas superbe et dans le livre de Rolland, que Moreau — érudit champignoniste — m'a prêtés. Il y a des quantités de champignons dans les bois voisins. Je m'instruis... Mais suis-je bien venu ici pour étudier les champignons ? ?...

Lundi 6 mai. — Il pleut dru. Ce matin à sept heures nous évacuons, sur Z E et Z I, 185 malades. Il ne nous reste plus que 46 malades dans notre hôpital. Bientôt je serai comme un roi nègre et je trônerai dans un désert.

Dimanche 12 mai. — L'Ambulance 33/62 est alertée. Si cette ambulance m'est enlevée, je resterai avec deux ambulances incomplètes. Justement de nombreux malades nous arrivent, atteints de grippe.

Lundi 13 mai. — *Fâcheux accident.* — Aujourd'hui ce ne sont pas des grippés qui nous arrivent, mais des gazés. Nous en avons reçu 64 depuis ce matin et, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce sont des gazés accidentels, des soldats à nous, abîmés par nos propres gaz. Un retour de vague, une saute de vent... l'accident n'est pas nouveau, hélas ! Il s'est déjà produit chez nous et chez les Boches. Il se reproduira encore tant qu'on se servira de ce gracieux moyen de faire la guerre qui nous a été imposé par nos ennemis. Mais qu'il est triste, mon Dieu, d'avoir à soigner des frères blessés par leurs propres armes !

C'est du Mont sans nom que nous ont été amenés les malheureux gazés. Certains sont gravement atteints et présentent les signes de l'œdème aigu du poumon qui est la complication la plus grave qu'on constate chez ces malades.

Mardi 14 mai. — La pluie ne cesse pas. Un gazé est mort cette nuit ; un autre ne vaut guère mieux. Dans le hangar Bessonneau où j'ai fait placer ces pauvres gens, mes médecins saignent à outrance, aux bras, aux pieds... C'est le meilleur traitement de l'œdème aigu du poumon.

Hier l'H. O. E. a reçu 95 malades. Il y a un petit foyer d'épidémie de grippe à Saint-Marc. Le M. I. Bourotte vient nous voir à 17 heures. Nous avons, aujourd'hui, 69 gazés. M. Bourotte est la simplicité même ; il n'est pas agité comme certains grands chefs. Il parcourt le hangar des gazés, fait des remarques judicieuses sur le traitement des malades, et ne cherche pas la petite bête.

Un deuxième gazé meurt à six heures du soir.

La 33/62 reçoit, ce soir, l'ordre de s'embarquer, demain, pour la Seine-Inférieure. Les effectifs qui vont me rester seront bien maigres pour soigner tous les malades arrivés depuis deux jours.

MERCREDI 15 MAI. — J'organise mes services pour fonctionner avec ce qui va me rester de personnel. Je m'occuperai moi-même, des gazés. Deux sont morts ; un troisième est très mal. Les pauvres *zigomars* ont été bien éprouvés !

Le Médecin-principal Dopter, professeur au Val de Grâce, vient les voir à 15 heures. Il trouve mon installation idoine. Il me raconte qu'à Armentières, les Boches avaient envoyé tellement d'obus à ypérite que l'ypérite coulait, en ruisseaux, dans la ville où il n'entrèrent que quinze jours après. Ils eurent, quand même, des accidents. — Au Mont sans nom, sur douze brancardiers du poste de secours, *six* sont morts !... Saluons !...

— La 33/62 est partie. A l'H. O. E. il ne reste plus que la 47/29 et la 37/63, les deux Ambulances dont j'ai été médecin-chef. Il va falloir faire beaucoup avec ce peu ; on le fera. A la guerre c'est comme cela, ou on a rien à faire ou il faut se couper en quatre.

A 22 heures, nuit claire... Priorité...

VENDREDI 17 MAI. — Beau temps, chaud.

Mes gazés vont mieux et je suis content. En revanche j'ai trois grippés au lit parmi mes jeunes médecins ou officiers. Les jeunes tiennent mal !

Le glorieux N^{me} d'Infanterie qui a été anéanti au Kemmel est à Saint-Marc. Ou, du moins, c'est le numéro du régiment qui figure, car tout ce qui était au

Kemmel, y compris les médecins, a été tué ou pris. Pas un sanitaire n'est revenu.

A midi j'ai plus de 29° dans ma chambre !

Samedi 18 mai. — A 10 heures, dans ma chambre : 30°, 1.

Les carabs dorés. — J'ai assisté, ce matin, à un drame horrible et pathétique : deux carabs dorés cachés dans l'herbe, sous ma fenêtre, avaient attaqué un malheureux petit hanneton et s'acharnaient sur lui, l'enserrant, chacun, dans leurs mandibules qui ont, absolument, la forme d'une tenaille. L'un d'eux fouillait le corps du pauvre hanneton au-dessous des ailes et finit par introduire toute sa tête dans le ventre de la bestiole qui continua, cependant, à se débattre et entraîna, à sa suite, les deux carabs qui ne la lâchaient pas. Un des carabs parvint à détacher, avec ses tenailles, une partie du corps du hanneton et s'enfuit avec. L'autre carab continua à s'acharner sur ce qui restait de sa proie qui marchait toujours avec ses pattes de devant, entraînant, toujours aussi, dans une fuite sans espoir, son tortionnaire implacable !

... La voilà bien la lutte pour la vie, féroce, sans merci, telle que la comprennent les Boches. Et c'est bien la preuve que, dans la nature, la force et l'armement sont les maîtres !

Mercredi 22 mai. — Déjà 38° au soleil à 9 heures du matin.

Mes gazés vont de mieux en mieux. Je n'aurai eu que deux morts sur 78 entrés dans mon hôpital.

Lundi 27 mai. — *A minuit* nous recevons l'ordre du G. Q. G. de renvoyer nos trois voitures automobiles

immédiatement. Je me lève, la lune brille, pleine. Quelques coups de canon martellent de leur note grave l'atmosphère paisible, cependant que les grenouilles coassent sans arrêt dans le petit marécage qui borde la rivière à la sortie de Saint-Marc... Nuit de petite guerre... peut-être prélude de nuits de plus grande guerre bientôt...

Une ambulance squelette. — On m'avait promis une ambulance montée ces jours derniers. Elle arrive à dix sept heures, c'est la 35/20, mais je suis volé, car cette ambulance n'est qu'un squelette d'ambulance. Elle n'a que dix chevaux, elle n'a pas un seul médecin, pas même de médecin-chef. Elle est conduite par un pharmacien d'ailleurs très convenable, mais qui entre à l'hôpital de Widowville demain.

Je trouve, tout de même, dans les dix chevaux de la 35/20, un cheval que je pourrai monter. C'est le cheval du Médecin-chef inexistant. Kiki n'est pas beau, mais il est là !

Un H. O. E. pris par les Anglais. Les Anglais ont pris possession de l'H. O. E. de Bussy. Ils sont là douze médecins. Le moins gradé est capitaine. Le pharmacien, en revanche, n'est que sergent. Les Anglais ont apporté tout leur matériel, jusqu'aux caillebotis. Ils font la guerre en gens riches. Le moindre médecin touche trente francs par jour et sa femme touche, aussi, en Angleterre !

MARDI 28 MAI. — *La nouvelle ruée des Boches.* — Hier, 27 mai, les Boches ont attaqué dans le secteur d'Ypres au nord, et entre Reims et Soissons sur Craonne. Dans ce dernier secteur ils ont réussi à avancer jusqu'à l'Aisne en tournant le chemin des Dames.

Notre armée est engagée sur sa gauche vers Reims. Château-Thierry a été bombardé par avions, sauvagement, avant hier.

A la D. S. S. où je fais demander des médecins de renfort, on déclare qu'on ne peut rien me donner. On me dit d'évacuer tout ce que je pourrai et de me débrouiller.

De très nombreux avions de chez nous ont sillonné le ciel aujourd'hui allant vers les lignes et vers Reims. Ce soir beaucoup d'entre eux reviennent.

Mercredi 29 mai. — Violente canonnade cette nuit. La bataille de l'Aisne continue à se développer en faveur des Allemands qui ont franchi la rivière entre Vailly et Berry-au-Bac et sont, maintenant, sur la ligne de la Vesle près de Fismes. Nons avons combattu sur l'Aisne à un contre dix. Les heures sont graves.

16 heures. — Les Boches ont franchi la Vesle. Ils semblent avoir pour objectif : Château-Thierry.

Jeudi 30 mai. — Beau temps.

Sur l'Aisne et la Vesle nous avons continué à reculer. Soissons et Reims sont de plus en plus menacées.

La voie du chemin de fer est coupée entre Epernay et Dormans.

17 heures. — Ce soir, pas de journaux, mais nous apprenons la chute de Soissons. A Reims nous tenons.

17 heures 3/4. — Un A. B. jette des bombes dans la direction de Marneville. Il revient tout blanc, dans le soleil. On lui tire dessus beaucoup trop bas.

18 heures. — Des pièces à longue portée bombardent la région de Gourmelon et de Mouy, devant nous... le secteur s'allume.

19 heures. — Incendie à Mouy. Le bombardement continue ; les éclatements se succèdent à peu près toutes les trois minutes... pendant que notre équipe de foot-ball joue un match contre une équipe d'un régiment d'infanterie.

21 heures. — Les Boches tirent sur Gourmelon-le-Petit et à gauche, sur la route de Reims où passent des troupes. Leurs avions sont venus régler les tirs.

Un train d'A. L. G. P. monte avec deux pièces de 320. D'autres trains sont attendus à la gare cette nuit.

23 heures. Je monte sur notre observatoire ; le spectacle est féerique et triste à la fois : des lueurs de départ, des fusées sur tout le secteur, mais, à gauche, une lueur qui persiste : c'est Reims qui brûle. Et d'autres lueurs, dans des coins où je n'en ai jamais vues, se montrent encore, plus à l'ouest, derrière la montagne de Reims, dans la direction d'Epernay.

En face : fusées blanches, fusées rouges, projecteurs, avions en l'air... toute la lyre !

Vendredi 31 mai. — La nuit fut claire et la lune brillante. Réveillé dix fois par des avions allant vers les lignes et en revenant, et par les trains sans nombre qui portent du renfort à l'usine qui broye...

Un sergent du Génie qui revient de Reims dit que la ville tient encore. Mais, vers Fismes, c'est atroce : comme en 1914 toutes les routes sont encombrées de civils qui fuient. La route d'Epernay donne le spectacle d'une cohue.

Hier le génie a mis le feu à *l'H. O. E. de Bouleuse* évacué la veille, les Boches étant à 1800 mètres. L'H. O. E. de Bouleuse était énorme, quatre fois grand comme le

mien. Que de matériel, que d'argent perdu ! Mon H. O. E. finira-t-il ainsi ?

— On dit, mais je ne puis le croire, que les Boches ont abordé la Marne entre Château-Thierry et Dormans. Ce serait formidable si vrai. Le fait certain, c'est que la ligne de Paris est coupée ; nous ne recevons ni journaux ni lettres.

La destruction forcée de l'H. O. E. de Bouleuse et de nombreuses formations sanitaires de l'Aisne et d'ailleurs, montre bien qu'il est imprudent d'installer d'énormes formations, qui sont de véritables petites Facultés de médecine, à quelques kilomètres de l'ennemi. On dépense des millions qu'on est obligé de transformer en un petit tas de cendres en cas de repli. Dans la zône des armées je suis partisan de petites formations, ou de formation moyennes, munies de moyens de transport et d'évacuation. A l'arrière le grand luxe, les vastes laboratoires, dont l'utilité n'est pas contestable, mais qui sont bien encombrants quand il faut les loger sous la tente ou dans des baraques en bois.

Samedi 1er juin. — Du côté de Soissons et de Reims nous tenons. C'est au centre que les Boches avancent et qu'ils ont atteint la Marne, à Chartèves. Au sud de Soissons ils sont à Oulchy-le-Château.

Le bombardement de notre secteur par les 240 reprend à 14 heures et demie. Les obus tombent un peu à gauche de Mouy. Les artilleurs boches cherchent, probablement, l'épi d'où tirent nos grosses pièces et les trains d'A. L. G. P. Celui qui remise près de nous, à Grandpierre, a eu dix tués la nuit dernière.

Les H. O. E. de Mont-Grenier et de Widowville

reçoivent des blessés. *Nous* restons dans l'attente et sous la tente, l'arme au pied — si l'on peut dire. — Le sort des H. O. E. de Bouleuse et de Mont-Notre-Dame me fait comprendre les raisons pour lesquelles on nous a vidés. On aurait pu, il est vrai, nous supprimer, comme on a fait pour l'H. O. E. de Mouy. Si on ne l'a pas fait, c'est qu'on avait des raisons particulières pour prendre d'autres décisions. Je suis trop militaire pour les discuter.

Le bombardement de Mouy cesse à seize heures et demie. La ligne de Saint-Marc à Gourmelon est coupée. Les trains ne vont pas plus loin que Saint-Marc. Les habitants de Mouy se sauvent et prennent la route de Santenay. A Saint-Marc, certains habitants commencent aussi à déménager.

Le communiqué de ce soir donne une nouvelle importante : nous nous sommes mis à réagir et à contre attaquer le flanc droit allemand sur la ligne Soissons-Château-Thierry. On commence à comprendre que *la poche* faite par nos ennemis les rend vulnérables sur leurs flancs. Il faut avoir confiance ; Foch est là.

DIMANCHE 2 JUIN. — Tir de grosses pièces cette nuit. Une musique bizarre frappe nos oreilles ; ça n'est pas une musique française : en effet, ce sont des Anglais qui passent à Saint-Marc chantant « Tiperary » à tue-tête.

15 heures. — Toujours pas de journaux ni de lettres de Paris.

D'après le communiqué de ce matin, notre armée a du travail. Elle a perdu et repris le fort de *la Pompelle*, ce qui indique que les Boches cherchent bien à tourner les Monts par la trouée de Prunay et à prendre la mon-

tagne de Reims par notre côté. S'ils y arrivaient, ils déboucheraient par les Grandes Loges et nous serions, ici, en bien mauvaise posture.

Le communiqué de ce soir annonce que la moitié de Château-Thierry, rive droite, est occupée par les Allemands qui tiennent les hauteurs à l'Ouest de la ville. De plus ils ont avancé au Sud de la route de Dormans à Reims et menacent, ainsi, Epernay.

A 16 heures, petite promenade à cheval. A 18 heures, foot-ball. Le sport est un anti-cafard merveilleux !

Mouy est fortement abîmé. Il est vidé, même de troupes. Cette après-midi, c'est Gourmelon qui a été favorisé par les 240. Cette insistance des Boches à bombarder les villages de notre secteur qu'il avait négligés pendant longtemps, prouve qu'il ne s'en tiendront pas là. Mais c'est de bonne guerre et nous sommes ici pour trinquer.

Lundi 3 juin. — Quel vacarme cette nuit ! On voit bien que nous avons reçu de l'artillerie de renfort ces jours-ci. Mouy a encore pris du 240 pendant la nuit, et, ce matin, l'A. B. de service n'a pas manqué de venir, comme hier, nous réveiller, ni de se faire copieusement canonner par nos 105 qui font un potin d'enfer.

O miracle ! Ce matin nous avons des journaux ! Bien qu'ils soient d'hier, ils sont les bienvenus et on tombe dessus avec ensemble.

Le but principal des Boches semble être de s'étendre sur leur droite pour gagner Villers-Cotterets, la vallée de l'Oise et Paris. Nous défendons les abords de la forêt de Villers-Cotterets. Une autre poussée de nos ennemis est probable dans la direction : Noyon, Compiègne, Senlis. Nous la prévoyons et y parons. Sur

l'autre flanc de la bataille, à gauche de la montagne de Reims, nous tenons et avons repris Champlat.

Deux bataillons italiens viennent d'arriver à Saint-Marc et à Grandpierre. Leur médecin-chef, jeune, frais et rose, vient me voir et me demande de faire doucher ses hommes. Je m'empresse de lui donner satisfaction. Ces Italiens viennent des tranchées de Vauquois. Ce sont de belles troupes.

Ma dernière équipe chirurgicale m'est enlevée. Je reste avec cinq médecins. Me voici réduit bientôt au rôle de gardien de baraques et de matériel. Je ne commente pas.

A 21 heures, la musique militaire des Italiens de Saint-Marc nous régale de quelques morceaux pendant que le canon gronde fort en face.

Mardi 4 juin. — Mon officier gestionnaire Thibault est malade. Je garde d'office, son camarade, Cornet, qui devait se rendre à Mont-Grenier.

Enfin je reçois des lettres de Paris. Elles ont mis sept jours à me parvenir. Les chers miens me parlent des obus et des Gothas avec la plus grande sérénité.

Précautions. A Marneville on a donné l'ordre à tous les services ainsi qu'aux civils, de se tenir prêts à partir. De même à Saint-Marc et dans les cantonnements voisins, les civils, en cas de nécessité, doivent être embarqués dans des camions qui les conduiraient à un endroit désigné pour être évacués vers l'intérieur. Espérons que nous ne verrons pas cela.

Chez les Italiens. — Ayant été invité à dîner par le colonel Italien avec un de mes officiers, je me rends, à 20 heures, au château, à Saint-Marc, en compagnie de Moreau. Le régiment Italien dont l'Etat-Major me

reçoit est « le régiment de Naples ». Le premier soldat Italien tué en France, le caporal Riccardo Martini, appartenait à cette unité. Le colonel est un très bel homme, grand et sanguin, à moustaches blondes, n'ayant pas le type italien. Il est aimable et bon vivant. Le menu est soigné ; c'est l'eau qui manque le plus sur la table. La musique joue, pendant le dîner, et nous donne la Marseillaise et l'hymne Italien que nous écoutons debout. Au dessert, toast du colonel à la France ; toast de moi à l'Italie. Les français invités étaient : le major du cantonnement de Saint-Marc, Moreau et moi.

Charmante soirée, bonne cuisine, crêpes au chocolat et dates à la crème délicieuses.

Jeudi 6 juin. — Beau temps. Nuit fraîche.

Le communiqué indique que nous gardons nos positions. Les critiques militaires pensent qu'une offensive boche sur un autre point du front ne saurait tarder.

Après le déjeuner je vais, à cheval, jusqu'à *Mouy* pour voir les dégâts produits par les 340. Ils sont importants. Plusieurs maisons sont par terre, surtout près de l'église. L'H. O. E. n'est plus représenté que par une baraque unique. On parle, du reste, depuis la leçon de Bouleuse et de Mont-Notre-Dame, de faire reculer tous les grands H. O. E.

Vendredi 7 juin. — Les aviateurs signalent une concentration de troupes boches derrière Auberive. Une attaque de grande envergure des Boches sur Reims et sur notre secteur est envisagée. Cela concorde avec ce que nous voyons, car on déménage du front le plus de matériel possible. Nous mêmes sommes avisés du démontage prochain de nos trois hangars Bessonneau.

— Je vais à Saint-Marc inviter le colonel italien à venir déjeuner à notre popote Dimanche. Il viendra.

Dimanche 9 juin. — Temps chaud.

Nous traitons nos alliés Italiens. — Le déjeuner que nous avons offert aux Italiens fut très réussi. Le colonel ne put venir, ayant été appelé sur les lignes pour reconnaître le terrain. Nous eûmes, tout de même, trois officiers : le médecin-major, un capitaine et un lieutenant. Notre table était ornée de fleurs aux couleurs françaises et italiennes, le menu soigné, le champagne bon. Au dessert je toaste, ils toastent, nous toastons, puis, l'équipe Boré-Beitz joue plusieurs morceaux de piano et violon sans oublier les hymnes nationaux. Aimable réunion.

A 14 heures et demi : Cinémas. Films quelconques.

A 18 heures, un train sanitaire me prend 92 malades.

Lundi 10 juin. — Forte canonnade cette nuit. Les Italiens partent par camions vers la bataille. Ils se battront bien, je crois.

L'H. O. E. 33 de Marneville est reporté plus loin à Ecury.

Des troupes arrivent à la gare de Saint-Marc : artillerie, chasseurs.

Mercredi 12 Juin. — *Le sort de mon H. O. E.* est en débat à la D. S. S. — Allons-nous être transformés, allons-nous rester à Saint-Marc ?.. Mystère ! Toutes les formations sanitaires de l'avant, dans notre armée, sont transformées ou mutées en ce moment. On crée de nouveaux H. O. E. très en arrière, à Vitry, à Sommesous, à Ecury etc. Je ne tiens pas du tout à aller dans

cette direction, mais je voudrais tout de même bien être fixé. A la guerre on ne sait jamais rien d'avance... cela vaut peut-être mieux...

Un ballonnet boche avec des journaux passe au dessus de nous et tombe à Grandpierre. Les journaux contiennent des diatribes contre les Anglais et des dessins de Cham et autres dessinateurs publiés, il y a des années, par des journaux français, contre les Anglais. Tout cela dans le but de nous décoller de l'alliance anglaise... C'est un peu tard et bien enfantin...

Jeudi 13 juin. — On a dit à Thibault, à Marneville *que d'ici quarante huit heures, nous pouvions recevoir l'ordre de partir.* Si nous ne recevons pas d'ordre, c'est que nous restons !... Evidemment !

A Gourmelon où il ne reste plus de civils et où il n'y a que des mercantis qui exploitent les poilus, voici un aperçu du prix des denrées : on vend un œuf 0 fr. 70 — une poule 18 fr. — un litre de vin blanc ordinaire 3 fr. 70. — La pension, pour les officiers qui n'ont pas de popote, est de 300 fr. par mois sans le vin, plus 15 fr. pour la bonne.

Samedi 15 Juin. — *Ce matin j'attendais les ordres de la D. S. S... Je n'ai rien reçu.* Je continuerai donc ma faction, en bon soldat, jusqu'au bout.

En fin de journée je n'ai toujours aucun renseignement précis sur ce qu'on va faire de nous. Il est probable, de plus en plus, que nous allons rester ici. J'espère que les Boches ne nous en chasseront pas. En attendant, on vient de démonter deux de mes hangars Bessonneau ; on m'en laisse un, que je réinstalle avec 120 lits pour gazés.

Dimanche 16 juin. — Beau temps. Nuit fraîche. A. B. en l'air ce matin.

A 8 heures un train m'enlève 43 malades.

Symptômes ? Hier nos aviateurs n'ont pu franchir les lignes. Chaque fois qu'il s'en présentait un, il était barré par plusieurs aviateurs boches. On fit, alors, venir une escadrille de chasseurs qui passa... et vit que es Allemands concentraient une grosse masse de troupes devant notre secteur...

Le ravitaillement ne se fait plus à Mouy, mais à Saint-Marc. Bel appât pour les A. B.

Mercredi 19 juin. — Il pleut à verse.

Des ordres arrivent. — Notre sort se précise tout de même :

L'H. O. E. de Saint-Marc doit être prêt pour fournir :

343 places d'Hospitalisation.

500 places d'Evacuation.

120 lits pour les Gazés.

En cas de bataille il doit recevoir les blessés du N[me] C. A. En cas de repli il doit aller à Marneville.

Nous restons donc H. O. E. de l'avant. Nous ne devons opérer et hospitaliser que les inévacuables. Nous ferons surtout du triage et de l'évacuation. Evidemment si les Boches avancent en vitesse, nous subirons le sort de Bouleuse et de Mont-Notre-Dame, mais j'aime cent fois mieux courir ce risque et rester petit H. O. E. de l'avant que d'aller m'enfermer dans une grande boîte de l'intérieur à 80 kilomètres de l'action.

Les permissions sont rétablies à 8 %. S'il n'y a rien de gros, je pourrai donc aller voir les miens le mois prochain. Thibault part en permission de convalescence de dix jours. Heureux malades ! Heureux jeunes gens !

A la Pompelle les Boches nous ont attaqués hier soir ; ils ont été repoussés.

Samedi 22 juin. — Les mouvements d'ambulances, de personnel et de matériel continuent :

Aujourd'hui l'Ambulance 35/20 nous quitte ; elle retourne à Bussy d'où les Anglais sont partis.

Je perds encore un cheval de selle — mon dernier probablement — le paisible Kiki !

La 35/20 part à 13 heures en bon ordre.

A 15 heures, la 44/55 nous arrive pour la remplacer. La 44/55 est commandée par le M. M. de 2e classe Cuisinier de l'active, qui fait très bonne impression. Les officiers sont au complet et ont bonne allure. Je les répartis dans les services.

Dimanche 23 juin. — A cinq heures et demie du matin — je suis déjà debout depuis une demi-heure — un train m'enlève encore des malades.

D'autres trains continuent à passer, emmenant vers l'intérieur, du matériel de toutes sortes : des machines agricoles, de la ferraille, des vieux poêles rouillés... même du fumier ! Ça n'est pas très rassurant comme pronostic, mais c'est prudent !...

Lundi 24 juin. — *A Bligny*, à gauche de la montagne de Reims, les Italiens qui étaient à Saint-Marc et qui furent nos hôtes, ont chassé les Boches qui essayaient de s'infiltrer dans la montagne de Reims par ce point.

Précautions. — Nous recevons des ordres indiquant nettement que nous sommes à la veille d'événements importants : « Tous les officiers, disent ces ordres, sont invités à se débarrasser de leurs bagages encombrants

et à ne garder que leurs cantines réglementaires. »

C'est une invitation plus que prudente, car je connais des camarades qui ont accumulé dans leurs chambres, un matériel formidable. Ils sont excusables ; la guerre de stabilisation, en prolongeant indéfiniment les stations dans les mêmes cantonnements et dans les mêmes formations, a incité les officiers à faire venir de chez eux des livres, des vêtements, des objets de différentes natures qui finissent par devenir encombrants Un départ précipité obligerait, certainement, les propriétaires à laisser tout cela derrière eux. Mieux vaut donc prendre les devants et s'alléger. Pour ma part je n'ai, comme impedimenta, qu'une large caisse à sellerie. Comme je n'ai plus aucun espoir d'avoir un cheval quelconque à ma disposition, je vais mettre dans ma caisse, ma selle et tout mon harnachement et je vais renvoyer tout cela chez moi par le premier train.

D'autres *précautions* autrement importantes sont prises en cas d'avance rapide de l'ennemi pour que notre matériel ne tombe pas entre ses mains ou pour que le dit matériel ne soit pas utilisable, si nous étions pris de vitesse.

L'exemple de Bouleuse et de Mont-Notre-Dame a porté ses fruits. Mais ces *précautions*, qui me sont suggérées officiellement par un commandant du génie, doivent rester secrètes, tant que les événements ne m'obligeront pas à les transformer en actes...

Mercredi 26 juin. — Des troupes américaines arrivent dans notre secteur. Il y a, actuellement, 900.000 Américains en France. Un seul bateau — qui est un ancien bateau boche — en a débarqué 12.000. C'est un bon rendement.

Samedi 29 juin. — Un train nous prend 96 malades à 8 h. du matin. Comme nous n'avions été prévenus qu'hier soir de l'arrivée de ce train, mes secrétaires ont dû travailler jusqu'à trois heures 1/2 du matin pour préparer cette évacuation. Les 96 malades ont été chargés en une petite demi-heure.

A vingt heures et demie nous entendons les trompettes des Américains qui cantonnent à Saint-Marc, sonner *l'extinction des feux*. Les notes sont traînantes et d'un joli effet, rappelant notre sonnerie et celle des Italiens qui est très belle aussi.

Avec les Américains le village de Saint-Marc l'Eglise aura vu défiler des spécimens de toutes les armées de l'Entente.

LA BATAILLE POUR LA PAIX ET LA FIN GLORIEUSE DE L'H. O. E.

Lundi 1[er] Juillet 1918. — *Les Américains* de la Division qui cantonne dans notre Secteur sont tous des volontaires. Ils sont jeunes et vigoureux, le matin ils font l'exercice dans le champ en face de ma baraque. Je les vois de près et cause avec deux de leurs officiers. Le caractère des hommes ressemble plus au caractère français qu'au caractère anglais. Pendant les repos les soldats rient et jouent comme des gosses. Ils sont bruyants comme nos poilus. Leur fusil est plus court que le nôtre. Leur masque à gaz ressemble au Draeger.

Deux A. B. ont été descendus au-dessus de nous hier et ce matin. Ils sont tombés du côté de Gourmelon.

Des tanks à Saint Marc. — Un débarquement de 24 petits tanks Renault nous est offert ce soir à la gare. Arrivés sur trains, ils débarquent par leurs propres moyens sur un quai préparé à leur intention. Ils sont du petit modèle, et monté par deux hommes seulement : un conducteur et un mitrailleur. Ils sont armés, les uns d'une seule mitrailleuse, les autres d'un petit canon de 37. Ils ont tous, peint sur leur carcasse, un as : As de pique, as de trèfle, etc., et un nom : « Or et sang », « Ultima ratio » etc.

Les tanks ont pris la route de Mouy.

Mercredi 3 juillet. — On m'a renvoyé, hier, deux équipes chirurgicales.

Le médecin-Chef des formations sanitaires américaines me rend visite et vient voir mon hôpital qu'il désire connaître dans le cas où nous aurions à recevoir des blessés américains. Il trouve mon installation chirurgicale très jolie.

Coup de Théâtre. — Nous nous attendions à être attaqués, peut-être demain, sur notre secteur ; tout était prévu dans cette hypothèse ; je devais recevoir huit équipes chirurgicales... Oui, mais tout est changé : maintenant on pense que les Boches vont attaquer en Argonne, dans le secteur entre Verdun et Tahure ! Tout est donc à remanier, il faut envoyer sur la droite ce qu'on voulait diriger vers la gauche, et je reçois l'ordre :

1° De renvoyer, aujourd'hui même, les deux équipes chirurgicales que j'ai reçues hier.

2° D'expédier mon étuve Geneste, par chevaux, à Vatry.

(Or, pour dégager l'étuve de la salle de conditionnement où elle est, je vais être obligé de faire démolir mon passage couvert et une baraque !)

Enfin il est probable qu'on va me prendre le personnel de deux ambulances — infirmiers et médecins. — Nous ne recevrions plus ici, pendant la bataille qui se prépare, que des gazés ! Dans ces conditions je fais dire à la Direction que si elle a besoin d'un médecin de mon grade pour l'avant ou pour une unité combattante, je suis à sa disposition.

On va nous évacuer nos derniers malades.

Jeudi 4 juillet. — *Un train* nous prend 42 malades à 6 heures et demie.

Mon radiologiste Lesage nous quitte, partant pour Vatry. Avec lui s'en va son aide, Lacan qui fut l'animateur de notre Théâtre en même temps que l'acteur le plus expérimenté et le plus récréant.

Potins et vermicelle. — « Quos vult perdere Jupiter dementat »... Les Dieux ne veulent certainement pas notre perte, puisque notre cause est juste ; à nous donc de ne pas perdre la tête devant les indécisions, les ordres et les contre-ordres qui marquent la nervosité du moment. Des bruits circulent, des nouvelles arrivent auxquels je ne prête qu'une oreille sceptique : nous aurions encore vingt quatre heures de répit. Les Boches attaqueraient d'un côté sur Reims, de l'autre sur l'Argonne. Nous serons bientôt fixés. En tous cas, je vois ce soir à vingt heures, tous les tanks, qui avaient débarqué à la gare lundi et mardi, et qui étaient remisés à notre gauche, revenir vers nous pour réembarquer et filer vers la droite. C'est « le vermicelle » redouté des artilleurs. Ils font en marchant, un bruit de ferraille typique, et je les entends un quart d'heure avant qu'ils soient en vue.

Le vide à l'H. O. E. — A 20 heures, on me téléphone l'ordre d'envoyer, demain, l'Ambulance 44/55 avec son matériel à Vatry, et l'Ambulance 47/29, sans son matériel, à Mont-Grenier !

J'apprends, en même temps, que le Général en chef vient d'adresser à l'armée un ordre du jour où il dit que « l'heure est proche et qu'il compte que chacun fera son devoir et se fera tuer plutôt que de reculer. »

Vendredi 5 juillet. — *9 heures 1/2.* — L'Ambulance 44-55 nous quitte... à regret, dit son médecin-chef.

14 heures 1/2. — La 47/29 — ma première ambulance — quitte l'H. O. E. avec son personnel seulement.

Je distribue des petits cadeaux à tous les infirmiers avant leur départ et leur souhaite bonne chance !

Il me reste, maintenant, une seule ambulance, la 37/63 avec trois médecins et 42 infirmiers.

Mon ordonnance étant parti avec la 47/29, je prends, pour le remplacer, un petit breton de la 37/63, un gas des environs de Rennes auquel j'ai donné, une fois, huit jours de prison, parce qu'il avait un peu trop fêté Bacchus, mais qui, depuis, est devenu un bon travailleur. Je sais qu'il m'est dévoué et je crois bien lui avoir levé ses huit jours de prison le jour de ma promotion. Il s'appelle Vannier.

A 17 heures un train Z I nous enlève 83 malades.

Samedi 6 juillet. — Grosse canonnade toute la nuit. *Clemenceau* est passé, ce matin, à sept heures, dans son train, allant vers les lignes pour voir les poilus. Cela sent bien la danse prochaine.

Dimanche 7 juillet. — Beau temps. Canon tout autour, sur tout le secteur.

Un Médecin principal directeur d'un Corps d'armée qui va être engagé, visite mon hôpital et le trouve à point. Il s'étonne qu'on ne l'utilise pas (et moi donc !)

Clemenceau a été hier jusqu'au sommet du Mont-Haut, faisant des kilomètres à pied dans les boyaux à trois heures de l'après-midi. C'est un as !

A 16 heures, un train nous enlève nos derniers malades. *Nous sommes vidés* ! !

Mardi 9 juillet. — *0 h. 30.* — De tous les côtés du front : en face, à droite, à gauche, ce ne sont que fusées et lueurs de départ se réfléchissant sur les nuages et

éclairant tout l'hôpital. Le spectacle est merveilleux.

9 heures. — Temps gris et nuageux. On attend la pluie et la décision des Boches qui sont les maîtres, puisqu'ils choisissent leur heure, leur secteur d'attaque, sans être contrariés par nous autrement que par des coups de mains.

20 heures. — Nous sommes *huit* à table, à notre popote, après avoir été 43 et 45. Un pharmacien chevelu, du midi, nous dit des vers et même de la prose *avé* les gestes... L'orage gronde, une grosse pluie dégoûte... Ça n'est pas très gai.

23 heures. — Violente canonnade dans la région des Monts. Gros départs des pièces des trains d'A. L. G. P.

Mercredi 10 juillet. — Soleil et nuage. Triste journée. Etant réduit au rôle de gardien de matériel et de baraques vides, je pense que je pourrai, peut-être, après la guerre, si tous mes clients m'ont lâché, exciper de mon expérience pour demander au gouvernement un poste de gardien de musée. En attendant, je passe ma journée à lire.

Jeudi 11 juillet. — Soleil et vent. — Violente canonnade, hier soir, du côté de la Pompelle, — Il a fait un vent du diable toute la journée. Ce soir il pleut à verse. Je suis très grippé, mais je reste debout.

Vendredi 12 juillet. — On attend toujours l'attaque. Les tanks ont repris la direction de Marneville — suite du vermicelle.

Cependant le Général en chef nous fait téléphoner, à 16 heures, que les permissions sont suspendues pour les officiers des services. J'allais demander la mienne

pour le 20... Il va y avoir quatre mois que je n'ai pas vu les miens... La question est réglée !

Dimanche 14 juillet. — *A l'accasion de la fête nationale*, je distribue des petits cadeaux à tous les infirmiers de la seule ambulance qui me reste, la 37/63. Après déjeuner je fais une promenade à pied jusqu'au mont Gravonne qui nous surplombe. J'explore les abris de mitrailleuses et les abris pour P. C. creusés dans la craie. Je reviens en nage accompagné par les grosses gouttes d'un orage qui commence.

Les équipes chirurgicales qui m'ont été enlevées ont été rappelées d'urgence, à minuit, à Widowville, ce qui montre que ce n'est plus à droite, mais sur notre secteur même qu'on attend l'attaque.

Si les Boches cherchent à nous énerver, ils y réussissent, car on sent de la nervosité partout. Pour un rien les canons partent, les munitions s'usent.

A 21 heures et demie ce soir, le canon recommence sa chanson.

Un officier d'état-major du 2e bureau nous a charitablement prévenus que, si les Boches avançaient, nous en serions informés et que nous aurions au moins six heures pour nous en aller.....

Lundi 15 juillet. — *La Bataille.*

Minuit. — Je ne trouve pas de mots pour décrire ce que je vois et ce que j'entends. C'est *formidable*, et ce que nous avons vu en Avril, l'an. dernier, n'est *rien* à côté de ce qui se passe en ce moment. Tout notre front est un enfer ! C'est monstrueux et sublime ! !

Depuis Reims jusqu'à l'Argonne la ligne de feu est ininterrompue. Reims brûle.

De minuit à deux heures et demie c'est un feu roulant qui ne cesse pas une seconde, entremêlé de départs et d'arrivées. Vers une heure du matin des obus tombent dans notre voisinage, et nous entendons, à chaque instant, les sifflements des projectiles et des éclats.

Quelques obus éclatent en faisant peu de bruit ; nous pensons que ce sont des obus à gaz. En tout cas le vent nous est favorable et souffle du S. O.

Nous sommes tous debout et faisons nos paquets par précaution. Je fais mes cantines pendant que des éclats tapent sur nos baraques. J'ordonne à tout le monde de mettre le casque et d'avoir le masque prêt.

On avait dit que l'attaque n'aurait pas lieu en face sur les Monts, et c'est en face que cela tape le plus dur.

Oh ! nos braves artilleurs, combien je les admire et qu'est-ce qu'ils servent aux Boches ! C'est admirable ! En somme, nous n'avons pas été snrpris et, ici, cela ne se passera pas comme au Chemin des Dames.

A 3 heures, cela continue. Mes infirmiers sont à l'abri dans nos tranchées. Moi je tombe de sommeil, je vais m'étendre un peu tout habillé sur mon lit.

A 3 heures et demie un projectile éclate au-dessus de nos baraques. Le caporal Breton et moi entendons un bruit de gros grêlons qui tombent sur nos toits.

4 heures. — Les grosses pièces tirent moins, mais les tirs de barrage se succèdent. C'est l'Infanterie qui entre en action avec le petit jour. Je ne puis m'endormir, ma baraque étant secouée comme si elle était en papier. Il pleut des obus tout autour de nous, principalement vers la gare et sur Saint-Marc. De nombreux éclats nous arrivent. L'infirmier Le Bézu a son casque bosselé. L'aumônier reçoit un éclat dans sa porte et

vient me le montrer, triomphalement, en disant que Dieu le protège !

On voit, sur la route de Saint-Stéphan, des gens se sauver. Gros éclat près de la salle 13.

6 heures. — Trois obus tombent dans le champ en face de nous et nous couvrent de terre... *Cela se rapproche. Le téléphone est coupé. Nous sommes isolés de la Direction : nous ne pouvons donc plus recevoir d'ordres ni en demander.*

7 heures et demie. — La canonnade a presque cessé sur les lignes, ce qui prouve que les troupes adverses sont en contact, mais la gare et la voie ferrée continuent à être arrosées par les marmites... Les Boches soignent les arrières. Des blessés et des gazés nous arrivent.

Marneville, comme c'était à prévoir, est bombardée aussi et reçoit du gros toutes les cinq minutes.

Touchés. — *A neuf heures moins vingt un obus tombe en plein milieu de l'H. O. E. derrière la Dépense.* C'est le premier de la journée, mais d'autres arrivent. Avec Thibault, mon officier gestionnaire, et avec le sergent infirmier Calmette, un ecclésiastique impavide, je cours vers le hangar des gazés et nous évacuons, par voiture, les quelques gazés qui viennent de nous arriver. Nous nous réfugions ensuite dans nos tranchées où nous passons une partie de la matinée.

Des bruits courent : Les boches ont avancé de trois kilomètres du côté de Saint-Marc-le-Grand. Ils ont pris les Monts ; cela était prévu. Si on les arrête sur la deuxième ligne, qui est notre ancienne ligne d'Avril 17, ce sera une victoire. Et ce sera ainsi. Des renforts sont arrivés, les Américains, les Italiens qui étaient cantonnés à Saint-Marc. La brigade de Cuirassiers du Colonel

de V.. campe dans le bois près de nous prête à intervenir... On tiendra...

Mes infirmiers et mes officiers sont épatants ! J'en suis fier !

Mais il faut que je renseigne la Direction sur ce qui se passe, car nous continuons à être marmités. Le téléphone étant coupé, j'envoie un automobiliste et ma dernière auto à Marneville, avec une lettre pour mon chef le M. I. Bourotte.

A treize heures, je reçois l'ordre de me rendre, avec mon personnel, à l'H. O. E. de Widowville.

Cependant les obus continuent à pleuvoir autour de nous et sur nous en attendant que nous partions. Nous avons pris — tout de même — notre déjeuner à la popote pendant un moment d'accalmie, mais, après le déjeuner, l'arrosage reprend sur l'hôpital : La baraque 3 est coupée en deux ; la 7, la 8, le triage sont en bas.

Trois fois je suis couvert de terre par l'éclatement des obus. *La tranchée qui est proche de la baraque des officiers malades* m'a protégé de l'obus qui est tombé sur la salle 8 à dix mètres de là.

Six obus — des 210 — sont maintenant tombés sur l'hôpital sans atteindre mon personnel, mais on me signale un tué et un blessé, étrangers à ma formation, trouvés près de la salle des douches. Quel bonheur que mon H. O. E. ait été vidé *avant*, et combien de morts aurais-je comptés, si mes salles étaient restées pleines !

15 heures. — J'ai fixé à 15 heures le rassemblement de l'ambulance pour le départ vers Widowville. L'appel doit être fait à la corne sud-ouest de l'hôpital. J'ai demandé à Ivanhoë, au sergent Colas et au caporal Breton de rester à l'H. O. E., tout en se garant, pour garder le matériel.

Je sors de ma tranchée pour surveiller le rassemblement et pour m'assurer de l'enlevage de mes cantines qui sont restées dans ma chambre. Mon ordonnance me dit qu'il a le trac d'aller chercher mes bagages dans ma baraque, parce que c'est dans ce coin où cela tombe. Je le prends par le bras et je vais avec lui. Mes cantines sont chargées dans notre unique fourgon.

Un dernier obus blesse deux infirmiers. — Quand mon ambulance est rassemblée, Thibault fait l'appel. A ce moment un dernier obus éclate, détruit nos écuries, vides comme nos baraques, et blesse, dans nos rangs, deux infirmiers. Les blessures sont légères, les blessés sont hissés, après pansement sommaire, sur le fourgon avec les bagages. Je prends la tête du détachement la canne à la main... nous partons... il fait une chaleur torride. Le chemin qui mène à Widowville suit la lisière des bois pendant plus d'un bon kilomètre ; en route nous rencontrons les Cuirassiers du Colonel de V... qui quittent le secteur. Par eux nous avons la première bonne nouvelle : on n'a pas besoin d'eux, donc cela marche bien.

Si nos affaires marchent bien, mes braves infirmiers marchent très médiocrement par cette chaleur sénégalienne.

Bien qu'ils n'aient pas fait de nombreux kilomètres, je leur fais faire, à la corne du bois, la halte « demi-horaire ». Ils semblent l'apprécier, d'autant plus que, dans ce coin, il ne tombe plus de marmites.

A. l'H. O. E. de Widowville. – C'est, tout de même, suants et pleins de poussière que nous arrivons en bon ordre à l'H. O. E. de Widowville. Décidément, cette journée du 15 Juillet qui clôt, presque, ma deuxième année de séjour dans ce bled de Champagne où j'ai vu

tant de choses, restera, dans mon souvenir, une chaude journée très chaudement vécue !

A l'H. O. E. de Widowville, qui est une grande formation, plus récente, mais une fois plus étendue que celle que je viens de quitter, par ordre, avec l'espoir d'y retourner bientôt, le Médecin-chef me reçoit correctement. C'est un Médecin de l'active, Médecin principal de 2e classe comme moi. Son hôpital est en plein fonctionnement ; une longue théorie d'autos sanitaires lui apporte des blessés de la bataille qui continue ; il n'a pas le temps de faire du sentiment. Il a été informé, par la Direction, de l'arrivée de mon ambulance ; je lui donne la liste de mon personnel et me mets tout de suite à sa disposition. Dès demain je m'occuperai du service qu'il m'aura confié !

Ici c'est plus qu'un grand village ; les baraquements nombreux permettent une hospitalité d'honnête envergure. Je suis gratifié, illico, d'un logement occupant une demi-baraque et composé d'une large pièce formant bureau et d'une petite chambre. Je ne sais si nous allons être bombardés comme à Saint-Marc, mais je ne me suis pas déshabillé depuis deux jours, et je vais me coucher avec l'intention formelle de dormir.

Mardi 16 Juillet. — Bien mauvaise nuit pour ma première nuit à Widowville. D'abord mon lit est mauvais, étroit, et ne vaut pas mon lit de Saint-Marc. Ensuite le bruit ne cesse pas : des blessés arrivent toute la nuit ; beaucoup crient, se plaignent. Et puis les A. B. ne sont pas moins mordants qu'à Saint-Marc ; une bombe tombe tout près de l'hôpital. Enfin les obus des canons qui tirent sur Marneville passent juste au-dessus de nos têtes et font un potin infernal.

Donc je dors mal, surtout à cause du mauvais lit. Réveillé à 5 heures, le Médecin-chef me fait demander, à 6 heures, pour me dire qu'il me charge du service des gazés avec Thibault comme gestionnaire. Je vais avoir 120 lits de gazés... Cela me va.

Le premier communiqué sur la bataille du 15 Juillet indique que l'attaque eut lieu sur un front de 80 kilomètres, de Château-Thierry à Reims et de Reims à l'Argonne. Les Boches ont repris les Monts et sont arrêtés à la voie Romaine sur nos anciennes lignes. Ils n'ont fait aucun progrès du côté d'Aubérive. L'objectif des Boches est Marneville. S'ils y arrivent, nous sommes coincés ici comme nous l'étions à Saint-Marc. La partie est angoissante et cela continue à taper dur.

Un Général de division blessé grièvement est entré ce matin.

Je viens de voir M. Bourotte que les malheurs de mon H. O E. laissent froid : « On le mettra ailleurs », dit-il. D'un autre côté son adjoint parle de nous renvoyer à Saint-Marc. Il fait une chaleur terrible. De nombreux gazés arrivent dans mon service qui est installé dans un hangar Bessonneau absolument identique à mon hangar de Saint-Marc.

20 Heures. — J'ai déjà fourni quatorze heures de travail pour installer le service des gazés où j'ai reçu 190 malades pour 120 places.

J'ai des nouvelles de mon H. O. E. qui a encore trinqué aujourd'hui. Les boches ont envoyé trois obus sur Saint-Marc, un pour la gare et deux pour l'H. O. E.

Un obus a démoli mes salles 16 et 17. L'autre est tombé devant ma baraque qui a été criblée.

Bombes d'avions sur Widowville. — La nuit est claire et les A. B. sortent à partir de 22 heures. Il cherchent à

compléter ce qu'ils ont fait à Marneville et ce que les obus ont fait à Saint-Marc ; ils veulent couper la voie du chemin de fer à la station de Widowville. Ici, l'hôpital est un peu plus éloigné de la voie ferrée qu'à Saint-Marc, mais un épi se détache de la voie principale et amène les trains d'évacuation jusqu'aux abords de l'H. O. E.

A 23 heures, au moment où je me prépare à soigner un gazé. un A. B. descend très bas et lâche sa bombe à quelques mètres de la voie et du hangar des gazés.

L'électricité s'éteint ; Thibault et moi recevons une pluie de terre et de débris à travers la toile du hangar. Je fais allumer une lampe et pratique deux saignées, éclairé par mon brave gestionnaire et aidé par le sergent Calmette. Les malades du hangar sont très énervés...

Mercredi 17 juillet. — Nuit agitée. Les tirs contre avions éclatent au-dessus de nos têtes ; ils font un vacarme tel qu'on ne peut fermer l'œil. Cependant, Thibault et Girod, mòn bon chirurgien de Saint-Marc que j'ai retrouvé ici, m'ont déniché un matelas qui rend mon lit presque supportable.

Une deuxième bombe d'avion est tombée, à minuit et demi, près du train d'évacuation et des gazés. On en a ramassé des débris près du hangar Bessonneau.

Un de mes gazés est mort, mais trois autres, dont les deux que j'avais saignés pendant que les A. B. nous comblaient de leurs faveurs, et qui étaient au plus bas, vont mieux.

J'ai fait six saignées hier.

11 heures 1/2. — Une grose action d'artillerie est en cours en ce moment, et le tonnerre de la canonnade est ininterrompu.

Pas de journaux — Fort orage de grêle dans la soirée.

Jeudi 18 juillet. — L'orage d'hier soir fut tellement violent que je fus obligé de faire le pompier, l'eau ayant envahi le bureau qui borde ma chambre.

L'offensive des Boches semble être à peu près maintenue. Les nouvelles des opérations sont bonnes. Notre Général en chef dit que c'est une victoire. On parle d'une attaque que nous aurions faite vers Soissons et qui aurait réussi... Attendons...

A 22 heures. — Les A. B. commencent leur tournée sur Marneville. On les canonne copieusement, mais les explosions de torpille sur Marneville sont nombreuses.

Vendredi 19 juillet. — Le Général entré blessé, ici, est mort.

Un culot d'un de nos obus contre avion est tombé sur le réfectoire.

Des nouvelles de la bataille arrivent : Notre armée a opposé dix divisions à quinze divisions boches. Une de nos divisions a combattu contre trois divisions ennemies sans reculer.

Aujourd'hui trois de nos Saucisses ont été descendues, dont deux sous nos yeux.

A la popote de Widowville nous sommes soixante à table.

Notre offensive entre Château-Thierry et Soissons est menée par Mangin et Degoutte. Elle a pour but d'enfoncer le flanc droit des Boches et de les obliger ainsi à évacuer *la poche* de Château-Thierry. C'est une belle manœuvre qui a déjà porté ses fruits. Nous avons avancé de plusieurs kilomètres et pris vingt villages.

Mon service de gazés est bondé. Mes 120 lits ne suffisent pas. Je travaille dans mon hangar Bessonneau

toute la journée avec un personnel insuffisant. Les infirmiers sont sur les dents.

Mon H. O. E. de Saint-Marc n'est pas tout à fait mort pour la Direction. Je reçois des ordres pour envoyer une partie de son matériel à Livry. J'irai, dimanche, à Saint-Marc pour voir nos dégâts et ce qu'on peut faire.

23 heures, l'H. O. E. de Widowville sévèrement bombardé par avion. — A 23 heures un avion boche que nous avons entendu venir et qui volait bas, lâche une torpille sur la salle L qui est pulvérisée. *Il y a des morts et des blessés.* Nous nous précipitons dans la nuit au secours des malheureux. Ainsi une seule bombe d'avion, à Widowville, fait plus de victimes que dix obus de 210 en ont fait à Saint-Marc ! Il est vrai qu'ici toutes les baraques sont pleines de blessés ! Quelle guerre de sauvages !

Le Médecin inspecteur Bourotte est, justement, l'hôte de l'H. O. E. ce soir, et couche ici ainsi que le chirurgien Le Trapu ; ils sont bien servis !

Pendant ce temps Marneville est en flammes sur plusieurs points.

Je passe ma nuit à aller auprès de mes gazés pour les rassurer, car les avions tournent toujours et un nouveau malheur est possible. Un instant je m'étends sur mon lit, mais on vient me chercher pour des gazés graves. Résultat : nuit blanche... et rouge, hélas !

Samedi 20 juillet. — *La 37/63 a payé son tribut à la mort.* — Au jour, on se rend compte de l'œuvre de l'A. B... C'est indescriptible... Il y eut deux bombes conjuguées lancées sur la malheureuse baraque L. Trois autres baraques voisines furent éventrées. Sur ce qui reste de la baraque L, on voit deux entonnoirs tout proches l'un

de l'autre. Sur un rayon de 300 mètres on trouve des débris humains : il y a une main sous la fenêtre de ma baraque, de la cervelle, des bouts d'os, de crâne, un peu partout. *On compte onze morts et dix-sept blessés*. Parmi les morts se trouve un infirmier de la 37/63, Frutier, qui faisait fonction d'aumônier à notre formation. C'est lui qui, il y a cinq jours, le 15, lors du bombardement de notre H. O. E. par les 210, m'apportait un éclat planté dans sa porte en me disant que Dieu l'avait protégé. La protection Divine n'a pas joué pour lui cette fois. Pauvre Frutier ! C'était un homme simple.

Honneur à lui ! Son corps est déchiqueté ; il a le ventre ouvert. Quand on l'a ramassé, il vivait encore un peu et a déclaré qu'il se croyait blessé, mais qu'il ne savait pas où.

Le crime boche semble, ici, certain et voulu.

L'H. O. E. de Widowville est énorme. Il doit, certainement, être connu des aviateurs ennemis et il est plus éloigné de la voie ferrée principale que celui de Saint-Marc. Il est vrai qu'il y a la petite ligne réservée aux trains sanitaires. Le boche l'a-t-il prise pour la grande ?

Le cran des sanitaires ne me semble avoir rien à envier à celui des poilus. Cette nuit, des poilus voulaient m'empêcher d'allumer ma pipe pour ne pas être repérés par les A. B. !

Dimanche 21 juillet. — Grâce aux gros nuages, au vent et à la pluie, nous avons pu nous coucher et dormir cette nuit.

Mon H. O. E. détruit. — Après le déjeuner je vais, sur l'unique fourgon de la 37/63, faire un pèlerinage à Saint-Marc. Mon pauvre H. O. E. pendant les journées

du 15 et du 16, a reçu quinze obus de gros calibre. L'état des baraques 3, 17 et 7 est lamentable.

Il y a en tout :

Quatre baraques écrasées ;

Quatre en partie démolies et inutilisables ;

Soit huit baraques inutilisables.

Dix autres ont reçu des éclats plus ou moins nombreux.

Nos pare-éclats ont joué un rôle utile. Ils auraient protégé quelques hospitalisés, s'il y en avait eu.

A la vérité, si mon H. O. E. avait été rempli, comme l'est celui de Widowville, le 15 et le 16, les morts et les blessés se seraient comptés par centaines.

J'ai trouvé la fusée et l'ogive de l'obus tombé devant mon bureau ; c'est bien une fusée de 210. C'est miracle que la baraque de l'administration soit encore debout.

Le bureau de Thibault donne l'aspect d'un fouillis formidable : des cahiers de bulletins 46 sont hachés ; on dirait qu'un régiment de souris les a grignotés pendant des mois ! Tout est bouleversé et mélangé dans un cahot inénarrable. De nombreux éclats de tous calibres ont pénétré dans mon bureau, au-dessus du fauteuil où j'avais l'habitude de m'asseoir, perçant comme des écumoirs, les cartes et les gravures dont j'en avais orné les parois. Cinq ou six éclats ont pénétré également dans ma chambre.

Notre Théâtre n'a pas échappé au bombardement.

Un obus, tombé, dans la tranchée même établie devant lui, a criblé la Salle de spectacle qui porte de glorieuses mutilations.

Pressé par le temps, je reprends le chemin de Widowville, le cœur un peu serré, je l'avoue, de ce que je viens de voir. Adieu petit H. O. E. que j'ai fait ou refait,

adieu bled morne et boueux que j'ai tâché d'enjoliver de quelques fleurs, et où j'ai vécu deux ans de la grande guerre, dans des alternatives diverses d'espoir et de cafard : il est probable que je ne vous verrai plus, mais, vous pouvez m'en croire, je ne vous oublierai jamais....

LUNDI 22 JUILLET. — Les communiqués sont bons. Château-Thierry est dégagé. La pression de l'armée Mangin sur le flanc des Boches s'accentue. On ne le dit pas encore très haut, mais on le pense : la résistance héroïque de la quatrième Armée a barré la route de Paris à Von Einem, a permis la contre-attaque de l'armée Mangin-Degoutte.

Vive la quatrième Armée ! Vive Gouraud !

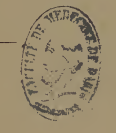
. . . .

FIN

ABRÉVIATIONS

C. H. = Centre hospitalier.
C. A. = Corps d'armée.
G. G. = Gangrène gazeuse.
M. I. = Médecin inspecteur.
P. C. = Poste de commandement.
P. G. = Prisonnier de guerre.
Q. G. = Quartier général.
Z. E. = Zone des Etapes.
Z. I. = Zone de l'intérieur.
A. B. = Avion boche.
C. I. D. = Camp d'instruction divisionnaire.
D. E. S. = Direction des étapes et des services.
D. S. S. = Direction du service de santé.
G. A. C. = Groupe des armées du centre.
G. B. C. = Groupe de brancardiers de corps.
G. B. D. = Groupe de brancardiers divisionnaires.
G. Q. G. = Grand quartier général.
H. O. E. = Hopital original d'étape = Hopital d'évacuations.
Q. G. A. = Quartier général de l'armée.
R. P. S. = Réserve du personnel sanitaire.
S. S. A. = Section sanitaire automobile.
A. L. G. P. = Artillerie lourde à grande puissance.
S. S. B. M. = Société de secours aux blessés militaires.

TABLE DES MATIÈRES



Vannes. — Imprimerie Lafolye frères et Cie.